Ex libris
FRANCISCIS CARAFÆ
DUCIS DE FORLI,
ET
COMITIS POLICASTRI

Pl. Loc. N.

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE ..... B
PLUTEO 2
N.° CATENA 3

29975

COLLECTION

DE

TRAGÉDIES ET COMÉDIES,

CHOISIES

DES PLUS CÉLEBRES AUTEURS ANCIENS.

TOME TROISIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE PALATINA FIRENZE
BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

A LIVOURNE 1775.

Chez THOMAS MASI ET COMPAGNIE,
Éditeurs & Imprimeurs-Libraires.
Avec Approbation.

Duca di Selci

Digitized by Google

PYRRHUS

TRAGÉDIE.

Par Monsieur DE CREBILLON.

ACTEURS.

PYRRHUS, *Roi d'Epire, élevé ſous le nom d'Hélénus, fils de Glaucias.*

GLAUCIAS, *Roi d'Illyrie.*

NE'OPTOLE'ME, *Uſurpateur de l'Epire, Prince du ſang de Pyrrhus.*

ILLYRUS, *Fils de Glaucias.*

ERICIE, *Fille de Néoptolême.*

ANDROCLIDE, *Officier des Armées de Glaucias, & ſujet de Pyrrhus.*

CYNE'AS, *Confident de Pyrrhus.*

ISME'NE, *Confidente d'Ericie.*

GARDES.

SUITE.

La Scene eſt à Byſance, dans le Palais de Lyſimachus.

PYRRHUS

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GLAUCIAS *ſeul.*

VOus à qui j'offre ici tant de vœux inutiles,
Dieux vengeurs des forfaits, protecteurs des aſyles,
Que le ſoin de vous plaire & de vous imiter
Contre un Roi généreux ſemble encore irriter;
Si les pleurs que j'oppoſe à vos décrets terribles,
Si ma juſte douleur vous éprouve inflexibles;
Du moins ne laiſſez pas ſuccomber ma vertu
Sous les divers tranſports dont je ſuis combattu.
Glaucias ne peut-il, ſans ceſſer d'être pere,
Soutenir de ſon rang l'auguſte caractere?

O mon fils! cher eſpoir, malheureux Illyrus,
Faut-il livrer ta tête ou celle de Pyrrhus!
Voici le jour fatal qui veut que je décide
Entre l'ami parjure, ou le pere homicide.
Il ne m'eſt plus permis d'accorder dans mon cœur
Les droits de la nature avec ceux de l'honneur.
L'une attend tout de moi; ma foi doit tout à l'autre,
J'ai rempli mon devoir; Dieux, rempliſſez le vôtre.
Vous fûtes les garans des ſermens que je fis:
Sauvez-moi du parjure, ou me rendez mon fils.
Barbare Caſſander, traître Néoptolême,
Eſt-ce à vous que je dois livrer la vertu même!
Frappez, Dieux tout-puiſſans! c'eſt aſſez protéger
Deux Tyrans dont la foudre auroit dû me venger.
Laiſſerez-vous Pyrrhus votre plus digne ouvrage,
En proye aux noirs projets de leur jalouſe rage?
Eſt-ce un crime pour lui que d'avoir mérité
De jouir comme vous de l'immortalité?
Et n'eſt-ce point aſſez qu'une main parricide
Ait terminé les jours de l'illuſtre Æacide?
Abandonnerez-vous ſon fils infortuné
Au malheur qui pourſuit le ſang dont il eſt né?
Non, il ne mourra point, le mien envain l'ordonne.
Je dois tout à Pyrrhus, ma gloire, ma couronne,
Et la vie; & pour dire encor plus pour un Roi,
Je lui dois d'un ami le ſecours & la foi:
Il ne l'éprouvera légere, ni perfide.
Mais qu'eſt-ce que je vois? N'eſt-ce point Androclide?
Et que viens-tu chercher dans ces funeſtes lieux,
Près d'un Roi le jouet du ſort injurieux?

SCENE II.

GLAUCIAS, ANDROCLIDE.

ANDROCLIDE.

SEigneur, un ſort plus doux n'a pas ſervi le zele
D'un ſujet malheureux, & cependant fidele;
Peu digne des honneurs dont il fut revêtu,
Capitaine ſans gloire, & ſoldat ſans vertu,
Que l'Illyrie a vu de retraite en retraite
Mendier des ſecours garans de ſa défaite,
Réduit à déclarer la honte & le malheur
D'un combat dont un autre a remporté l'honneur.
Caſſander m'a vaincu : ſa fureur & ma fuite
N'ont laiſſé qu'un bucher dans l'Epire détruite,
Tout ce qu'avoit conquis la valeur d'Hélénus,
Tout ce que j'avois fait en faveur de Pyrrhus,
A ſuivi le ſuccès d'une lâche victoire
Que le Tyran obtint & pourſuivit ſans gloire ;
Et pour comble de maux, Seigneur, je vous revoi
Parmi des ennemis ſans honneur & ſans foi.
Puis-je, ſans ſuccomber à ma frayeur extrême,
Voir le Roi d'Illyrie avec Néoptolême ?

GLAUCIAS.

Calme le vain effroi dont ton cœur eſt ſaiſi :
Un intérêt plus grand doit le toucher ici.
Mes pertes, mes périls n'ont rien d'aſſez terrible
Pour un Roi que l'honneur éprouve ſeul ſenſible.

Tu ne ſçais pas encor juſqu'où va mon malheur :
Apprends tout. Mais avant que de t'ouvrir mon cœur,
Prends garde ſi quelqu'un ne pourroit nous entendre.
Pyrrhus avec le jour près de moi doit ſe rendre :
Le ſoleil va bientôt ſe montrer à nos yeux ;
Et c'eſt Pyrrhus ſur tout que je crains en ces lieux.

ANDROCLIDE.

Vous me parlez toûjours d'un Roi que je révére.
Vous ſçavez à quel point je fus chéri du pere :
Lorſque Néoptolême, armé contre ſes jours,
Par un noir parricide en eut tranché le cours ;
Vous ſçavez que c'eſt moi qui trompant le perfide,
Sauvai de ſa fureur les enfans d'Æacide.
Je vous remis Pyrrhus encor dans le berceau,
Qui pour lui, ſans vos ſoins, eut été ſon tombeau.
Pénétré des malheurs qui l'avoient pourſuivie,
Vous jurâtes, Seigneur, de défendre ſa vie.
Mais, depuis que Pyrrhus eſt en votre pouvoir,
Il ne m'a pas été permis de le revoir :
Et c'eſt des Immortels le ſeul bien que j'implore.

GLAUCIAS.

Tu l'as vû mille fois, tu vas le voir encore.
Tes yeux peuvent-ils bien ſe méprendre à Pyrrhus ?
Quoi ! tu peux méconnoître en voyant Hélénus,
La majeſté des traits du redoutable Achille,
Sa fierté, ſa valeur, ſon courage indocile ;
Un Héros, en un mot, ſi digne de celui
Dont le nom ſeul encor fait trembler aujourd'hui,
Qui n'a point démenti le ſang qui l'a fait naître.
Il en eſt digne autant qu'un mortel en peut être,

Qui reçut dans ſon cœur, avec le ſang des Dieux,
Tout l'éclat des vertus que l'on adore en eux;
Qui fit à l'Univers, dès l'âge le plus tendre,
Par un nouvel Achille oublier Alexandre.
Du nom de ſes Ayeux, s'il n'eſt pas informé,
Son grand cœur ſe ſent bien du ſang qui l'a formé.
Il paſſe pour mon fils; & ma tendreſſe extrême
Redouble chaque jour pour cet autre moi-même.
Mais hélas! que lui ſert ma funeſte amitié,
Quand les Dieux, & le ſort ſont pour lui ſans pitié!

ANDROCLIDE.

J'ai toûjours ſoupçonné, malgré votre ſilence,
Que Pyrrhus, en ſecret élevé dès l'enfance
Sous le nom d'Hélénus, cachoit dans votre fils
Le précieux dépôt que je vous ai remis.
Mais, Seigneur, quel péril ſi preſſant le menace?
Lui, dont tout l'Univers craint le bras & l'audace,
Pyrrhus eſt-il de ceux pour qui l'on doit trembler?

GLAUCIAS.

Le coup eſt cependant tout prêt à l'accabler.
Tu ſçais, lorſqu'Hélenus eut reconquis l'Epire
Qui fut de ſes Ayeux le légitime Empire,
Que je te confiai le ſoin de conſerver
Ces Etats qu'en ſecret j'avois fait ſoulever,
Et dont enfin je fis ſortir Néoptolême.
Hélénus n'écoutant que ſon ardeur extrême,
Pourſuivit l'inhumain qui fuyoit devant lui:
Caſſander le reçut, & devint ſon appui:
Caſſander de tout temps ennemi d'Æacide,
Arma pour ſoutenir ſon ami parricide;
Mais ils crurent envain arrêter le vainqueur,
Hélénus remplit tout de carnage & d'horreur;

Les atteignit enfin vers les murs d'Ambracie;
Lieu fatal! jour funeſte au reſte de ma vie!
Hélénus plein d'ardeur & l'œil étincelant
N'avoit jamais paru ni plus fier ni plus grand:
Mais s'il fit voir alors Achille formidable,
Il ne nous fit pas voir Achille invulnérable;
Il fut bleſſé. Mon fils jaloux de ſa valeur,
Crut pouvoir par lui ſeul réparer ce malheur,
Et pourſuivre ſans crainte une ſûre victoire
Dont Hélénus devoit s'attribuer la gloire:
Mais ce fut pour ſervir de triomphe au vainqueur:
Il fut défait & pris. Juge de ma douleur
Quand je vis Illyrus tomber en la puiſſance
De ceux qu'au déſeſpoir réduiſoit ma vengeance.
A peine je rendis un reſte de combat:
Hélénus languiſſoit & manquoit au ſoldat
Qui l'ayant vu couvert de ſang & de pouſſiere,
Et croyant qu'il touchoit à ſon heure derniere,
Malgré mes vains efforts plia de toutes parts;
Et je me crus enfin, après mille hazards,
Trop heureux de pouvoir regagner l'Illyrie,
Moi qui me préparois à conquérir l'Aſie.

ANDROCLIDE.

L'état où j'ai trouvé votre peuple réduit,
De ce cruel revers ne m'a que trop inſtruit.
Mais quel que ſoit ici le ſort qui le menace,
Vous pouvez d'Illyrus réparer la diſgrace.
Seigneur, dès qu'Hélénus ſurvit à ce malheur,
Quelles pertes pourroient étonner votre cœur?
Je ne vois point encor ce que vous devez craindre.

GLAUCIAS.

Ecoute, & tu verras ſi mon ſort eſt à plaindre.

Néoptolême enflé de ſes heureux ſuccès,
Prétend s'en aſſurer le fruit par une paix.
Il ſçait que Pyrrhus vit & que j'en ſuis le maître;
Que ſon intérêt ſeul m'arme contre le traître.
Il m'a fait propoſer de lui livrer Pyrrhus;
Qu'il mettoit à ce prix le ſalut d'Illyrus;
Mais que pour épargner mon honneur & ma gloire,
Et ne me point ſouiller d'une action ſi noire,
Qui décréditeroit & mon nom & ma foi,
Cet article ſeroit entre lui ſeul & moi.
Dans ce cruel ſéjour voilà ce qui m'amene.
Lyſimachus qui veut terminer notre haine,
S'eſt de lui-même offert pour garant du traité.
Néoptolême & moi nous l'avons accepté.
Tous deux depuis huit jours dans les murs de Byzance,
Nous nous ſommes tous deux remis en ſa puiſſance.
Enfin Lyſimachus garant de notre paix,
A de ſoldats ſans nombre inveſti ce Palais.
Nul n'en ſçauroit ſortir ſans un ordre ſuprême
Qui vienne de ma part ou de Néoptolême,
Qu'on laiſſe cependant diſpoſer de mon fils.
Mais le barbare y met un trop indigne prix;
Il veut plus; il prétend s'unir à ma famille:
Fier du penchant qu'il voit en mon fils pour ſa fille,
Il prétend qu'elle ſoit le lien d'une paix
Qu'aux dépens de Pyrrhus on ne verra jamais.
Non, je ne puis ſouffrir qu'une ſi belle vie
Serre les nœuds ſanglans de l'hymen d'Ericie:
Et ce même Pyrrhus met au rang de ſes Dieux

L'objet qui de ſon ſang eſt le prix odieux.

ANDROCLIDE.

Pourquoi l'ameniez-vous en ce ſéjour funeſte,
Quels ſont donc vos deſſeins, & quel eſpoir vous reſte ?

GLAUCIAS.

Que veux-tu que je faſſe ? On me retient mon fils,
Et Pyrrhus a trop fait trembler mes ennemis.
Néoptolême a craint que fier de mon abſence
Ce Héros n'entreprit de ſurprendre Byzance ;
Enfin il a voulu qu'il me ſuivit ici.
Mais je mourrois plutôt... Taiſons nous, le voici
Garde-toi bien ſur-tout de lui faire connoître
Quel peril le menace, & quel ſang l'a fait naître.
Va, ne t'éloigne point de cet appartement.

SCENE III.

GLAUCIAS, HELENUS, CYNEAS.

HELENUS, *à Cynéas.*

ALlez, cher Cynéas, laiſſez-nous un moment.

GLAUCIAS.

Approchez, Hélénus, venez, fils magnanime,
Unique eſpoir d'un Roi que le deſtin opprime ;
Voici le jour cruel marqué par ſa fureur,
Pour éclairer ma honte, ou me percer le cœur.
Il faut livrer Pyrrhus, ou perdre votre frere ;
Et je ne puis livrer qu'une tête bien chere.

HELENUS.

Je ne dois point parler en faveur de Pyrrhus,
Ni prononcer, Seigneur, ſur le ſort d'Illyrus.
Je vois que tous les deux vous tiennent en balance;
Et je dois ſur tous deux obſerver le ſilence.
L'un ne m'eſt pas connu, mais il a votre foi:
L'autre doit m'être cher, mais doit être mon Roi:
Et je ne puis ſervir ni perdre l'un ou l'autre,
Sans trahir mon honneur, ou ſans bleſſer le vôtre;
Sans me rendre, Seigneur, ſuſpect d'ambition,
Ou ſans vous conſeiller une indigne action.
Un Roi né généreux, un pere né ſenſible
Peut lui ſeul prononcer ſur un choix ſi terrible,
Où l'honneur & le ſang doivent ſeuls vous guider,
Où le pere & l'ami doivent ſeuls décider.
Daignez me diſpenſer d'en dire davantage
Sur ces combats affreux où votre cœur s'engage:
Seigneur, dès qu'il s'agit de ſi grands intérêts,
Hélénus craint ſur-tout les reproches ſecrets.
J'avouerai cependant que ce Pyrrhus m'étonne:
Eſt-il digne des ſoins qu'un ſi grand Roi ſe donne?
Vous faites tout pour lui, que fait-il donc pour vous?
Et quel déguiſement le cache parmi nous?
Peut-il être en ces lieux, ſi voiſin d'un perfide,
Sans le ſacrifier aux mânes d Æacide,
Sans faire pour mon frere un généreux effort?
Un deſcendant d'Achille a-t-il peur de la mort?

GLAUCIAS.

Mon fils, n'inſultez point au malheur qui l'opprime;
Pyrrhus n'en eſt pas moins digne de notre eſtime:

Dans l'état où je ſuis, pourroit-il me venger
Sans mettre mon honneur & mes jours en danger?
Le fier Lyſimachus nous tient tous pour otages:
Mais ma foi ſuffiſoit ſans ces précieux gages.
Mon ennemi lui-même oſe s'y confier,
Sûr qu'à ſa foi mon cœur ſçait tout ſacrifier.
Adieu, je vais revoir ce tyran que j'abhorre,
Le fléchir, s'il ſe peut, ou le tenter encore.
Que n'offrirai-je point pour Pyrrhus & mon fils!
Mon cœur pour les ſauver ne connoit point de prix.

SCENE IV.

HELENUS *ſeul.*

O Roi trop vertueux! Un exemple ſi rare,
Puiſſe-t-il déſarmer un ennemi barbare,
Et ſervir de leçon aux Rois peu généreux
A ne pas délaiſſer leurs amis malheureux!
Hélas! Que je vous plains, & que je vous admire!
Sentimens de vertu que la pitié m'inſpire,
Mon frere peut périr, mon frere eſt mon rival,
Ne vous devrois-je point à mon amour fatal?
Ah! n'eſt-ce point à lui que l'honneur ſacrifie?
Mon frere, ainſi que moi, brûle pour Ericie.
Prends garde qu'en ton cœur, trop ſenſible Hélénus,
Ericie aujourd'hui ne parle pour Pyrrhus.
Fais-toi d'autres vertus dont le choix légitime

N'offre point avec lui l'apparence du crime.
Quand du moindre intérêt le cœur eſt combattu,
Sa généroſité n'eſt plus une vertu.
Mon frere eſt dans les fers d'un ennemi perfide,
Monſtre nourri de ſang, & de meurtres avide;
Voilà ce qui me doit parler pour Illyrus.
Laiſſons aux Dieux le ſoin du malheureux Pyrrhus.
Trop de pitié pour lui me touche & m'intéreſſe.
J'entends du bruit; on vient. O Ciel! C'eſt la Princeſſe.

SCENE V.

HELENUS, ERICIE, ISMENIE.

HELENUS.

MAdame, & quel bonheur vous préſente à mes yeux,
Lorſqu'à peine le jour vient d'éclairer ces lieux?
Puiſſe cet heureux jour confirmer l'avantage
Que me fait eſpérer un ſi charmant préſage!

ERICIE.

S'il dépendoit de moi de le rendre plus doux,
Seigneur, bientôt la paix regneroit entre nous.
J'allois offrir aux Dieux les vœux les plus ſinceres,
Les prier de fléchir la haine de nos peres.

HELENUS.

Le vôtre avec la paix offre ici votre main.
Mais hélas! qu'il en fait un préſent inhumain!
Juſte Ciel! Se peut-il que d'un objet ſi rare

Une aveugle fureur faſſe un préſent barbare?
Et que ce même hymen qui combleroit nos vœux,
Soit devenu le prix du ſang d'un malheureux?

ERICIE.

Seigneur, de ce préſent j'ignore le myſtere,
Et ne me charge point des ſecrets de mon pere:
Mais, s'il faut ſans détour s'expliquer avec vous,
La paix n'eſt pas l'objet de vos vœux les plus doux.
Votre cœur élevé dans le ſein des alarmes,
N'interrompt qu'à regret le tumulte des armes.
Le ſang, les cris, les pleurs, cent peuples gémiſſans,
Voilà pour vos pareils les objets raviſſans.
Votre nom n'a-t-il pas aſſez rempli la terre?
Qu'a-t-il beſoin encor des honneurs de la guerre?
Mon pere offre la paix, votre frere y conſent:
Elle trouve en vous ſeul un obſtacle puiſſant.
Votre haine pour nous éclate en ma préſence,
Sans daigner un moment ſe contraindre au ſilence.
Je vois qu'envain mon pere eſpéroit aujourd'hui
Vous trouver pour la paix de concert avec lui.
Ne me déguiſez point ce qu'il en doit attendre;
Du moins accordez-lui la grace de l'entendre.
Ce Prince vous demande un moment d'entretien:
J'oſe vous en prier.... Vous ne répondez rien,
Seigneur, vous frémiſſez au ſeul nom de mon pere!
Ah! Je n'exigeois pas un aveu plus ſincere.

HELENUS.

D'un reproche cruel accablez moins mon cœur:
Madame, je ſens trop à qui j'en dois l'aigreur.
Je vois que pour la paix le vôtre s'intéreſſe,
Et je crois entrevoir le motif qui le preſſe.

Illyrus

Illyrus avec vous de concert pour la paix,
A remis en vos mains de ſi chers intérêts:
Mais la guerre pour moi peut ſeule avoir des charmes,
Et je ne me nourris que de ſang & de larmes;
Je ſuis un furieux que rien ne peut toucher.
Ah! Madame, eſt-ce à vous de me le reprocher?
Si j'étois moins ſuſpect de traverſer mon frere,
Vous m'accuſeriez moins de haïr votre pere.
Je ne vous nierai pas que peut-être ſans vous
Rien n'eut pu le ſouſtraire à mon juſte courroux;
Que ce même Palais, notre commun aſyle,
N'auroit été pour lui qu'un rempart inutile.
Mais peut-il avec vous craindre des ennemis?
Les plus fiers ne ſont pas ici les moins ſoumis.
Les cœurs nourris de ſang & de projets terribles,
N'ont pas toûjours été les cœurs les moins ſenſibles.
Le mien éprouve enfin que les plus grands hazards
Ne ſe trouvent pas tous ſur les traces de Mars.
Dès mes plus jeunes ans enchaîné par la gloire,
Je n'ai connu d'autels que ceux de la victoire;
Mais vous m'avez appris qu'il n'étoit point de cœur
Qui ne dut à la fin redouter un vainqueur.

ERICIE.

A cet aveu ſi prompt j'ai dû ſi peu m'attendre,
Que l'étonnement ſeul m'a forcée a l'entendre.
Mon pere eſt en ces lieux, Seigneur, c'eſt avec lui
Qu'il falloit ſur ce point s'expliquer aujourd'hui.
Je ſçais pour vos vertus juſqu'où va ſon eſtime,
Et la mienne jamais ne fut plus légitime:

Ainſi, loin d'affecter cet orgueil éclatant
Dont la fierté s'honore, & le cœur ſe repent,
J'avouerai ſans détour que j'ai craint votre haine,
Et ne vous ai point vu notre ennemi ſans peine:
Vous qui nous apprenez par cent faits glorieux,
Qu'on peut voir des Mortels auſſi grands que les Dieux,
Tels enfin qu'à l'amour un grand cœur inflexible
Pourroit les ſouhaiter pour devenir ſenſible.
Mais malgré cet aveu que j'ai cru vous devoir,
L'eſtime eſt le ſeul bien qui ſoit en mon pouvoir.
Si votre amour ne peut ſe ſoumettre au ſilence,
Songez qu'il doit ailleurs porter ſa confidence.
Mon pere veut vous voir: quels que ſoient ſes deſſeins,
Vous ſçavez peu fléchir, Seigneur, & je vous crains.
Daignez vous ſouvenir que ce Prince eſt mon pere,
Qu'il m'eſt cher encor plus que je ne lui ſuis chere,
Que jamais de ſon rang on ne fut plus jaloux:
Tout dépend de l'accueil qu'il recevra de vous.
Je crois, après ce mot, n'avoir rien à vous dire:
J'en ai même trop dit, s'il ne peut vous ſuffire.

SCENE VI.

HELENUS *ſeul.*

O Ciel! en quel état me trouvé-je réduit!
Cher eſpoir d'un amour qui m'avez trop ſéduit,
Vous m'offrez vainement la Princeſſe que j'aime:

Mon cœur oubliera tout devant Neoptolême.
Qui? lui? m'entretenir? & que veut-il de moi?
Je ne ſentis jamais tant d'horreur ni d'effroi.
J'abhorre ce Tyran, & ſon aſpect farouche
L'emporte dans mon cœur ſur l'amour qui le touche.
N'importe, il faut le voir, n'allons point en un jour
Hazarder le ſuccès d'un malheureux amour.
Quels que ſoient les tranſports dont mon ame eſt ſaiſie,
Je ſens que les plus grands ſont tous pour Ericie.
Mais Illyrus paroît: ſortons.

SCENE VII.

ILLYRUS, HELENUS, GARDES.

ILLYRUS.

PRince, un moment.
J'ai beſoin avec vous d'un éclairciſſement.
(*à ſes Gardes.*)
Gardes, éloignez-vous. Répondez-moi, mon frere?
Puis-je avec vous ici m'expliquer ſans myſtere?

HELENUS.

Oui, Seigneur, vous pouvez parler en liberté.

ILLYRUS.

Calmez donc les ſoupçons dont je ſuis agité.
Avec empreſſement vous cherchez Ericie;

Et je ne puis ſouffrir vos ſoins ſans jalouſie.
Vous ſçavez que je l'aime, & vous n'ignorez pas
Que l'hymen à mon ſort doit unir tant d'appas.
Avec elle en ces lieux que faiſiez-vous encore?
Parlez.

HELENUS.

Je lui diſois, Seigneur, que je l'adore.

ILLYRUS.

Hélénus! ſongez-vous que vous parlez à moi,
Et qu'Illyrus un jour doit être votre Roi?

HELENUS.

Je vous obéirai quand vous ſerez mon maître,
Si le deſtin m'abaiſſe au point d'en reconnoître.
Juſques là mon amour craint peu votre pouvoir.
Je ſçais juſqu'où s'étend la regle du devoir:
Mais j'ignore, Seigneur, ces triſtes ſacrifices
Qui font gémir un cœur en d'éternels ſupplices,
Le mien qui ne connoît ni crainte, ni détours,
Regarde d'un même œil & la guerre & l'amour.
Sans le péril affreux dont le ſort vous menace,
Vous verriez ſur ce point juſqu'où va mon audace.
Mais Hélénus ſenſible autant que généreux,
N'a jamais ſçu, Seigneur, braver les malheureux.
Si l'amour vous livroit le cœur de la Princeſſe
Ma fierté ſuffiroit pour bannir ma tendreſſe:
Mais ſi l'amour auſſi daigne me l'accorder,
Juſqu'au dernier ſoupir je ſçaurai le garder.
Adieu, Seigneur.

SCENE VIII.

ILLYRUS, GARDES.

ILLYRUS.

INgrat, d'un orgueil qui m'offenſe,
Je te ferai ſentir juſqu'où va l'impuiſſance.
Illyrus, tu le vois, ce n'eſt plus un ſecret;
On oſe t'avouer un amour indiſcret,
Et l'on te brave encore! Ah! ma perte eſt jurée.
Mon rival m'a fait voir qu'elle étoit aſſurée.
Glaucias abandonne un fils infortuné
Qu'on ne braveroit pas s'il n'étoit condamné.
On me voit dans les fers avec indifférence:
On n'a pour mon rival que de la déférence:
Glaucias à mes yeux le nomme ſon appui,
C'eſt ſon Dieu tutélaire, enfin c'eſt tout pour lui.
Cependant ſi j'en crois ma juſte défiance,
Mon pere a de ce fils ſuppoſé la naiſſance.
Le myſtere profond qu'il me fait de Pyrrhus,
Un reſpect qu'il ne peut cacher pour Hélénus:
Et ſur ce point, malgré ſa prévoyance extrême,
Quelques mots échappés à Glaucias lui-même,
N'éclairciſſent que trop ſes funeſtes ſecrets.
Hélénus, tu n'es pas ce que tu nous paroîs.
Je vois que c'eſt à toi que l'on me ſacrifie;
Et je pourrois d'un mot mettre au hazard ta vie;
Mais un trait ſi perfide eſt indigne de moi;
Et je veux être encor plus généreux que toi.

Puiſqu'on me l'a permis, allons trouver mon pere,
De ſes délais enfin je perce le myſtere ;
Mais ſans nous prévaloir de ſon ſecret fatal,
Montrons-nous aujourd'hui plus grand que mon rival.
Humilions ſon cœur, en lui faiſant connoître
Des ſentimens d'honneur qu'il n'auroit pas peut-être.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NEOPTOLEME, ERICIE.

NEOPTOLEME.

VOus ne m'apprenez rien de cette vive ardeur,
Que je n'euſſe déjà pénétré dans ſon cœur :
Je n'ai vu qu'une fois ce Guerrier invincible,
Qu'on dit par tout ailleurs ſi fier & ſi terrible ;
Mais à votre aſpect ſeul, ma fille, auſſi ſoumis
Qu'il paroît redoutable à tous ſes ennemis.
Ainſi, ſur cet amour que je prévois ſincere,
Je vais vous découvrir mon ame toute entiere.
Je regne : mais combien m'a coûté ce haut rang !
Et qu'eſt-ce enfin qu'un ſceptre encor ſouillé de ſang !
Prétexte à mes Sujets de recourir aux armes ;
Source pour moi d'ennuis, de remords & d'alarmes.

Illyrus eſt vaillant, mais il n'eſt que ſoldat:
Et la ſeule valeur défend mal un Etat:
Héritier d'un grand Roi trop puiſſant, qui peut-
être,
Au-lieu d'un défenſeur, me donneroit un maître,
J'ai beſoin d'un Héros, qui tenant tout de moi,
Trouve en mes intérêts de quoi veiller pour ſoi.
Hélénus, à la fois Soldat & Capitaine,
N'attend que du deſtin la grandeur ſouveraine.
En l'uniſſant à vous par un ſacré lien,
Je m'en fais pour moi-même un éternel ſoutien.
Il eſt né généreux, & ſa reconnoiſſance
Ne m'enviera jamais la ſuprême puiſſance.
Voilà le ſucceſſeur que je me ſuis choiſi;
Et c'eſt pour l'en preſſer que je l'attends ici.
D'ailleurs, qui mieux que lui peut engager ſon
pere
A ſacrifier tout à ma juſte colere?
Chéri de Glaucias, c'eſt le ſeul Hélénus
Qui pourra le forcer à me livrer Pyrrhus.

ERICIE.

Seigneur, ſur ces projets qu'un grand Roi lui
confie,
Daignera-t-il entendre un moment Ericie?
Je n'examine point quel ſera mon époux;
Son choix, vous le ſçavez, ne dépend que de vous:
Ainſi j'obéirai. Ce qui me reſte à dire,
C'eſt votre gloire ici qui ſeule me l'inſpire.
D'un cœur rempli pour vous d'amour & de reſpect
Quel ſentiment, Seigneur, pourroit être ſuſpect?
Souffrez, que m'élevant juſqu'à Néoptolême,
J'aille, ſans l'offenſer, le chercher dans lui-même;

C'eſt l'Univers entier qui parle par ma voix,
Que j'oſe interpréter pour la premiere fois.
Vous vous êtes vengé : le meurtre d'Æacide
Pour tout autre qu'un Roi ſeroit un parricide:
Mais ſi vous répandez le reſte infortuné
De ce ſang que les Dieux vous ont abandonné,
Les intérêts d'Etat, le Trône & ſes maximes,
La politique enfin, voile de tant de crimes,
Ne ſeront déſormais que de foibles garans,
Pour vous ſauver des noms qu'on prodigue aux tyrans.
Quand même à vos deſirs ſon fils pourroit ſouſcrire,
Glaucias voudra-t-il qu'il regne ſur l'Epire ?
Que du ſang de Pyrrhus il achete ma main,
D'un ſang que deux grands Rois redemandent envain ?
Lui, qui pour conſerver une tête ſi chere,
Semble avoir étouffé les ſentimens d'un pere ?
Si vous vous attachez le grand cœur d'Hélénus,
Que peut vous importer le trépas de Pyrrhus ?
Laiſſez vivre, Seigneur, un Prince dont la vie
D'aucun malheur pour vous ne peut être ſuivie.
Æacide, ennemi des Princes de ſon ſang,
Vous força malgré vous de lui percer le flanc.
Si ſa mort fut pour vous un crime involontaire,
Que ſon inimitié vous rendit néceſſaire,
Le ſalut de ſon fils, qui peut ſeul l'expier,
Plus néceſſaire encor doit vous juſtifier ;
Et vous vous attachez à la ſeule victime
Qui pouvoit expier ou conſommer le crime.

NEOPTOLEME.

Tant que Pyrrhus vivra, mes Sujets ennemis

A ce funeſte nom ſe croiront tout permis;
Et le fier Hélénus; fut-il plus grand encore,
Ne me ſauveroit point d'un peuple qui m'abhorre.
Les Dieux, en me livrant le ſuperbe Illyrus,
Ont prononcé l'arrêt du malheureux Pyrrhus.
Il m'a trop fait trembler, il eſt temps qu'il periſſe.
Glaucias m'en refuſe envain le ſacrifice.
Je ne peux qu'à ce prix arrêter ſes projets,
Et fixer entre nous une conſtante paix.
Son cœur en gémira, mais votre hymen, ma fille,
Uniſſant pour jamais l'une & l'autre famille,
Calmera la douleur d'un Roi trop généreux,
Qui peut par cet hymen rendre Hélénus heureux.
Que Glaucias y ſoit favorable ou contraire,
Du trépas de Pyrrhus rien ne peut me diſtraire.
Que l'Univers alors éclate contre moi;
Un crime néceſſaire eſt pour nous une loi.
Voulez-vous qu'écoutant un diſcours téméraire,
J'aſſerviſſe le Sceptre aux erreurs du vulgaire?
Heureux qu'à notre égard, ſon imbécillité
Nous aſſure du moins de ſa docilité;
A tout ce qui nous plaît c'eſt à lui de ſouſcrire;
Dès que ſans le troubler il nous laiſſe l'Empire,
Laiſſons-lui des diſcours dont il eſt ſi jaloux;
Ce qui fait ſes vertus ſeroit vice pour nous.
Le peuple en ce qui flatte ou choque ſa manie,
Trouve de la juſtice ou de la tyrannie:
Nous ne nous réglons point au gré de ſes erreurs;
Les Dieux ont leur juſtice, & le Trône a ſes mœurs.
Mais Glaucias paroît, ma fille, allez m'attendre.
Quel deſſein le conduit, & que veut-il m'apprendre?

SCENE II.

GLAUCIAS, NEOPTOLEME.

GLAUCIAS.

SEigneur, vous triomphez, Androclide eſt
défait;
Je ne ſçai ſi ſa honte eſt pour vous un ſecret:
Mais ſous vos loix l'Epire eſt déſormais réduite;
Caſſander l'a ſoumiſe, ou plutôt l'a détruite.
Je ne vous cache point les pertes que je fais,
Et je vous viens moi-même annoncer vos ſuccès.
Le deſtin vous éléve, & le Ciel m'humilie.
J'ai commandé long-tems, aujourd hui je ſupplie.
Voyons l'uſage enfin qu'en nos ſuccès divers,
Vous ferez du triomphe & moi de mes revers.
L'infortuné Pyrrhus n'eſt plus pour vous à crain-
dre:
Sans être trop humain, je crois qu'on peut le
plaindre;
La pitié, ſur ce point, dans un cœur irrité,
N'a pas même beſoin de généroſité.
J'ai protégé ſans fruit ce Prince déplorable,
Tout s'arme contre lui, tout vous eſt favorable;
Mais vous connoiſſez trop ma conſtance & ma
foi,
Pour croire que le ſort ſoit au-deſſus de moi.
Je ne vous parle point d'une vaſte puiſſance
Qui vous fit ſi long-tems éprouver ma vengeance.

A peine votre cœur ſe ſeroit ſatisfait,
Que vous ſçaviez aſſez quel en ſeroit l'effet.
Regnez donc, puiſqu'ainſi le deſtin en ordonne:
Sans remords & ſans droit gardez une Couronne,
Qu'un autre nommeroit le prix de vos forfaits,
Que je vais cependant conſacrer par la paix.
Je rends à Caſſander la Macédoine entiere:
Tout ce que j'ai conquis ſera votre frontiere.
Je n'armerai jamais en faveur de Pyrrhus,
Et je conſens enfin à l'hymen d'Illyrus.
Je fais plus: je promets, Seigneur, que votre vie
Jamais de mon aveu ne ſera pourſuivie;
Qu'à Pyrrhus je tairai ſon nom & ſes aïeux:
J'en jure par ce fer, j'en jure par les Dieux.
J'ai tout dit, répondez.

NEOPTOLEME.

Où donc eſt l'avantage
D'une paix dont Pyrrhus ne ſeroit point le gage?
Il eſt vrai que mon ſort, Seigneur, a bien changé;
Mais pour vous craindre moins, en ſuis je plus vengé?
L'Epire en ſera-t-elle à mes loix plus ſoumiſe,
Mes jours plus à couvert d'une lâche entrepriſe?
Si Pyrrhus ſe connoît, pourra-t-il oublier
Que ſon pere fut Roi, qu'il eut un meurtrier;
Qu'il vit, & qu'entre nous un coup irréparable
Doit oppoſer ſans ceſſe un vengeur au coupable?
Malgre les nœuds du ſang dont nous ſortions tous deux,
Il fallut m'immoler un Roi trop ſoupçonneux:
Je ne m'en cache point; ſi c'eſt un parricide
On ne doit l'imputer qu'aux rigueurs d'Æacide.

Son Trône après ſa mort étoit le ſeul abri
Que je puſſe choiſir à mon honneur flétri.
Je ne vis qu'un bandeau qui put ſauver ma tête.
La force en fit le droit ; un meurtre, la conquête ;
Il eſt vrai ; mais combien de Trônes ſont remplis
Par les uſurpateurs qui s'y ſont établis ;
Votre aïeul en fut un ; j'en nommerois mille autres,
Qui n'eurent pour regner d'autres droits que les nôtres.
Quoi qu'il en ſoit, Seigneur, je demande Pyrrhus,
Et ne peux qu'à ce prix relâcher Illyrus.
De vos ſoins vertueux outrez moins la chimere,
Et reſſouvenez-vous que vous êtes ſon pere ;
Que s'il périt, c'eſt vous qui le voulez ainſi ;
Que c'eſt vous, plus que moi, qui l'immolez ici ;
Enfin, que c'eſt vous ſeul qui m'impoſez un crime
Que la néceſſité va rendre légitime.
Vous m'entendez, Seigneur : adieu, point de traités,
Si du ſang de Pyrrhus vous ne les cimentez.

GLAUCIAS.

Ah ! cruel, arrêtez : puiſqu'il vous faut un gage,
Si c'eſt peu de ma foi, prenez-moi pour ôtage.
Je ſuis prêt de vous ſuivre en ces mêmes climats,
Où j'ai porté cent fois la flamme & le trépas.
Si ce n'eſt pas aſſez de vous céder un Trône,
Prenez encor le mien, & je vous l'abandonne.
Mais ne réduiſez point un Prince vertueux
A trahir en Pyrrhus ſon honneur & ſes Dieux.
Quand je reçus ce Prince échappé de vos armes,
Son berceau fut long-temps arroſé de mes larmes :
Je regardai Pyrrhus comme un préſent divin

Que le Ciel m'ordonnoit de cacher dans mon ſein.
Enfin, Pyrrhus m'eſt plus que ſi j'étois ſon pere;
Je répondrois aux Dieux d'une tête ſi chere.
Les ſermens les plus ſaints ont répondu de moi;
Et je mourrois plutôt que de trahir ma foi.
Il n'eſt fils ni ſujet que je ne ſacrifie
Au ſoin de conſerver ſa déplorable vie.

NEOPTOLEME.

Hé bien, vous pouvez donc, au ſortir de ce lieu,
Aller dire à ce fils un éternel adieu.

GLAUCIAS.

Pour dérober ce fils à ta main meurtriere,
Je me ſuis abaiſſé juſques à la priere:
Mais c'eſt trop honorer un lâche tel que toi,
Que de lui témoigner le plus léger effroi.
Je brave ta fureur, ſi tu braves ma plainte.
Un monſtre doit cauſer plus d'horreur que de crainte.
Délivre, ou perds mon fils, je le laiſſe à ton choix,
Et je cours l'embraſſer pour la derniere fois:
Oui, barbare; je vole à cet adieu funeſte;
Mais toi, tremble en ſongeant au vengeur qui me reſte.

SCENE III.

NEOPTOLEME *ſeul.*

DAns quel étonnement laiſſe-t'il mes eſprits!
Peut-on juſqu'à ce point abandonner un fils!
Eſt-ce férocité, vertu, devoir, courage?

De quel nom appeller ce biſarre aſſemblage!
Quel oubli de ſoi-même! Et quel mêlange affreux
De pere ſans tendreſſe, & d'ami généreux?
Dépouille-t'on ainſi les entrailles de pere?
Quelles ſauvages mœurs! ou plutôt quel myſtere!
Je l'ai trop admiré ſur ſa fauſſe vertu;
De ſoins bien différens un pere eſt combattu.
Glaucias m'abuſoit; & ſon indifférence
Pour un fils ſur qui va retomber ma vengeance,
Me fait voir où mon bras doit adreſſer ſes coups.
Je reconnoîs enfin l'objet de mon courroux.
Il eſt entre mes mains: le Prince d'Illyrie
N'eſt autre que Pyrrhus que l'on me ſacrifie.
Puis-je en douter encor? Mais je vois Hélénus;
J'éclaircirai bientôt mes ſoupçons ſur Pyrrhus.

SCENE IV.

HELENUS, NEOPTOLEME.

NEOPTOLEME.

HÉros, dont les exploits font revivre Alexandre,
Ou plutôt qui ſemblez renaître de ſa cendre;
Qui, jeune encor, oſez faire voir aux humains,
Qu'on peut même prétendre à de plus hauts deſtins,
Souffrez qu'un ennemi ſorti du ſang d'Achille,
Sang qui n'offrit jamais un hommage ſervile,
S'acquitte cependant des innocens tributs
Que tout cœur généreux doit rendre à vos vertus.

Le mien quoiqu'irrité d'une guerre inhumaine,
Vous partagea long-temps ſon eſtime & ſa haine:
Mais l'eſtime eut toûjours de quoi la ſurpaſſer;
Et ce que l'un a fait, l'autre veut l'effacer.
J'ai propoſé la paix, & la main d'Ericie,
Je l'ai moi-même offerte au Prince d'Illyrie:
Pouvois-je préſumer que ces foibles attraits,
D'un triomphe plus beau comblant tous mes ſouhaits,
Subjugueroient, Seigneur, un guerrier intrépide
Qui de nouveaux lauriers paroît toûjours avide?
C'eſt à lui que je parle, & je n'ai pas beſoin
De rappeller ſes traits & ſon nom de plus loin.
Daignez me confirmer un amour qui me flatte.
Les momens nous ſont chers; il eſt temps qu'il éclate.
Seigneur, c'eſt un aveu que j'exige de vous,
Et je n'en puis attendre un qui me ſoit plus doux.

HELENUS.

Les charmes d'Ericie, & tout ce qu'elle inſpire
En diſent plus, Seigneur, que je n'en pourrois dire.
Heureux ſi les vertus dont vous m'avez flatté,
Lui paroiſſoient d'un prix digne de ſa beauté!
Il eſt vrai que je l'aime, & n'en fais point myſtere,
J'ai cru même devoir l'avouer à mon frere:
Mais Glaucias l'ignore; & du don de ma foi
Je ne puis diſpoſer ſans l'aveu de mon Roi.
Mon cœur, indépendant du pouvoir arbitraire,
Se livre ſans contrainte à ce qui peut lui plaire:
Mais cette liberté n'étend pas ſon pouvoir
Juſqu'à braver les loix d'un trop juſte devoir.

Je fais gloire du mien ; & jamais pour un pere
Amour ne fut plus grand, ni reſpect plus ſincere :
Mais c'eſt moins en ſujet que je lui ſuis ſoumis,
Que par des ſentimens qui ſont plus que d'un fils.

NEOPTOLEME.

S'il eſt vrai qu'Hélénus brûle pour Ericie,
Prince, je réponds d'elle, & du Roi d'Illyrie.
Glaucias vous chérit, & verra ſans regret
Le choix que mon eſtime & votre amour ont fait.
Quel ſucceſſeur plus grand & plus digne d'Achille
Pouvois-je préſenter à l'Epire indocile ?
Qu'il m'eſt doux de pouvoir, en couronnant vos feux,
Rendre à la fois ma fille & mes ſujets heureux !

HELENUS.

Ceſſez de nous flatter d'une eſpérance vaine.
Glaucias à la paix peut immoler ſa haine ;
Mais ne ſouffrira point que je ſois poſſeſſeur
D'un Trône dont Pyrrhus eſt le ſeul ſucceſſeur.
Nos malheurs, il eſt vrai, vous en ont rendu maître,
Et tant que vous vivrez vous pourrez toûjours l'être.
Je doute cependant qu'on vous laiſſe jamais
Le droit d'en diſpoſer au gré de vos ſouhaits.
Mon hymen, ou celui du Prince d'Illyrie,
Pourra vous garantir & le ſceptre & la vie.
Mais Pyrrhus, après vous, reprenant tous ſes droits
A l'Epire, Seigneur, doit ſeul donner des loix.
Qui peut lui diſputer alors ce diadême ?
Et ! malgré mon amour, ſçavez-vous ſi moi-même
Je pourrois conſentir à l'en voir dépouiller,

Et

Et d'un trône uſurpé ma gloire ſe ſouiller?

NEOPTOLEME.

Et quel eſt donc le but de la paix qu'on demande,
S'il faut que de Pyrrhus ma couronne dépende?
Je n'aurai donc vaincu que pour être ſoumis,
Et que pour voir ſur moi regner mes ennemis?
Que pour voir un hymen qui dépouille ma fille,
Comme une grace encor qu'on fait à ma famille?
Le ſort, en remettant la victoire en nos mains,
Nous a fait concevoir de plus nobles deſſeins.

HELENUS.

Oui, vous avez vaincu: mais l'honneur & la gloire
Ne ſuivent pas toûjours le char de la victoire:
Il en eſt qu'on ne doit imputer qu'au haſard.
La vôtre eſt de ce rang: le ſort vous en fit part,
Et l'arracha des mains d'un ennemi terrible,
Dont vous n'aviez pas cru la défaite poſſible.
Si mon ſang répandu vous a fait triompher,
Ce n'eſt pas vous du moins qui le fites couler.
Le ſort à mes pareils peut garder un outrage:
Mais l'on n'obtient ſur eux de parfait avantage
Qu'on ne les ait privés de la clarté du jour;
Ou l'on n'en peut trop craindre un funeſte retour.
Seigneur, je vous ai dit que j'aimois la Princeſſe,
Ses charmes peuvent ſeuls égaler ma tendreſſe;
Mais je n'ai déſiré que ſon cœur & ſa main.
Ma valeur peut lui faire un aſſez haut deſtin,
Sans que j'aille à Pyrrhus ravir un diadême
Qui déshonoreroit votre fille elle-même.
Pour vous, qui vous oſez déclarer mon vainqueur,
Montrez des ſentimens dignes de tant d'honneur.

NEOPTOLEME.

Je vois bien qu'il eſt tems que je me faſſe entendre ;
Et que vous ſçachiez, vous, ce que j'oſe prétendre.
Je ne ſçai de quel prix Ericie eſt pour vous :
Mais, ſi de l'obtenir votre amour eſt jaloux,
Si ſa main eſt un bien qui vous ſemble ſi rare,
Il faut qu'à me ſervir votre cœur ſe prépare.
Je demande Pyrrhus ; ma fille eſt à ce prix :
Tout autre n'eſt pour moi que refus ou mépris.
Voilà ce que de vous exige ma vengeance.
Vous, qui ſur Glaucias avez toute puiſſance,
Portez-le dès ce jour à remplir mes ſouhaits,
Ou déterminez-vous à ne vous voir jamais.

HELENUS.

Vous-même euſſiez envain tenté cette entrevue,
Sans les ſoins d'Ericie à qui ſeule elle eſt due ;
Mais ſur cet entretien ſi l'on m'eut preſſenti,
Un mépris éternel m'en auroit garanti.
Barbare, voilà donc le fruit de votre eſtime ?
Un hymen qui pour dot m'apporteroit un crime ?
Dès qu'il faut s'allier à vous par un forfait,
Gardez à Caſſander ce funeſte bienfait,
Et ne vous vantez plus d'être du ſang d'Achille.
Ce ſang, qui fut toûjours en Héros ſi fertile ;
Ne pouvoit inſpirer des ſentimens ſi bas.
Vous en êtes ſouillé ; mais vous n'en ſortez pas.
Si je pouvois penſer que la jeune Ericie
Eut reçu vos penchans de vous avec la vie,
Ce ne ſeroit pour moi qu'un objet plein d'horreur.
Cruel, ſi vous voulez lui conſerver mon cœur,
Déguiſez mieux du moins cet affreux caractere

Qui me feroit rougir de vous nommer mon pere;
Montrez-moi des vertus qui vous faſſent aimer,
Et qui dans mon amour puiſſent me confirmer.
Ce n'eſt pas votre rang, c'eſt la vertu que j'aime:
Sans elle vous m'offrez envain un diadême:
Duſſiez-vous m'élever à des honneurs divins,
Je vous préférerois le plus vil des humains.
Je me vois à regret forcé de vous confondre:
Mais vous deviez prévoir ce que j'ai dû répondre.

NEOPTOLEME.

Hé bien, Prince, ſuivez ces tranſports généreux:
Mais reſſouvenez-vous que pour vous rendre heureux
J'ai voulu pénétrer juſqu'au fond de votre ame,
Et voir ce que pour nous oſeroit votre flamme;
Car ſans votre ſecours je ſerai ſatisfait.
Vous m'avez de Pyrrhus fait envain un ſecret.
Il eſt en mon pouvoir: c'eſt Illyrus lui-même,
Que ſon triſte deſſein livre à Néoptolême.

HELENUS.

Qui, Pyrrhus, Seigneur! Mais, non, penſez-y bien...

NEOPTOLEME.

Adieu: vous-même ici peſez notre entretien.
Je n'oublierai jamais un refus qui me bleſſe;
Et j'en vais de ce pas inſtruire la Princeſſe.

HELENUS *ſeul.*

Ah, tyran, de quel trait viens-tu frapper mon cœur!
Vertu dont les tranſports me coûtent mon bonheur,
Pour le prix de t'avoir ſacrifié ma flamme,
Sauve-moi des regrets qui déchirent mon ame;
Tourne vers mon rival mes ſoins & ma pitié,

Et ranime pour lui ma premiere amitié.
Illyrus eſt Pyrrhus : mais d'où vient que mon pere
M'en a fait ſi long-tems un barbare myſtere ?
M'auroit-il ſoupçonné d'être moins généreux,
Et moins touché que lui du ſort d'un malheureux !
Hélas ! quoiqu'il ait fait pour défendre ſa vie,
Tout ce qu'il a perdu valoit-il Ericie ?
C'eſt Pyrrhus qui me l'ôte, & par un ſort fatal
Je ſuis réduit encor à pleurer mon rival !
Allons trouver mon pere, & ceſſons de nous plaindre.
Etouffons ſans regret des feux qu'il faut éteindre ;
Voilà des ennemis dignes de mon courroux,
Le triomphe du moins en eſt beau, s'il n'eſt doux.
Héros qui, pour tout bien, recherchez la victoire,
Qu'un peu de ſang perdu couvrit ſouvent de gloire,
Pour en ſçavoir le prix, c'eſt peu d'être guerrier ;
Il faut avoir un cœur à lui ſacrifier.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERICIE, ISMENIE.

ERICIE.

TU combats vainement mon déſeſpoir funeſte.
La plainte, chere Iſméne, eſt tout ce qui me reſte.
Laiſſe-moi le ſeul bien des cœurs infortunés,

Que ſous d'indignes fers l'amour tient enchaînés.
Lieux témoins de ma honte & d'un perfide hommage
Payé de tout mon cœur, & ſuivi d'un outrage;
Lieux où j'ai cru ſoumettre un Héros à mes loix,
Hélas! je vous vois donc pour la derniere fois.
Pardonne ces tranſports à mon ame éperdue;
On me mépriſe, Iſméne, & la paix eſt rompue;
Nous reverrons bien-tôt, l'acier cruel en main,
Fondre dans nos Etats un guerrier inhumain;
Et pour comble de maux il faut partir, Iſméne,
Sans pouvoir contre lui faire éclater ma haine.
Je fais pour le trouver des ſouhaits ſuperflus;
Inutiles tranſports! Je ne reverrai plus
Ce cruel Hélénus que ma raiſon abhorre,
Que ma gloire déteſte & que mon cœur adore,
Iſméne, je le vois: Ah, mortelles douleurs!
Je ſuccombe, & n'ai plus que l'uſage des pleurs.
Fuyons, n'expoſons point au mépris d'un barbare,
Les foibleſſes d'un cœur où la raiſon s'égare.

SCENA II.

HELENUS, ERICIE, ISMENE.

HELENUS.

PRès de voir ſuccéder, peut-être pour jamais,
Les horreurs de la guerre aux douceurs de la paix,
Dans ce triſte moment où votre ame irritée
Contre un infortuné n'eſt que trop excitée,

M'eſt-il encor permis d'offrir à vos beaux yeux
Un amant qui ne peut que vous être odieux ?
Si je ne vous croyois généreuſe, équitable,
Madame, je craindrois de paroître coupable:
Mais que peut craindre un cœur qui remplit ſon devoir ?
Et qu'ai-je à redouter que de ne vous plus voir ?
Je ne vous dirai point que je vous aime encore,
Malgré ce que j'ai fait mon ame vous adore.
Mes refus m'ont privé de l'eſpoir le plus doux,
Mais n'ont point étouffé ma tendreſſe pour vous.
D'un rigoureux honneur déplorable victime,
Tendre amant ſans foibleſſe, & coupable ſans crime,
D'un vertueux effort touché ſans repentir,
Mon cœur ſent cependant tout ce qu'il peut ſentir ;
Et ſi pour exciter le vôtre à la vengeance,
Ma généroſité lui parut une offenſe,
S'il a pu ſouhaiter de me voir malheureux,
Non, jamais le deſtin n'a mieux rempli vos vœux.

ERICIE.

Que parlez-vous ici de haine & de vengeance ?
Non, ne redoutez rien de mon indifférence.
Quel déſeſpoir éclate ; ou que ſoupçonnez vous,
Pour oſer vous flatter d'un inſtant de courroux ?
Ceſſez de vous troubler d'une frayeur ſi vaine.
C'eſt ſuppoſer l'amour que de craindre la haine:
Mais juſques-là mon cœur ne ſçait point enflammer:
C'eſt aux amans chéris, Seigneur, à s'allarmer.

HELENUS.

Je ſçais que je dois peu reſſentir leurs allarmes.

Je craignois d'avoir fait une injure à vos charmes:
Mais au reſſentiment ſi mon cœur s'eſt mépris,
C'eſt qu'il ſe crut toûjours au-deſſus du mépris.
Ce n'eſt pas ſe flatter que de craindre, Madame.
Jamais un faux orgueil n'a corrompu mon ame,
La vertu ſeule y mit une noble fierté,
Que l'amour laiſſe agir même avec dignité;
Qui n'a fait aujourd'hui que ce qu'il a dû faire.
Heureux d'être un objet peu digne de colere,
Qui n'oſant me flatter de l'honneur d'être aimé,
Crois mériter du moins celui d'être eſtimé.
Madame, je vois trop qu'un récit peu fidele
M'a fait de mon devoir une lâche querelle:
Mais ſi votre courroux vous paroît trop pour moi,
Songez qu'ici le mien doit cauſer de l'effroi.
Ceux qui de mes refus ont noirci l'innocence,
En recevroient bientôt la juſte récompenſe,
Si mon amour pour vous ne daignoit retenir
Un bras qui n'eſt ſouvent que trop prompt à punir.
Malgré tous vos mépris je ſens que je vous aime:
Mais je n'ai jamais tant haï Néoptolême.
Si jamais votre cœur a pu trembler pour lui,
Dans les murs de Byſance arrêtez-le aujourd'hui.
Je ſouſcris à la paix; qu'on me rende mon frere.
Oſez-le demander vous-même à votre pere.
Prévenez ſur ce point un amant furieux,
Qui hors vous n'aura rien de ſacré dans ces lieux.

ERICIE.

Cruel! c'eſt donc ainſi que votre amour s'exprime?
Voilà ce feu ſi beau qui pour moi vous anime,
Et l'hommage d'un cœur qui ne ſe donne à moi,
Que pour remplir le mien de douleur & d'effroi!

On m'aime, & cependant il faut que je fléchiſſe;
On m'adore, & c'eſt moi qui dois le ſacrifice!
Il faut de mon devoir que j'étouffe la voix,
Et que de mon amant je ſubiſſe les loix.
De l'amour ſuppliant l'orgueil a pris la place;
Et je vois à ſes ſoins ſuccéder la menace,
Les refus, les mépris, la fierté, la terreur.
Vos tranſports les plus doux ne ſont que de fureur.
Impétueux amant dont l'ardeur téméraire
Ne déclare ſes feux qu'en déclarant la guerre,
Inſpira-t-on jamais l'amour par la frayeur?
C'eſt ainſi qu'Hélénus ſe rend maître d'un cœur;
Il ordonne en tyran, il faut le ſatisfaire,
Barbare, ma fierté vous devroit le contraire:
Je devrois n'écouter que mon juſte courroux:
Mais je veux me venger plus noblement de vous.
Je veux qu'en gémiſſant Hélénus me regrette,
Et qu'il ſente du moins la perte qu'il a faite;
Il ne tenoit qu'à vous de faire mon bonheur:
L'amour à cet eſpoir ouvroit déjà mon cœur:
Heureuſe de pouvoir offrir un diadême,
Sans rechercher en vous d'autre bien que vous même.
Je ne me vengerai de vos refus honteux,
Qu'en vous faiſant rougir de mes ſoins généreux.
Puiſque vous le voulez, je vais trouver mon pere,
Tenter, pour le fléchir, les pleurs & la priere,
Je vais pour vous, ingrat, tomber à ſes genoux,
Et faire ce qu'envain j'attends ici de vous.

SCENE III.

HELENUS *ſeul.*

O Devoir! ta rigueur eſt-elle ſatisfaite?
Vois ce qui m'eſt offert, & ce que je rejette.
Quels bienfaits de ta part me feront oublier
Ce que tu m'as forcé de te ſacrifier?
Ah, Pyrrhus! que le ſoin de défendre ta vie
Sera d'un prix cruel s'il en coûte Ericie!
Mais on vient, c'eſt lui-même, hélas! pour m'attendrir,
Que d'objets à la fois viennent ici s'offrir!

SCENE IV.

HELENUS, ILLYRUS, GARDES.

ILLYRUS.

SEigneur, car je ne ſçais ſi je parle à mon frere,
Tant le ſort entre nous a jetté de myſtere;
Quoiqu'il en ſoit, avant que de quitter ce lieu,
J'ai cru devoir vous dire un éternel adieu,
Après avoir reçu ceux du Roi d'Illyrie,
Dont je ſuis plus touché que de ſa barbarie.
Quel autre nom donner à ſa rigueur pour moi,
Quand je n'y trouve plus mon Pere, ni mon Roi?
Par quel malheur ſon fils a-t'il ceſſé de l'être?

Ai-je déshonoré celui qui m'a fait naître?
Quel eſt donc ce Pyrrhus, pour lui d'un ſi haut prix?
Encor ſi c'étoit vous, j'en ſerois moins ſurpris.
Seigneur, vous ſoupirez; je vois couler vos larmes.
Ces pleurs me cauſeroient de mortelles allarmes,
Si mon cœur étoit fait pour ſentir de l'effroi:
Il s'émeut cependant de tout ce que je voi.
Une douleur ſi noble a de quoi me ſurprendre:
Ce n'eſt pas d'un rival que j'euſſe oſé l'attendre,
Ni me flatter qu'il dût être ſi généreux,
Lorſque tout abandonne un Prince malheureux.
Non qu'à votre vertu j'euſſe fait l'injuſtice
De croire votre amour de ma perte complice:
Mais ſi je n'ai rien craint de votre inimitié,
Je n'en attendois pas non plus tant de pitié.

HELENUS.

Seigneur, quelques tranſports qu'une maîtreſſe inſpire,
La gloire & le devoir ont auſſi leur empire.
Entre ce qui me plaît, & ce que je me dois;
L'honneur ſeul a toûjours déterminé mon choix.
Je n'ai pas dans les ſoins d'une ardeur qui m'eſt chere,
Perdu le ſouvenir de mon malheureux frere;
Et dût il me haïr, même ſans m'eſtimer,
Ses malheurs ſuffiroient pour me le faire aimer.
Je vois avec douleur le ſort qu'on vous prépare,
Sans oſer cependant immoler un barbare.
Ce Palais eſt rempli de chefs & de ſoldats,
Qu'un ordre redoutable attache ſur mes pas.
Le fier Lyſimachus jaloux de ſa puiſſance,

Ne laiſſe à mon courroux nul eſpoir de vengeance ;
Et ſi je n'en craignois un funeſte ſuccès,
J'aurois bien-tôt troublé l'aſyle de la paix.
Mais la peur d'expoſer la tête de mon pere,
Me fait en frémiſſant étouffer ma colere ;
Et l'horreur de vous voir dans des fers odieux
Le porte à des excès quelquefois furieux.
J'oſe tout, je crains tout, ſans ſçavoir qu'entreprendre :
Je plains même Pyrrhus, & voudrois le défendre ;
Heureux ſi ſon ſecret fut reſté dans l'oubli.

ILLYRUS.

Vous n'êtes pas le ſeul qui le ſçachiez ici,
A qui ce Pyrrhus doit encor plus qu'il ne penſe :
Mais on veut lui garder un généreux ſilence :
Et pour ſauver ſes jours on fait plus aujourd'hui
Que jamais Glaucias n'oſa faire pour lui,
Lorſque tout engageoit à le faire connoître.

HELENUS.

Ah ! laiſſons ce Pyrrhus, Seigneur, quel qu'il puiſſe être.
Pénétré de ſon ſort juſqu'au ſaiſiſſement,
Mon cœur n'a pas beſoin d'autre éclairciſſement.
Je ne connois que vous en ce moment funeſte
Où le rival s'oublie, & l'ami ſeul vous reſte.
Mais Glaucias paroît, retirez-vous, Seigneur ;
Votre aſpect ne feroit qu'irriter ſa douleur,
Daignez la reſpecter dans un malheureux pere,
Et me laiſſer le ſoin d'une tête ſi chere.

ILLYRUS.

Non, non, ce ſeroit trop en exiger de vous.
Je vous expoſerois, Seigneur, à ſon courroux.
Pour la derniere fois ſouffrez que je le voie.

SCENE V.

GLAUCIAS, ILLYRUS, HELENUS, GARDES.

GLAUCIAS, *dans le fond du Théâtre.*

Dieux cruels ! dont ſur moi la rigueur ſe déploie,
Si rien à la pitié ne vous peut émouvoir,
Jouiſſez de mes pleurs & de mon déſeſpoir !
Que vois-je ? quels objets ! les deux Princes enſemble !
Ah ! que d'infortunés le ſort ici raſſemble !
(*à Illyrus.*)
Que cherchez-vous, mon fils, en ces funeſtes lieux
Où tout doit déſormais vous paroître odieux,
Où vous devez me fuir & m'abhorrer moi-même !

ILLYRUS.

Vous n'en êtes pas moins, Seigneur, tout ce que j'aime.
A mon frere, il eſt vrai, je me plaignois de vous,
Et j'en euſſe attendu des ſentimens plus doux ;
Je ſuis touché de voir en ce moment terrible,
Que mon rival ſoit ſeul à ma perte ſenſible.
Hélas ! qui fut jamais plus à plaindre que moi ?
Mépriſé d'Ericie, & peu cher à mon Roi ;
C'eſt un Prince ſorti d'une race étrangere,
Qui l'emporte ſur moi dans le cœur de mon pere.

Je ne condamne point ſa généroſité :
Mais l'effort en devroit être plus limité.
La gloire n'admet point de ſi grands ſacrifices ;
Et ce n'eſt point à moi d'illuſtrer ſes caprices,
Victime des tranſports d'un chimérique honneur,
Sans avoir d'autre crime ici que mon malheur.
Ce reproche cruel dont votre cœur s'offenſe,
Ne regarde, Seigneur, que votre indifférence.
Je ne puis voir mon pere abandonner ſon fils,
Sans ſoupçonner pour moi d'injurieux mépris.
Voilà les ſeuls regrets dont mon ame eſt ſaiſie ;
Et j'en ſuis plus touché que de perdre la vie :
Mais je n'en ai pas moins ſouhaité vous revoir.

GLAUCIAS.

Illyrus, mon ſeul bien & mon unique eſpoir,
Ah ! ſi c'eſt ton amour qui vers moi te rappelle,
Ne m'en refuſe point une preuve nouvelle.
Viens, mon fils, dans les bras d'un pere infortuné ;
Dont le cœur ne t'a point encore abandonné :
Viens toi baigner de pleurs qui couleront ſans ceſſe,
Et ne m'accuſe point de manquer de tendreſſe.
Mon fils, je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer,
Et je te connois trop pour ne pas t'eſtimer.
Tes reproches honteux dont ma gloire murmure
Outragent plus que moi le ſang & la nature.
Mon cœur de ſes retours n'eſt que trop combattu ;
Et je n'ai plus d'eſpoir qu'en ta propre vertu :
Loin de déshonorer mon auguſte vieilleſſe,
Aide moi de mon ſang à dompter la foibleſſe.
Le malheureux Pyrrhus eſt maître de ma foi ;

Je ne ſuis pas le ſien, & ta vie eſt à moi.
Fais voir par les efforts d'une vertu ſuprême,
La victime au-deſſus du ſacrifice même.
Adieu : ſois généreux autant que je le ſuis.
Te pleurer & mourir, eſt tout ce que je puis.

ILLYRUS.

Oui, je vous ferai voir par un effort inſigne,
De quel amour, Seigneur, Illyrus étoit digne :
Que ce fils malheureux, ſans le faire éclater,
Des plus rares vertus auroit pu ſe flatter :
Qu'il ſçait du moins mourir & garder le ſilence,
Quand ſon propre intérêt peut-être l'en diſpenſe.
Je pourrois d'un ſeul mot éviter mon malheur :
Mais ce mot échappé vous perceroit le cœur.
C'eſt dans le fond du mien qu'enfermant ce myſtere,
Je vais ſauver Pyrrhus, votre gloire & me taire.
Adieu, cher Hélénus, vous apprendrez un jour
Si j'avois mérité de vous quelque retour.

SCENE VI.

GLAUCIAS, HELENUS.

HELENUS.

SEigneur, de ce diſcours que faut-il que je penſe ?
Sur quoi le Prince ici vante-t'il ſon ſilence ?

GLAUCIAS.

Ah ! mon fils, ce ſecret ne regarde que moi :

Mais il a d'un ſeul mot glacé mon cœur d'effroi.
Hélas ! que de ſon ſort mon ame eſt attendrie !
Pyrrhus, que de vertus ma foi te ſacrifie !

HELENUS.

Le Prince va, dit-il, ſe perdre pour Pyrrhus :
Et c'eſt lui cependant ſous le nom d'Illyrus,
Si j'en crois les ſoupçons du tyran de l'Epire ;
Seigneur, de ce ſecret vous pouvez ſeul m'inſtruire.
Mon reſpect m'a forcé de cacher juſqu'ici
Les déſirs que j'avois de m'en voir éclairci :
Mais s'il a triomphé de mon impatience,
Je rougis à la fin de votre défiance.
Si jamais votre cœur fut ſenſible pour moi :
Si mon amour pour vous a ſignalé ma foi ;
Si j'ai pu m'illuſtrer en marchant ſur vos traces,
Et par quelques exploits ſçu mériter des graces,
Du ſang que j'ai perdu je n'exige qu'un prix.
Eſt-il vrai qu'Illyrus ne ſoit point votre fils ?

GLAUCIAS.

Je ne ſuis point ſurpris qu'un lâche cœur ſoupçonne
Qu'Illyrus ſoit Pyrrhus, dès que je l'abandonne :
Mais vous juſqu'à ce jour élevé dans mon ſein,
Vous, à qui des vertus j'applanis le chemin,
Que j'inſtruiſis d'exemple, auriez-vous oſé croire
Que d'une lâcheté j'euſſe ſouillé ma gloire ?
Non, mon cher Hélénus, ce fils abandonné
N'en eſt pas moins celui que les Dieux m'ont donné,
Et plut au ſort cruel qu'il eut un autre pere !

HELENUS.

Vous n'éclairciſſez pas, Seigneur, tout le myſtere

GLAUCIAS.

Prince, c'eſt trop vouloir pénétrer un ſecret.
Offrez à ma douleur un zele plus diſcret,
Et n'en exigez pas plus que je n'en veux dire.

HELENUS.

C'en eſt aſſez pour moi, Seigneur, je me retire,
Satisfait qu'Illyrus ſoit toûjours votre fils;
Et je vais de ce pas trouver ſes ennemis.

GLAUCIAS.

Ah! cruel, arrêtez; qu'allez vous entreprendre?

HELENUS.

Ce que de ma vertu mon frere doit attendre,
Je cours le dérober à ſon ſort inhumain,
Ou mourir avec lui les armes à la main;
Et je n'écoute plus, dans l'ardeur qui me guide,
Que la ſoif de verſer le ſang d'un parricide.

GLAUCIAS.

Barbare! immole donc le mien à ta fureur:
Cours expoſer ma vie & me perdre d'honneur.

HELENUS.

Ah! vous ne craignez pas, Seigneur, pour votre vie.
Ce n'eſt pas-là l'effroi dont votre ame eſt ſaiſie:
Elle eſt trop au-deſſus d'une lâche frayeur;
Pyrrhus, le ſeul Pyrrhus occupe votre cœur.
Indifférent pour nous, pour lui plein de tendreſſe!
Voilà, pour m'arrêter, le motif qui vous preſſe,
Et l'unique frayeur qui vous trouble aujourd'hui.
N'avons nous pas aſſez verſé de ſang pour lui?

S'il

S'il eſt reconnoiſſant, que veut-il davantage?
Je ſçais qu'à le ſauver votre foi vous engage;
Que vous lui devez même une ſainte amitié:
Mais que lui dois-je, moi, qu'une ſimple pitié
Qui doit céder aux ſoins de conſerver mon frere?
Hé bien! qu'à vos deux fils votre honneur le préfére.
Conſacrez à jamais ces tranſports vertueux,
Et me laiſſez le ſoin de nous ſauver tous deux:
Que Pyrrhus avec nous vienne auſſi ſe défendre,
S'il eſt digne du ſang que vous laiſſez répandre.
Et de quelle vertu l'ont enrichi les Dieux,
Pour vous rendre, Seigneur, le ſien ſi précieux?
Je ne ſçais, mais je crains que le grand nom d'Achille
Ne ſoit pour lui d'un poids plus onéreux qu'utile:
Que ſans honneur ſes jours ne ſe ſoient écoulés.

GLAUCIAS.

Ah! ſi vous connoiſſiez celui dont vous parlez,
Vous changeriez bientôt de ſoins & de langage,
Et je verrois mollir ce ſuprême courage.

HELENUS.

Seigneur, à ce diſcours, c'eſt trop me le cacher:
Je dois de votre ſein déſormais l'arracher.

GLAUCIAS.

Quoi! ce même Hélénus que l'Univers admire,
Et dont les Dieux ſembloient lui déſigner l'Empire,
L'ennemi des tyrans, l'ami des malheureux,
Flétrit en un ſeul jour tant de jours ſi fameux,
Et me demande à moi le ſang d'un miſérable!

HELENUS.

Ah, Dieux! de ces horreurs me croyez-vous capable?

Non, vous ne m'imputez ces lâches mouvemens
Que pour vous délivrer de mes empreſſemens.
C'eſt le droit d'un refus acquis par une offenſe,
Et dont à vos remords je laiſſe la vengeance.
Ce jour qu'on croit des miens avoir flétri le cours,
Eſt peut-être, Seigneur, le plus beau de mes jours.
A ce même Pyrrhus j'ai fait un ſacrince,
Qui ſera pour mon cœur un éternel ſupplice,
Et dont mon amour ſeul connoiſſoit tout le prix.
Mais envain aux refus vous joignez le mépris.
Si vous voulez calmer la fureur qui m'agite,
Ceſſez de retenir un ſecret qui m irrite;
Ou de ſang & d'horreur je vais remplir ces lieux.

GLAUCIAS.

Ah, mon fils! étouffez ces deſirs curieux;
Et Pyrrhus puiſſe-t-il pour jamais diſparoître.

HELENUS.

Je commence, Seigneur, à ne me plus connoître.
(il embraſſe avec violence les genoux de Glaucias.)
Pour la derniere fois j'embraſſe vos genoux.

GLAUCIAS

Ah, quel emportement! c'en eſt trop, levez-vous.
Reconnoiſſez Pyrrhus à ma douleur extrême.

HELENUS.

Achevez...

GLAUCIAS.

Je me meurs... malheureux! c'eſt vous-même.

PYRRHUS.

Seigneur, c'en eſt aſſez, & je ſuis ſatisfait.
(il veut ſe retirer, Glaucias l'arrête.)

GLAUCIAS.

Arrêtez, Prince ingrat, quel eſt donc le projet

Qu'en ce triſte moment votre fureur médite ?
Non, ce n'eſt pas ainſi, Seigneur, que l'on me quitte.
Je n'en conçois que trop à vos yeux enflammés :
Mais je verrai bientôt, cruel, ſi vous m'aimez.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PYRRHUS, ANDROCLIDE, CYNEAS.

ANDROCLIDE.

ENfin il m'eſt permis, Seigneur, de vous connoître,
Et d'oſer embraſſer les genoux de mon maître.
Dieux ! quel raviſſement ! quelle douceur pour moi
De trouver un Héros dans le fils de mon Roi !
Mais de ce bien ſi doux que vous troublez la joie
Par les tranſports ſecrets où je vous vois en proie !
Glaucias à ſon tour accablé de douleur
Semble plus que jamais reſſentir ſon malheur.
Seigneur, daignez calmer cette douleur cruelle :
Songez qu'un ſeul inſtant peut la rendre mortelle.
Ne l'abandonnez point en ces triſtes momens.

PYRRHUS.

Je puis avoir pour lui d'autres empreſſemens.
Androclide, je ſçais que je vous dois la vie ;
Que ſans vous en naiſſant on me l'auroit ravie.

Allez, de ce bienfait je ſçaurai m'acquitter.

ANDROCLIDE.

Le Roi m'a commandé de ne vous point quitter.

PYRRHUS.

Glaucias eſt un Roi que j'eſtime & que j'aime:
Mais je ne dépens plus ici que de moi-même.
Pour vous que le deſtin a ſoumis à mes loix,
Reſpectez les du moins une premiere fois,
Et ceſſez d'écouter une crainte frivole.
Glaucias me connoît, j'ai donné ma parole:
J'ai juré d'épargner un tyran odieux,
Et de ne point troubler l'aſyle de ces lieux.
Que pouvois-je de plus pour le Roi d'Illyrie?
Allez; ſi vous m'aimez, prenez ſoin de ſa vie.

ANDROCLIDE.

Seigneur...

PYRRHUS.

Obéiſſez: profitons des inſtans
Que j'ai pu dérober à leurs ſoins vigilans.

SCENE II.

PYRRHUS, CYNEAS.

PYRRHUS.

CYnéas, approchez, l'heure fatale preſſe.
Puis-je encor eſpérer de revoir la Princeſſe?
Sçait-elle qu'Hélénus doit ſe trouver ici?

CYNEAS.

Oui, Seigneur, & bientôt vous l'y verrez auſſi.

J'ai laiſſé la Princeſſe avec Néoptolême,
Qui m'a paru frappé d'une ſurpriſe extrême,
Lorſque je l'ai flatté de l'eſpoir d'une paix
Qu'il devoit regarder comme un de vos bienfaits.
Au ſeul nom de Pyrrhus j'ai vu ſa défiance
Balancer ſes deſirs & ſon impatience.
» Je douterois, dit-il, qu'on voulut le livrer,
» Si d'autres qu'Hélénus oſoient m'en aſſurer;
» Mais dès que ce Héros ſouſcrit à ma demande...

PYRRHUS.

Ami, c'en eſt aſſez, dites-lui qu'il m'attende.

SCENE III.

PYRRHUS *ſeul.*

DEſirs impérieux que je ne puis dompter,
Et qu'envain mon devoir s'attache à ſurmonter,
Redoutables momens d'une trop chere vue,
Que vous allez coûter à mon ame éperdue!
Pyrrhus, à quels tranſports oſe tu te livrer?
Eſt-ce l'amour ici qui doit t'en inſpirer?
Néoptolême vit, & le ſang d'Æacide
S'enflamme pour le ſang d'un lâche parricide.
Mais pour lui mon amour eut envain combattu,
Si de plus hauts deſſeins n'occupoient ma vertu.
Infortuné Pyrrhus, il eſt temps qu'elle éclate.
Non, de quelque valeur que l'Univers te flatte,
Quels que ſoient tes exploits & tes honneurs paſſés,
Illyrus en un jour les a tous effacés;

Et telle eſt aujourd'hui ta triſte deſtinée,
Qu'il faut que par toi ſeul elle ſoit terminée.
C'eſt vainement qu'au Ciel tu compte tes aïeux,
Si ta propre vertu ne t'y place avec eux.
Le ſang d'Achille eſt beau, mais l'honneur d'en
deſcendre
Ne vaut pas déſormais celui de le répandre.
Un rival généreux qui s'immoloit pour toi,
T'en a tracé l'exemple & prononcé la loi.
Ah! que tant de grandeur me touche & m humilie!
Pere & fils vertueux, que je vous porte envie!
Comment vous ſurpaſſer! Dieux! voilà des mortels
Dignes de partager avec vous les autels,
Non ces barbares nés pour l'effroi de la terre,
Ces Idoles de ſang, fiers rivaux du tonnerre,
Qui font de leur valeur un horrible métier,
Et dont je n'ai que trop ſuivi l'affreux ſentier.
Cherchons au-deſſus d'eux une gloire nouvelle
Plus digne des tranſports que j'eus toûjours pour
elle:
Heureux ſi mon devoir pouvoit les redoubler
A l'aſpect d'un objet qui peut ſeul les troubler!

SCENE IV.

PYRRHUS, ERICIE.

ERICIE.

JE ſors en ce moment d'avec le Roi d'Epire;
En croirai-je, Seigneur, ce qu'il vient de me dire?

Eſt-ce bien Hélénus qui nous donne une paix,
Qu'on croit même devoir à mes foibles attraits?
Mais loin de rappeller le ſouvenir funeſte
D'un ſacrifice affreux que ma vertu déteſte,
Je ne veux m'occuper que du ſoin généreux
De pleurer avec vous un Prince malheureux.
Que n'ai-je point tenté près de Néoptolême?
J'ai regardé Pyrrhus comme un autre moi-même.
Non, l'horreur de ſon ſort n'égalera jamais
Mes regrets de l'avoir défendu ſans ſuccès.
Je ſçais trop à quel point Pyrrhus vous intéreſſe,
Pour ne point partager la douleur qui vous preſſe;
Jugez combien mon cœur s'eſt ſenti pénétrer
De vous voir déſormais réduit à le livrer.
Et plut aux Dieux, Seigneur, pour comble d'injuſtice
Qu'on ne m'imputât point ce cruel ſacrifice,
Et qu'au bien de la paix, l'amour trop indulgent
N'eut point pris ſur lui-même un ſi triſte préſent!
Hélénus eut moins fait pour déſarmer ma haine,
S'il ſçavoit qu'un remords en triomphe ſans peine.
Mais quoi! vous rougiſſez & ne répondez rien.
Pourquoi me demander un ſecret entretien?

PYRRHUS.

Je rougis, il eſt vrai, d'un diſcours qui m'offenſe,
Et jamais mon courroux n'eut plus de violence.
Puis-je voir ſans frémir, qu'avec un ſi beau feu,
Ce cœur où j'aſpirois m'ait eſtimé ſi peu?
Puis je voir, ſans rougir de honte & de colere,
Qu'Ericie ait de moi penſé comme ſon pere?
Et qu'elle oſe imputer aux tranſports d'Hélénus
Le funeſte préſent qu'il vous fait de Pyrrhus?

Je ne ſçais ſi l'amour peut nous rendre excuſables,
Mais il ne doit jamais nous rendre mépriſables.
Le crime eſt toûjours crime, & jamais la beauté
N'a pu ſervir de voile à ſa difformité.
Peut-être que mon cœur, dans l'ardeur qui l'enflamme,
Tout vertueux qu'il eſt, n'eſt point exempt de blâme;
Mais ce qu à mon devoir je vais ſacrifier,
Aux yeux de l'Univers va me juſtifier,
Eterniſer mon nom, expier ma tendreſſe,
Et venger ma vertu d'un ſoupçon qui la bleſſe.

ERICIE.

Seigneur, daignez calmer un ſi noble courroux.
Je ſçais ce que je dois attendre ici de vous.

PYRRHUS.

Dans un moment du moins vous pourrez le connoître,
Et loin de me haïr vous me plaindrez peut-être.
Connoiſſez mieux, Madame, un cœur où vous regnez,
Et ne l'outragez point, ſi vous le dédaignez.
Belle Ericie, enfin, croyez que je vous aime,
Mais ne le croyez point comme Néoptolême.
Mon amour n'a jamais ſoumis à vos beaux yeux
Qu'un cœur digne de vous, & peut-être des Dieux:
Qui ne ſçait point offrir pour ſacrifice un crime
Qui déshonoreroit l'autel & la victime.
Je vais à ſon deſtin livrer un malheureux;
Mais ce ne ſera point par un traité honteux.
Ma vertu n'admet point de ſi lâche injuſtice,

Et mon cœur vous devoit un autre ſacrifice.
Trop heureux ſi ce cœur facile à s'enflammer,
Au gré de mon devoir l'avoit pu conſommer!
Mais dans l'état cruel où mon malheur me laiſſe,
On peut me pardonner un inſtant de foibleſſe;
Et vous m'avez offert des ſoins ſi généreux,
Qu'il m'ont fait oublier qui nous étions tous deux.
Votre pere m'attend; adieu, belle Ericie.
J'ai voulu vous revoir, mais mon ame attendrie
Ne pourroit ſoutenir vos pleurs prêts à couler,
Et qu'un fatal inſtant va bientôt redoubler.

ERICIE.

Ah! Seigneur, arrêtez; & ſi je vous ſuis chere,
Daignez de vos adieux m'expliquer le myſtere.
Je ſens un froid mortel qui me glace le cœur;
Et la mort n'a jamais cauſé plus de frayeur.
Helas! au trouble affreux dont mon ame eſt ſaiſie,
Puis-je encor ſouhaiter de me voir éclaircie!
Vous alliez, dites-vous, livrer un malheureux,
Sans ceſſer d'être grand, ni d'être généreux.
Ah! je vous reconnois à cet effort ſuprême.
Juſtes Dieux! c'eſt Pyrrhus qui ſe livre lui-même.

PYRRHUS.

Oui, Madame, c'eſt lui. C'eſt ainſi qu'Hélénus
Pouvoit du moins livrer l'infortuné Pyrrhus,
Qui ſous ce triſte nom ne craint plus de paroître,
Dès qu'à de nobles traits on veut le reconnoître.

ERICIE.

Dites plutôt, Seigneur, qu'à ce cœur ſans pitié,
Dont je n'ai jamais pu fléchir l'inimitié,
J'aurois dû reconnoître une race ennemie
Qui ne s'immole ici que pour m'ôter la vie.

Inhumains, conſommez vos généreux projets :
De votre haine enfin voilà les derniers traits.
Quel ennemi, grands Dieux! offrez vous à la mienne !
Quel deſſein venez-vous d'inſpirer à la ſienne!
Ah! ſi c'eſt à ce prix que vous donnez la paix,
Barbare ! faites nous la guerre pour jamais.
Vous ne démentez point le ſang qui vous fit naître.
Ingrat, vous ne pouviez mieux vous faire connoître
Que par un noir projet qui n'eſt fait que pour vous.
Je reconnois Pyrrhus à ces funeſtes coups:
Quand par des ſoins trompeurs il a ſéduit mon ame,
Des plus cruels refus je vois payer ma flamme;
Et quand je crois jouir d'un deſtin plus heureux,
Je retrouve Pyrrhus dans l'objet de mes vœux.
Qui vous a dévoilé, Seigneur, votre naiſſance ?
Glaucias n'a-t-il plus ni vertu ni prudence ?
Devoit-il un moment douter de vos deſſeins
Et méconnoître en vous le plus grand des humains?
Il faut, pour mon malheur, que le Roi d'Illyrie
Vous ait moins eſtimé que ne fait Éricie.
Cruel! ſongez du moins, en courant à la mort,
Qu'un amour malheureux me garde un même ſort.
Ne croyez point en moi trouver Néopto ême:
Vous ne voyez que trop à quel point je vous aime.

PYRRHUS.

Ah! voilà les tranſports que j'aurois dû prévoir,
Si l'amour m'eut laiſſé maître de mon devoir.
J'ai voulu conſacrer à l'objet que j'adore
Quelques triſtes momens qui me reſtoient encore.

Je bravois le trépas ; mais je ſens à vos pleurs
Qu'il a pour les Amans ſon trouble & ſes horreurs.
Ne m'offrez-vous les ſoins d'une ardeur mutuelle
Que pour me rendre encor ma perte plus cruelle ?
Quel bien à notre amour peut s'offrir déſormais ?
Un parricide affreux nous ſépare à jamais.
Songez, ſi je ne meurs, qu'il faut que je puniſſe;
Qu'un coupable avec moi n'eſt pas loin du ſupplice.
Songez enfin, Madame, à ce que je me dois,
A ce que mon honneur m'impoſe envers un Roi
A qui je dois un fils ſon unique eſpérance,
Et le plus digne effort de ma reconnoiſſance.

ERICIE.

Glaucias vous doit-il être plus cher que moi,
Seigneur? Ne pouvez vous recompenſer ſa foi
Qu'aux dépens de vos jours & de ma propre vie,
Que vous ſacrifiez au Prince d'Illyrie ?
Ah ! laiſſez-moi le ſoin de vous le conſerver,
Et par pitié pour moi ſongez à vous ſauver.
C'eſt Ericie en pleurs qui vous demande grace:
Verrez-vous ſans pitié le ſort qui la menace ?
Eſt-ce par vous, cruel, qu'elle doit expirer ?
Ah ! du moins attendez qu'on oſe vous livrer.

HYRRHUS.

Non, non, au ſang d'Achille épargnez cet outrage.
Je dois d'un ſang ſi beau faire un plus noble uſage.
La mort pour mes pareils n'eſt qu'un leger inſtant,
Dont la crainte aux humains a fait ſeule un tourment.
Je vous perds pour jamais, adorable Ericie ;
C'eſt-là pour un Amant perdre plus que la vie.

Mais ne préſumez pas qu'en lâche criminel,
Je ſouffre que Pyrrhus ſoit conduit à l'autel.
D'ailleurs, pour Glaucias j'eus toûjours trop d'eſtime,
Pour lui laiſſer jamais la honte d'un tel crime.

ERICIE.

C'eſt-à-dire, Seigneur, qu'il vous paroît plus doux
D'en rejetter ici l'indignité ſur nous;
Et que vous aimez mieux déshonorer mon pere,
Pour m'en laiſſer à moi la douleur toute entiere,
Et me faire haïr qui m'a donné le jour.
Voilà ce que Pyrrhus gardoit à tant d'amour?
Hé bien, cruel, allez trouver Néoptolême:
Puiſque vous le voulez, je vous rends à vous même.
Mais dans tous vos tranſports de généroſité,
Je vois moins de vertu que de férocité.

PYRRHUS.

Ne me reprochez point une vertu farouche.
L'honneur ainſi le veut, & l'honneur ſeul me touche.
S'il ſe pouvoit trouver d'accord avec mes jours,
Vous ne m'en verriez point précipiter le cours.
Comme mortel je ſens tout le prix de la vie,
Comme amant, tout le prix d'être aimé d'Ericie:
Mais Pyrrhus, en Héros épris de vos appas,
Se met en immortel au-deſſus du trépas.

ERICIE.

Vous prétendez envain qu'au gré de votre envie
Je vous laiſſe, Seigneur, maître de votre vie.
Si vous ne rejettez vos projets inhumains,
Je cours à Glaucias découvrir vos deſſeins.

PYRRHUS.

Si vous m'aimez encor ; gardez de l'entreprendre:
Belle Ericie, au nom de l'amour le plus tendre,
N'abuſez point ici des ſecrets d'un amant
Qui pourroit de deſſein changer en un moment.
Conſidérez ſur qui tomberoit ma colere.
Vous pleurez un amant, vous pleureriez un pere.
En faveur de Pyrrhus tâchez de le fléchir ;
J'y conſens, mais daignez ne le point découvrir,
Et ne lui faites point mériter votre haine.
Qu'eſpérez-vous enfin d'une pitié ſi vaine?
Songez que dans l'état où m'a réduit le ſort,
Il ne me reſte plus que l'honneur de ma mort ;
Ne me l'enviez point & reſpectez ma gloire.
Vivez pour en garder une tendre mémoire,
Et ceſſez de vouloir partager mes malheurs:
Laiſſez mourir Pyrrhus digne enfin de vos pleurs.
Adieu, Madame ; allez trouver Néoptolême.
J'irai dans un moment le rejoindre moi-même.
M'expoſer plus long-temps à tout ce que je vois,
C'eſt moins braver la mort que mourir mille fois.

ERICIE.

Quoi! Seigneur, vous iriez vous livrer à mon pere!

[*Pyrrhus ſort.*]

Ah! puiſqu'en vos fureurs votre cœur perſévére,
L'inflexible Pyrrhus qui déchire le mien,
Va le voir ſurpaſſer la fermeté du ſien.
Mais Glaucias paroît; quel ſoin ici l'appelle?
Eclatez vains tranſports de ma douleur mortelle,
Et laiſſez dans mes pleurs lire un triſte ſecret.

SCENE V.

GLAUCIAS, ERICIE.

GLAUCIAS.

PRinceſſe, un ennemi qui ne l'eſt qu'à regret,
Et qui touche peut-être à ſon heure derniere,
Oſera-t-il ici vous faire une priere?
S'il fut long tems l'objet de votre inimitié,
Il ne doit plus, hélas! l'être que de pitié.
Les Dieux viennent ſur moi d'épuiſer leur colere.
Je n'ai rien oublié pour fléchir votre pere:
Mais le cruel qu'il eſt me redemande un bien
Que ma pitié protége, & qui n'eſt pas le mien.
Il veut Pyrrhus, il veut que je lui ſacrifie
Le malheureux dépôt que le Ciel me confie;
Il veut, à mon honneur portant le coup mortel,
Couvrir mes cheveux blancs d'un affront éternel,
Et plonger dans l'horreur les reſtes de ma vie.
Plaignez mon triſte ſort, généreuſe Ericie.
Vous êtes déſormais mon unique recours:
A des infortunés prêtez votre ſecours.
Je ſçais, dans les faveurs dont le Ciel vous partage,
Que la beauté n'eſt pas votre ſeul avantage;
Et que les Dieux, ſur vous épuiſant leurs bienfaits,
Ont de mille vertus enrichi vos attraits:
Mon cœur, prêt de vous voir unie à ma famille,
Vous prodiguoit déjà les noms de tendre fille:
Mais puiſque le deſtin me ravit la douceur
D'un bien qui m'eut comblé & de joie & d'honneur

Je veux traiter pour vous un plus noble hymenée;
De vous & de Pyrrhus unir la deſtinée.
Je ſçais que je ne puis former ces triſtes nœuds,
Sans outrager les Loix, la nature & les Dieux:
Mais la paix ne veut pas un moindre ſacrifice.
Rendez à cet Hymen votre pere propice.
S'il ſoupçonne ma foi, qu'il améne Illyrus,
Et confie à mes ſoins Ericie & Pyrrhus.
Vous vous ſerez tous trois un mutuel ôtage,
Néoptolême aura l'Epire pour partage;
Et je l'en laiſſerai paiſible poſſeſſeur,
Pourvu que votre époux en ſoit le ſucceſſeur.

ERICIE.

Ah! Seigneur plut aux Dieux & pour l'un & pour l'autre,
Que tous les cœurs ici fuſſent tels que le vôtre,
Et ſçuſſent comme vous régler ſur l'équité
La vengeance des Rois & leur avidité!
Qui ne ſeroit touché de l'état déplorable
Où vous réduit le ſoin du ſort d'un miſérable?
Les Dieux, tout grands qu'ils ſont, en ont-ils autant fait?
Qu'un pere tel que vous eſt digne de regret!
Jugez à ma douleur ſi le cœur d'Ericie
A pu garder pour vous une haine endurcie.
Seigneur, tant de vertu trouve peu d'ennemis:
Hélas! pour conſerver Pyrrhus & votre fils,
Vous n'aviez pas beſoin d'employer la priere,
Que n'ai-je point tenté déjà près de mon pere!
Rien ne peut déſarmer ſa haine & ſa rigueur.
Je ne vous dirai point quelle en eſt ma douleur:
Mais Pyrrhus aujourd'hui m'a coûté plus de larmes

Que le ſoin de ſes jours ne vous cauſa d'allarmes.
Plut au Ciel que celui de nous unit tous deux,
Put rendre à vos ſouhaits ce Prince malheureux!
Et que de notre hymen les funeſtes auſpices
Ne fuſſent point ſuivis de plus noirs ſacrifices!
Adieu: puiſſe le Ciel attendri par mes pleurs
Les faire avec ſuccès parler dans tous les cœurs!
Vous ne connoiſſez pas le plus inexorable.
Mais, ſi je n'obtiens point un aveu favorable,
Seigneur. au même inſtant fuyez avec Pyrrhus,
Et me laiſſez le ſoin du deſtin d'Illyrus.
Emparez-vous ſur-tout du guerrier invincible
Dont rien ne peut dompter le courage inflexible;
Que dis-je! où mon amour ſe va-t'il égarer!

GLAUCIAS.

O Ciel! à quel malheur faut-il me préparer!
Dans l'état où m'a mis ma fortune cruelle,
En ai-je à redouter quelque atteinte nouvelle!
Ah! Madame, daignez ne me le point cacher,
Si d'un infortuné le ſort peut vous toucher.
Vous avez vu mon fils: je ſçais qu'il vous adore;
Et j'ai cru près de vous le retrouver encore.
Je venois m'emparer d'un ingrat qui me fuit,
Et que par-tout envain ma tendreſſe pourſuit.
Ma vie à ce cruel devoit être aſſez chere,
Pour ne point l'arracher à ſon malheureux pere.
Mais je vois qu'Hélénus ne s'éloigne de moi,
Que pour mieux me manquer de parole & de foi.
Il a par ſes ſermens ſurpris ma vigilance,
Diſſipé mes ſoupçons, & trompé la prudence
D'un pere en ſa faveur toûjours trop prévenu.
Apprenez-moi du moins ce qu'il eſt devenu.

Veut-il

Veut-il nous perdre tous, ou ſe perdre lui même?
Grands Dieux! faudra-t-il voir périr tout ce que j'aime;
Madame, ayez pitié de l'état où je ſuis.

ERICIE.

Ah! que demandez-vous, & qu'eſt ce que je puis?
N'ajoutez rien vous-même au trouble qui m'agite.
Les momens nous ſont chers, ſouffrez que je vous quitte.
Seigneur, il n'eſt pas tems d'interroger mes pleurs,
Lorſqu'il faut prévenir le plus grand des malheurs.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, ERICIE.

ERICIE.

Si je n'ai pu toucher un amant qui m'adore,
Que pourrai je obtenir d'un pere qui l'abhorre?
Malheureuſe! les Dieux ont-ils doué tes pleurs
De ces charmes puiſſans qui fléchiſſent les cœurs?
Et tu crois attendrir un Prince inexorable,
Que la ſoif de regner va rendre impitoyable;
Qui maître du plus fier de tous ſes ennemis,
Pour ne le craindre plus ſe croira tout permis!
Funeſte ambition, déteſtable manie,
Mere de l'injuſtice & de la tyrannie,

Qui de ſang la premiere a rempli l'Univers,
Et jetté les humains dans l'opprobre & les fers ;
C'eſt toi, dont les fureurs toûjours illégitimes
Firent naître à la fois les ſceptres & les crimes :
Sans toi rien n'eut borné ma gloire & mon bonheur.
Quel ſort plus beau pouvoit jamais flatter un cœur!
Et mes yeux effrayés verront fumer la terre
D'un ſang qui doit ſa ſource au maître du tonnerre!
Grand Dieu! ne ſouffre point qu'un pere furieux
T'immole ſans pitié le plus pur ſang des Dieux :
Daigne, loin d'employer la foudre à ſa vengeance,
Tonner au fond des cœurs, & prévenir l'offenſe.

ISMENE.

Madame, il faut cacher ce mortel déſeſpoir.
Glaucias, diſiez-vous, demandoit à vous voir?

ERICIE.

Je ne l'ai que trop vu ce Prince déplorable,
Des Rois les plus vantés modele inimitable,
Qui n'a que l'honneur ſeul pour guide & pour objet ;
Pere moins malheureux encor qu'ami parfait.
Que de ſon ſort cruel mon ame eſt attendrie!
Qu'il redouble les maux de la triſte Ericie!
Et ce Roi généreux ſi digne de pitié,
De ſes malheurs encore ignore la moitié.
Hélas! que je le plains! que de vertus, Iſméne!
Eſt-ce donc là, grands Dieux! l'objet de votre haine?
Que mon pere n'a-t'il un cœur tel que le ſien!
Qu'il auroit épargné de déſeſpoir au mien!
Iſméne, il ne vient point & mon impatience

Commence à ſoupçonner une ſi longue abſence.
Quel autre qu'Hélénus pourroit le retenir ?
Sans doute le cruel m'a voulu prévenir :
Et ſi j'en crois mes pleurs, ſa triſte deſtinée
Dans les flots de ſon ſang eſt déjà terminée.
Je ne ſçais quelle horreur me ſaiſit malgré moi :
Je ſens à chaque inſtant redoubler mon effroi.
Je demande mon pere, & mon ame éperdue
N'a peut-être jamais tant redouté ſa vue.
Enfin je l'apperçois. Soutenez-moi, grands Dieux!

SCENE II.

NEOPTOLEME, ERICIE, ISMENIE.

NEOPTOLEME.

HÉlénus que j'attends va paroître en ces lieux.
Ma fille, c'en eſt fait, ce guerrier redoutable,
Loin d'offrir à Pyrrhus une main ſecourable,
Lui même doit bien-tôt le livrer à mes coups :
Et ce ſpectacle affreux n'a pas beſoin de vous.
Allez. Quoi, vous pleurez! qui fait couler vos larmes ?
D'où peut naître à la fois tant de trouble & d'allarmes ?
Parlez, c'eſt trop ſe taire après ce que je voi,
Avez-vous des ſecrets qui ne ſoient pas pour moi?

ERICIE.

Non, Seigneur, mais ce n'eſt qu'aux genoux de mon pere

[*Elle ſe jette aux genoux de Neoptoléme.*]

Que je puis éclaircir ce funeſte myſtere.

NEOPTOLEME, *la relevant.*

Ma fille, en cet état que me demandez vous?
Et qui peut vous forcer d'embraſſer mes genoux?
Que craignez-vous enfin d'un pere qui vous aime?

ERICIE.

Ah! Seigneur, pardonnez à ma douleur extrême.
Je ſçais que vous m'aimez, & ce n'eſt pas pour moi
Que je viens implorer les bontés de mon Roi.
Ne vous offenſez point ſi les pleurs d'Ericie
Oſent d'un malheureux vous demander la vie.
L'infortuné Pyrrhus va vous être remis...

NEOPTOLEME.

Quoi, c'eſt du plus cruel de tous mes ennemis,
Que vous oſez, ma fille, embraſſer la défenſe!
Et ne craignez-vous point vous même ma vengeance?
D'où naiſſent pour Pyrrhus des ſentimens ſi vains?
Eſt-ce à vous que je dois compte de mes deſſeins?
Vous que je dois ſur eux ou conſulter ou croire?

ERICIE.

Non, mais vous me devez compte de votre gloire,
Elle eſt à moi, Seigneur, autant qu'elle eſt à vous,
Et ce qui la flétrit ſe partage entre nous.
Si rien ne peut fléchir votre haine endurcie,
Songez de quels malheurs elle ſera ſuivie.
Vous verrez contre vous armer tout l'Univers,
Et Pyrrhus chaque jour renaître des enfers.
Quoi! pour faire oublier le meurtre d'Æacide,

Vous méditez encor un double parricide!
Faudra-t'il vous compter au rang des aſſaſſins,
Et vous voir devenir l'opprobre des humains,
Lorſque vous en pouviez devenir le modele,
Si votre ambition eut été moins cruelle?
Le Ciel vous a comblé de ſes dons précieux,
Et vos vertus pouvoient vous égaler aux Dieux.
La nobleſſe du ſang, la valeur, la prudence,
En faudra t'il, Seigneur, excepter la clémence?
Malgré mille revers vous avez vu cent fois
L'Univers vous placer parmi ſes plus grands Rois.
Et de tant de vertus le parfait aſſemblage
Deviendroit d'un tyran l'inutile partage!

NEOPTOLEME.

Ma fille, quel diſcours!

ERICIE.

Je m'égare, Seigneur.
Mais daignez pardonner ce tranſport à mon cœur.
Mon reſpect a toûjours égalé ma tendreſſe.
Loin de me reprocher un diſcours qui vous bleſſe,
A mes larmes, Seigneur, laiſſez-vous attendrir;
Ou du moins écoutez ce qu'on vient vous offrir.
Glaucias eſt tout prêt de vous céder l'Epire:
Pour vous en aſſurer le légitime Empire,
Ce Prince pour Pyrrhus vous demande ma main.

NEOPTOLEME.

Pour Pyrrhus! Glaucias croit m'éblouir envain.
Je connoîs mieux que lui le ſang des Æacides.
Rien ne peut arrêter leurs vengeances perfides.
Loin que cette union dut aſſurer mon ſort,
Votre hymen ne ſeroit que l'arrêt de ma mort.
C'eſt mettre ſous Pyrrhus ma Couronne en tutelle,

Et nourrir entre nous une guerre éternelle.
Ce n'eſt point ma fureur qui demande ſon ſang;
Je regne, & je dois tout à ce ſuperbe rang.
Si de Pyrrhus enfin je n'immole la vie,
C'eſt au bien de la paix que je le ſacrifie.

ERICIE.

Si jamais vous oſiez lui donner le trépas,
Quelle guerre, Seigneur, n'allumeriez-vous pas?

NEOPTOLEME.

Hélénus eſt le ſeul dont je crains le courage;
Et ſon amour pour vous diſſipera l'orage;
Mais ſon courroux bientôt retomberoit ſur moi,
Si j'oſois à Pyrrhus engager votre foi.
Vous voyez qu'Hélénus me le livre lui-même:
Jugez par ce préſent à quel point il vous aime.

ERICIE.

Ah! ne vous fiez point au préſent qu'il vous fait,
C'eſt peut-être, Seigneur, quelque piege ſecret.
Ce palais vous met-il à couvert de ſurpriſe?
Je ne ſçais, mais ſur vous je crains quelque entrepriſe.
Ne vous expoſez point à revoir Hélénus:
Et ſi vous m'en croyez, amenez Illyrus.

NEOPTOLEME.

Qu'aurois-je à redouter d'une ame généreuſe?
Votre crainte, ma fille, eſt trop ingénieuſe.

ERICIE.

Votre haine, Seigneur, l'eſt plus que mon effroi,
Et vous ferme les yeux ſur tout ce que je voi.
L'ardeur de vous venger vous rend tout légitime,
Et la ſoif de regner vous déguiſe le crime.

Mais ſi mes pleurs envain combattent vos fureurs,
Vous allez voir ma mort prévenir tant d'horreurs.

NEOPTOLEME.

Ah ! c'en eſt trop, ma fille, & ce diſcours m'outrage,
Pyrrhus auroit oſé m'en dire davantage.
Mais Hélénus paroît.

ERICIE.

Juſtes Dieux !

NEOPTOLEME.

Laiſſez-nous.

ERICIE.

Ah ! Seigneur, par pitié ſouffrez-moi près de vous.
Je ne vous quitte point.

NEOPTOLEME.

Quels tranſports !

ERICIE.

Ah ! mon pere,
Si jamais votre fille a pu vous être chere,
Daignez à ma douleur accorder un moment.

NEOPTOLEME.

Fuyez, dérobez-vous à mon reſſentiment.
Je me laſſe à la fin d'une douleur ſi vaine.

ERICIE.

De ces funeſtes lieux ôtez-moi, chere Iſméne.
Si d'un infortuné je veux ſauver les jours,
C'eſt à d'autres qu'à lui qu'il faut avoir recours.

NEOPTOLEME.

Que de trouble s'éleve en mon ame éperdue !

SCENE III.

PYRRHUS, NEOPTOLEME, GARDES.

NEOPTOLEME.

SEigneur, enfin la paix ſi long-tems attendue,
M'eſt redonnée enfin par ce même Héros,
Dont la ſeule valeur nous cauſa tant de maux.
Heureux ſi cette paix qui tous deux nous rapproche,
Pouvoit être entre nous exempte de reproche.
Mais on doit pardonner aux ſoins de ma grandeur
Ce que ſemble de vous exiger ma fureur.
Je ſçais ce qu'il en coûte à des cœurs magnanimes,
Lorſqu'il faut immoler d innocentes victimes.

PYRRHUS.

Ne te ſied-t'il pas bien de t'en juſtifier,
Toi qui nous as contraints à les ſacrifier ?
Epargne à ton honneur un diſcours inutile,
Qui doit faire rougir un deſcendant d'Achille,
Et ne nous fais pas voir pour la ſeconde fois,
Un ſujet altéré du meurtre de ſes Rois.

NEOPTOLEME.

Ai-je bien entendu? quel ſiniſtre langage!
A me l'oſer tenir, qu'eſt-ce donc qui t'engage ?
Pourquoi par Cynéas me faire preſſentir
Sur un eſpoir trompeur que tu viens démentir ?
Eſt-ce en me préparant des injures nouvelles
Que l'on croit terminer de ſi grandes querelles ?

Tu déclares la guerre en demandant la paix.

PYRRHUS.

Non, cruel, avec moi tu ne l'auras jamais;
Quoique je vienne ici remettre en ta puiſſance
Celui dont tu devrois éprouver la vengeance,
Cet innocent objet de tes noires fureurs,
Ce Pyrrhus que ta haine accable de malheurs.

NEOPTOLEME.

Hé bien, puiſque c'eſt toi qui dois me le remettre,
Ne différe donc point, ou ceſſe de promettre.

PYRRHUS.

Tu me connois, tu peux t'en repoſer ſur moi,
Et de plus relâcher Illyrus ſur ma foi.

NEOPTOLEME.

Hélénus, tu vas voir combien je m'y confie.
Gardes, faites venir le Prince d'Illyrie.
Je vais dans un moment te le remettre ici.
Mais commande à ton tour que Pyrrhus vienne auſſi.

PYRRHUS.

Inhumain, ne crains point qu'on te le faſſe attendre,
Crains plutôt un aſpect qui pourra te ſurprendre.
Mais daigne auparavant m'inſtruire de ſon ſort;
Sois ſincere ſur-tout; quel ſera-t'il?

NEOPTOLEME.

La mort.

PYRRHUS.

S'il ne craignoit que toi, tyran, ta barbarie
Te coûteroit bien-tôt & le Trône & la vie.
Voyons donc juſqu'où peut aller ta fermeté.
Mais pour laiſſer ta haine agir en liberté,

Je vais te raſſurer contre un fer redoutable
Qui rendroit dans mes mains ta perte inévitable.
(*Il jette ſon épée aux pieds de Néoptoléme.*)
Frappe, voilà Pyrrhus.

SCENE VI.

PYRRHUS, NEOPTOLEME, ILLYRUS.

ILLYRUS, *en entrant.*

Dieux, qu'eſt-ce que je vois!

PYRRHUS.

Je m'acquitte, Illyrus, de ce que je vous dois.

NEOPTOLEME.

Où ſuis-je? quel tranſport de mon ame s'empare!
Quel ſoudain mouvement tout-à-coup s'y déclare,
A l'aſpect imprévu de cet audacieux?

SCENE VII. & Derniere.

GLAUCIAS, PYRRHUS, NEOPTOLEME, ILLYRUS, ERICIE, ANDROCLIDE, CYNEAS, GARDES.

GLAUCIAS, *entrant avec Ericie.*

Que vois-je! quel objet ſe préſente à mes yeux!

Hélénus déſarmé devant Néoptoléme !

NEOPTOLEME.

Tu vois un ennemi qui ſe livre lui-même,
Et qui loin d'eſſayer de fléchir ma rigueur,
Oſe par ſa fierté défier ma fureur,
Qui me brave, me hait, me mépriſe & m'offenſe.

GLAUCIAS.

De quoi va s'occuper ton injuſte vengeance?
Sont ce les mouvemens qu'il te doit inſpirer?
Il ſe livre à tes coups, que veux-tu?

NEOPTOLEME.

L'admirer.
Ne juge point de moi par ce que j'ai pu faire.
Le malheur rend ſouvent le crime néceſſaire;
Et le penchant des cœurs ne dépend non plus d'eux,
Qu'il n'en dépend de naître heureux ou malheureux.
C'eſt dans le ſang des Rois que j'ai puiſé la vie:
Mais quand je ſerois né des monſtres d'Hircanie,
J'aurois été touché d'un trait ſi généreux.
Pyrrhus, un même ſang nous a formé tous deux:
Mais les mêmes vertus n'ont point fait mon partage.
Si j'ai troublé des jours que t'envioit ma rage,
Je te laiſſe aujourd'hui maître abſolu des miens,
Et je prodiguerois tout mon ſang pour les tiens.
Je t'ai ravi le Sceptre, & je te l'abandonne.
Un ami tel que toi vaut mieux qu'une couronne;
Et je préférerois à l'éclat de mon rang
L'honneur d'être avoué pour Prince de ton ſang.

PYRRHUS.

Si j'oſois me flatter, malgré la mort d'un pere,
Qu'un repentir ſi grand fut durable & ſincere...

NEOPTOLEME.

C'eſt à vous que je dois ce retour vertueux,
Qui me rend à moi-même, à mon Prince, à mes Dieux.
Seigneur, je n'oſe encor prétendre à votre eſtime,
Un bien ſi glorieux n'eſt pas le prix d'un crime.
Trop heureux que Pyrrhus ne m'en puniſſe pas,
Et veuille de ma main recevoir ſes Etats.

PYRRHUS.

A ce noble retour je ſens que ma juſtice,
Malgré la voix du ſang, doit plus d'un ſacrifice.
Puiſqu'un remords ſuffit pour appaiſer les Dieux,
Les Rois ne doivent pas en exiger plus qu'eux.
Dès qu'il leur plaît ainſi, jouiſſez de la vie;
Moi, je vous rends le ſceptre en faveur d'Ericie.

NEOPTOLEME, *lui préſente Ericie.*

Daignez donc accepter ce gage de ma foi:
Seigneur, c'eſt le ſeul bien qui ſoit encore à moi.
(*à Illyrus.*)
Prince, ſur cet hymen je n'ai rien à vous dire,
Votre cœur eſt trop grand pour ne point y ſouſcrire. (*à Glaucias.*)
Et vous, digne mortel, dont les Dieux firent choix
Pour être le vengeur & l'exemple des Rois,
Généreux Glaucias, à qui je dois la gloire
De pouvoir effacer l'action la plus noire,
Recevez votre fils pour prix d'un ſi grand bien:
Et vous, mon cher Pyrrhus, daignez être le mien.

FIN.

RODOGUNE
PRINCESSE
DES PARTHES,
TRAGÉDIE.

Par Monſieur PIERRE CORNEILLE.

ACTEURS.

CLEOPATRE, *Reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.*

SELEUCUS, ANTIOCHUS, *Fils de Démétrius, & de Cléopatre.*

RODOGUNE, *Sœur de Phraates, Roi des Parthes.*

TIMAGENE, *Gouverneur des deux Princes.*

ORONTE, *Ambaſſadeur de Phraates.*

LAONICE, *Sœur de Timagene, Confidente de Cléopatre.*

La Scene eſt à Séleucie, dans le Palais Royal.

RODOGUNE

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

ENfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit
Qui d'un trouble ſi long doit diſſiper la nuit,
Ce grand jour où l'hymen étouffant la vengeance,
Entre le Parthe & nous remet l'intelligence,
Affranchit ſa Princeſſe, & nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix.
Ce grand jour eſt venu, mon frere, où notre Reine

Ceſſant de plus tenir la Couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous ſon ſilence obſtiné,
De deux Princes jumeaux nous déclarer l'aîné,
Et l'avantage ſeul d'un moment de naiſſance
Dont elle a juſqu'ici caché la connoiſſance,
Mettant au plus heureux le ſceptre dans la main;
Va faire l un ſujet & l'autre ſouverain.
Mais n'admirez-vous point que cette même Reine
Le donne pour époux à l'objet de ſa haine;
Et n'en doit faire un Roi qu'afin de couronner
Celle que dans les fers elle aimoit à gêner.
Rodogune par elle en eſclave traitée,
Par elle ſe va voir ſur le trône montée,
Puiſque celui des deux qu'elle nommera Roi,
Lui doit donner la main & recevoir ſa foi.

TIMAGENE.

Pour les mieux admirer trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ai vu les premiers & me ſouviens encor,
Des malheureux ſuccès du grand Roi Nicanor,
Quand des Parthes vaincus preſſant l'adroite fuite,
Il tomba dans leurs fers au bout de ſa pourſuite.
Je n'ai pas oublié que cet évenement
Du perfide Tryphon fit le ſoulévement.
Voyant le Roi captif, la Reine déſolée,
Il crut pouvoir ſaiſir la Couronne ébranlée;
Et le ſort favorable à ſon lâche attentat,
Mit d'abord ſous ſes loix la moitié de l'Etat.
La Reine craignant tout de ces nouveaux orages,
En ſçut mettre à l'abri ſes plus précieux gages,
Et pour n'expoſer pas l'enfance de ſes fils,
Me les fit chez ſon frere enlever à Memphis.

Là

Là nous n'avons rien ſçu que de la renommée,
Qui par un bruit confus diverſement ſemée,
N'a porté juſqu'à nous ce grand renverſement
Que ſous l'obſcurité de cent déguiſemens.

LAONICE.

Sçachez donc que Tryphon après quatre batailles,
Ayant ſçu nous réduire à ces ſeules murailles,
En forma tôt le ſiege : & pour comble d'effroi,
Un faux bruit s'y coula touchant la mort du Roi.
Le peuple épouvanté qui déjà dans ſon ame
Ne ſuivoit qu'à regret les ordres d'une femme,
Voulut forcer la Reine à choiſir un époux.
Que pouvoit-elle faire & ſeule & contre tous ?
Croyant ſon mari mort, elle épouſa ſon frere,
L'effet montra ſoudain ce conſeil ſalutaire ;
Le Prince Antiochus devenu nouveau Roi,
Semble de tous côtés traîner l'heur avec ſoi :
La victoire attachée aux progrès de ſes armes,
Sur nos fiers ennemis rejetta nos allarmes ;
Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,
Changeant tout notre ſort lui rendit tout l'Etat.
Quelque promeſſe alors qu'il eut faite à la mere,
De remettre ſes fils au trône de leur pere,
Il temoigna ſi peu de la vouloir tenir,
Qu'elle n'oſa jamais les faire revenir.
Ayant regné ſept ans, ſon ardeur militaire
Ralluma cette guerre où ſuccomba ſon frere,
Il attaque le Parthe, & ſe crut aſſez fort
Pour en venger ſur lui la priſon & la mort.
Juſques dans ſes Etats il lui porta la guerre,
Il s'y fit par-tout craindre à l'égal du tonnerre,

Il lui donna bataille où mille beaux exploits...
Je vous acheverai le reſte une autre fois.
Un des Princes ſurvient.

[*Laonice ſe veut retirer.*]

SCENE II.

ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

DEmeurez, Laonice,
Vous pouvez comme lui me rendre un bon office.
Dans l'état où je ſuis, triſte, & plein de ſouci,
Si j'eſpére beaucoup je crains beaucoup auſſi.
Un ſeul mot aujourd'hui maître de ma fortune,
M'ôte ou donne à jamais le ſceptre & Rodogune,
Et de tous les mortels ce ſecret révélé
Me rend le plus content & le plus déſolé.
Je vois dans le haſard tous les biens que j'eſpére,
Et ne puis être heureux ſans le malheur d'un frere,
Mais d'un frere ſi cher, qu'une ſainte amitié
Fait ſur moi de ſes maux rejaillir la moitié.
Donc pour moins haſarder j'aime mieux moins prétendre,
Et pour rompre le coup que mon cœur n'oſe attendre,
Lui cédant des deux biens le plus brillant aux yeux,
M'aſſurer de celui qui m'eſt plus précieux.
Heureux, ſi ſans attendre un fâcheux droit d'aîneſſe,

Pour un trône incertain j'en obtiens la Princeſſe,
Et puis par ce partage épargner les ſoupirs
Qui naîtroient de ma peine ou de ſes déplaiſirs.
Va le voir de ma part, Timagene, & lui dire
Que pour cette beauté je lui céde l'Empire;
Mais porte lui ſi haut la douceur de regner,
Qu'à cet éclat du Trône il ſe laiſſe gagner,
Qu'il s'en laiſſe éblouir juſqu'à ne pas connoître
A quel prix je conſens de l'accepter pour maître.

SCENE III.

ANTIOCHUS, LAONICE.

ANTIOCHUS.

ET vous, en ma faveur voyez ce cher objet;
Et tâchez d'abaiſſer ſes yeux ſur un ſujet
Qui peut être aujourd'hui porteroit la couronne,
S'il attachoit les ſiens à ſa ſeule perſonne,
Et ne la préféroit à cet illuſtre rang
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur ſang.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, LAONICE, TIMAGENE.

TIMAGENE.

SEigneur, le Prince vient, & votre amour lui-même

Lui peut ſans interprete offrir le diadême.

ANTIOCHUS.

Ah! Je tremble, & la peur d un trop juſte refus,
Rend ma langue muette & mon eſprit confus.

SCENE V.

SELEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

SELEUCUS.

VOus puis-je en confiance expliquer ma penſée ?

ANTIOCHUS.

Parlez, notre amitié par ce doute eſt bleſſée.

SELEUCUS.

Hélas ! C'eſt le malheur que je crains aujourd'hui !
L'égalité, mon frere, en eſt le ferme appui,
C'en eſt le fondement la liaiſon, le gage,
Et voyant d un côté tomber tout l avantage,
Avec juſte raiſon je crains qu'entre nous deux
L égalité rompue en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie
Jette ſur l'un de nous trop de honte ou d'envie.

ANTIOCHUS.

Comme nous n avons eu jamais qu'un ſentiment,
Cette peur me touchoit, mon frere, également;
Mais ſi vous le voulez, j'en ſçai bien le remède.

SELEUCUS.

Si je le veux ! Bien plus, je l'apporte & vous cède

Tout ce que la Couronne a de charmant en ſoi.
Oui, Seigneur, car je parle à préſent à mon Roi,
Pour le trône cédé, cédez-moi Rodogune,
Et je n'envierai point votre haute fortune.
Ainſi notre deſtin n'aura rien de honteux,
Ainſi notre bonheur n'aura rien de douteux;
Et nous mépriſerons ce foible droit d'aîneſſe,
Vous, ſatisfait du trône, & moi, de la Princeſſe.

ANTIOCHUS.

Hélas!

SELEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaiſir?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choiſir,
Qui de la même main qui me céde un Empire,
M'arrache un bien plus grand & le ſeul où j'aſpire.

SELEUCUS.

Rodogune!

ANTIOCHUS.

Elle-même, ils en ſont les témoins.

SELEUCUS.

Quoi, l'eſtimez-vous tant?

ANTIOCHUS.

Quoi, l'eſtimez-vous moins?

SELEUCUS.

Elle vaut bien un Trône, il faut que je le die.

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Aſie.

SELEUCHUS.

Vous l'aimez donc, mon frere?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez auſſi,
C'eſt-là tout mon malheur, c'eſt-là tout mon ſouci :
J'eſpérois que l'éclat dont le trône ſe pare,
Toucheroit vos déſirs plus qu'un objet ſi rare;
Mais auſſi bien qu'à moi ſon prix vous eſt connu,
Et dans ce juſte choix vous m'avez prévenu.
Ah! déplorable Prince!

SELEUCUS.

Ah! deſtin trop contraire!

ANTIOCHUS.

Que ne ferois-je point contre un autre qu'un frere?

SELEUCUS.

O mon cher frere! O nom pour un rival trop doux!
Que ne ferois-je point contre un autre que vous?

ANTIOCHUS.

Où vas-tu nous réduire, amitié fraternelle?

SELEUCUS,

Amour! qui doit ici vaincre de vous ou d'elle?

ANTIOCHUS.

L'amour, l'amour doit vaincre, & la triſte amitié
Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
Un grand cœur céde un Trône, & le céde avec gloire,
Cet effort de vertu couronne ſa mémoire;
Mais lorſqu'un digne objet a pu nous enflammer,
Qui le céde eſt un lâche & ne ſçait pas aimer.
De tous deux Rodogune a charmé le courage,
Ceſſons par trop d'amour de lui faire un outrage,
Elle doit épouſer, non pas vous, non pas moi,

Mais de moi, mais de vous, quiconque ſera Roi :
La Couronne entre nous flotte encore incertaine,
Mais ſans incertitude elle doit être Reine ;
Cependant aveuglés dans notre vain projet,
Nous la faiſions tous deux la femme d'un ſujet.
Regnons ; l'ambition ne peut être que belle,
Et pour elle quittée, & repriſe pour elle,
Et ce Trône où tous deux nous n'oſions renoncer,
Souhaitons-le tous deux afin de l'y placer :
C'eſt dans notre deſtin le ſeul conſeil à prendre,
Nous pouvons nous en plaindre, & nous devons
l'attendre.

SELEUCUS.

Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand
jour
Notre amitié triomphe auſſi-bien que l'amour.
Ces deux ſieges fameux de Thebes & de Troye,
Qui mirent l'une en ſang, l'autre aux flammes en
proie,
N'eurent pour fondement à leurs maux infinis
Que ceux que contre nous le ſort a réunis.
Il ſeme entre nous deux toute la jalouſie
Qui dépeupla la Grece & ſaccagea l'Aſie ;
Un même eſpoir du ſceptre eſt permis à tous
deux,
Pour la même beauté nous faiſons mêmes vœux ;
Thebes périt pour l'un, Troye a brûlé pour l'au-
tre,
Tout va choir en ma main, ou tomber en la
vôtre :
Envain votre amitié tâchoit à partager ;
Et ſi j'oſe tout dire, un titre aſſez léger,

Un droit d'aîneſſe obſcur ſur la foi d'une mere,
Va combler l'un de gloire & l'autre de miſere.
Que de ſujets de plainte en ce double intérêt,
Aura le malheureux contre un ſi foible arrêt?
Que de ſource de haine! Hélas! Jugez le reſte,
Craignez-en avec moi l'événement funeſte,
Ou plutôt avec moi faites un digne effort
Pour armer votre cœur contre un ſi triſte ſort.
Malgré l'éclat du Trône & l'amour d'une femme,
Faiſons ſi bien regner l'amitié ſur notre ame,
Qu'étouffant dans leur perte un regret ſuborneur,
Dans le bonheur d'un frere on trouve ſon bonheur.
Ainſi ce qui jadis perdit Thebes & Troye,
Dans nos cœurs mieux unis ne verſera que joie,
Ainſi notre amitié triomphante à ſon tour,
Vaincra la jalouſie en cédant à l'amour,
Et de notre deſtin bravant l'ordre barbare,
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourrez-vous, mon frere?

SELEUCUS.

Ah, que vous me preſſez!
Je le voudrai du moins, mon frere, & c'eſt aſſez;
Et ma raiſon ſur moi gardera tant d'empire,
Que je déſavouerai mon cœur s'il en ſoupire.

ANTHIOCHUS.

J'embraſſe comme vous ces nobles ſentimens,
Mais allons leur donner le ſecours des ſermens,
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée,
Les Dieux contre un tel coup aſſurent ſa durée.

SELEUCUS.

Allons, allons l'éteindre au pied de leurs autels
Par des liens ſacrés & des nœuds immortels.

SCENE VI.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

Peut-on plus dignement mériter la Couronne?

TIMAGENE.

Je ne ſuis point ſurpris de ce qui vous étonne:
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
J'ai prévu leur conſtance & j'ai plaint leur malheur.
Mais de grace achevez l'hiſtoire commencée.

LAONICE.

Pour la reprendre donc où nous l'avons laiſſée,
Les Parthes au combat par les nôtres forcés,
Tantôt preſque vainqueurs, tantôt preſqu'enfoncés,
Sur l'une & l'autre armée également heureuſe,
Virent long-tems voler la victoire douteuſe;
Mais la fortune enfin ſe tourna contre nous,
Si bien qu'Antiochus percé de mille coups,
Prêt de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
Lui voulut dérober les reſtes de ſa vie,
Et préférant aux fers la gloire de périr,
Lui-même par ſa main acheva de mourir.
La Reine ayant appris cette triſte nouvelle

En reçut tôt après une autre plus cruelle,
Que Nicanor vivoit, que ſur un faux rapport,
De ce premier époux elle avoit cru la mort,
Que piqué juſqu'au vif contre ſon hymenée,
Son ame à l'imiter s'étoit déterminée,
Et que pour s'affranchir des fers de ſon vainqueur,
Il alloit épouſer la Princeſſe ſa ſœur.
C'eſt cette Rodogune où l'un & l'autre frere
Trouve encor les appas qu'avoit trouvés leur pere ;
LaReine envoie envain pour ſe juſtifier,
On a beau le défendre, on a beau le prier,
On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable,
Et ſon amour nouveau la veut croire coupable ;
Son erreur eſt un crime, & pour l'en punir mieux,
Il veut même épouſer Rodogune à ſes yeux,
Arracher de ſon front le ſacré diadême
Pour ceindre une autre tête en ſa préſence même;
Soit qu'ainſi ſa vengeance eut plus d'indignité,
Soit qu'ainſi cet hymen eut plus d'autorité,
Et qu'il aſſurât mieux par cette barbarie,
Aux Enfans qui naîtroient le trône de Syrie.
Mais tandis qu'animé de colere & d'amour,
Il vient déshériter ſes fils par ſon retour,
Et qu'un gros eſcadron de Parthes pleins de joie,
Conduit ces deux amans & court comme à la proie ;
La Reine au déſeſpoir de n'en rien obtenir,
Se réſout de ſe perdre ou de le prévenir.
Elle oublie un mari qui veut ceſſer de l'être,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître:

Et changeant à regret ſon amour en horreur,
Elle abandonne tout à ſa juſte fureur.
Elle-même leur dreſſe une embûche au paſſage,
Se mêle dans les coups, porte par-tout ſa rage,
En pouſſe juſqu'au bout les furieux effets.
Que vous dirai-je enfin! Les Parthes ſont défaits,
Le Roi meurt, & dit-on, par la main de la Reine.
Rodogune captive eſt livrée à ſa haine;
Tous les maux qu'un eſclave endure dans les fers,
Alors ſans moi, mon frere, elle les eut ſoufferts.
La Reine à la gêner prenant mille délices,
Ne commettoit qu'à moi l'ordre de ſes ſupplices;
Mais quoi que m'ordonnât cette ame toute en feu,
Je promettois beaucoup, & j'exécutois peu.
Le Parthe cependant en jure la vengeance,
Sur nous à main armée il fond en diligence,
Nous ſurprend, nous aſſiége, & fait un tel effort,
Que la ville aux abois, on lui parle d'accord.
Il veut fermer l'oreille enflé de l'avantage,
Mais voyant parmi nous Rodogune en ôtage,
Enfin il craint pour elle & nous daigne écouter,
Et c'eſt ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.
La Reine de l'Egypte a rappellé nos Princes,
Pour remettre à l'aîné ſon Trône & ſes Provinces,
Rodogune a paru ſortant de ſa priſon,
Comme un ſoleil levant deſſus notre horiſon,
Le Parthe a décampé preſſé par d'autres guerres,
Contre l'Arménien qui ravage ſes terres;
D'un ennemi cruel il s'eſt fait notre appui,
La paix finit la haine; & pour comble aujourd'hui,

Dois-je dire de bonne ou mauvaiſe fortune ?
Nos deux Princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGENE.

Si-tôt qu'ils ont paru tous deux en cette Cour,
Ils ont vu Rodogune, & j'ai vu leur amour ;
Mais comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,
Connoiſſant leur vertu je n'en vois rien à craindre.
Pour vous, qui gouvernez cet objet de leurs vœux...

LAONICE.

Et n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGENE.

Vous me trouvez mal propre à cette confidence,
Et peut-être à deſſein je la vois qui s'avance.
Adieu. Je dois au rang qu'elle eſt prête à tenir,
Du moins la liberté de vous entretenir.

SCENE VII.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

JE ne ſçai quel malheur aujourd'hui me menace,
Et coule dans ma joie une ſecrette glace,
Je tremble, Laonice, & te voulois parler,
Ou pour chaſſer ma crainte & pour m'en conſoler.

LAONICE.

Quoi, Madame, en ce jour pour vous ſi plein de gloire.

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant que j'ai peine à tout croire.
La fortune me traite avec trop de reſpect;
Et le trône & l'hymen, tout me devient ſuſpect.
L'hymen ſemble à mes yeux cacher quelque ſupplice;
Le trône ſous mes pas creuſer un précipice,
Je vois de nouveaux fers après les miens briſés,
Et je prens tous ces biens pour des maux déguiſés;
En un mot je crains tout de l'eſprit de la Reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les grands ſe calme rarement,
La paix ſouvent n'y ſert que d'un amuſement,
Et dans l'état où j'entre, à te parler ſans feinte,
Elle a lieu de me craindre, & je crains cette crainte.
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux Etats
Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats;
J'oublie, & pleinement toute mon aventure;
Mais une grande offenſe eſt de cette nature
Que toûjours ſon auteur impute à l'offenſé
Un vif reſſentiment dont il le croit bleſſé;
Et quoiqu'en apparence on les réconcilie,
Il le craint, il le hait, & jamais ne s'y fie;
Et toûjours allarmé de cette illuſion,
Si tôt qu'il peut le perdre, il prend l'occaſion.
Telle eſt pour moi la Reine.

LAONICE.

Ah! Madame, je jure
Que par ce faux ſoupçon vous lui faites injure.
Vous devez oublier un déſeſpoir jaloux
Où força ſon courage un infidele époux.
Si teinte de ſon ſang & toute furieuſe
Elle vous traita lors en rivale odieuſe,
L'impétuoſité d'un premier mouvement
Engageoit ſa vengeance à ce dur traitement ;
Il falloit un prétexte à vaincre ſa colere,
Il y falloit du temps, & pour ne vous rien taire,
Quand je me diſpoſois à lui mal obéir,
Quand en votre faveur je ſemblois la trahir,
Peut-être qu'en ſon cœur plus douce & repentie,
Elle en diſſimuloit la meilleure partie,
Que ſe voyant tromper elle fermoit les yeux,
Et qu'un peu de pitié la ſatisfaiſoit mieux.
A préſent que l'amour ſuccéde à la colere,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mere ;
Et ſi de cet amour je la voyois ſortir,
Je jure de nouveau de vous en avertir.
Vous ſçavez comme quoi je vous ſuis toute acquiſe :
Le Roi ſouffriroit-il d'ailleurs quelque ſurpriſe ?

RODOGUNE.

Qui que ce ſoit des deux qu'on couronne aujourd'hui,
Elle ſera ſa mere, & pourra tout ſur lui.

LEONICE.

Qui que ce ſoit des deux, je ſçai qu'il vous adore ;
Connoiſſant leur amour pouvez-vous craindre encore ?

RODOGUNE.

Oui, je crains leur hymen, & d'être à l'un des deux.

LAONICE.

Quoi ! ſont-ils des ſujets indignes de vos feux ?

RODOGUNE.

Comme ils ont même ſang avec pareil mérite,
Un avantage égal pour eux me ſollicite;
Mais il eſt mal-aiſé dans cette égalité,
Qu'un eſprit combattu ne penche d'un côté.
Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies
Dont par le doux rapport les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par ce je ne ſçai quoi qu'on ne peut expliquer.
C'eſt par là que l'un d'eux obtient la préférence,
Je crois voir l'autre encore avec indifférence,
Mais cette indifférence eſt un averſion,
Lorſque je la compare avec ma paſſion.
Etrange effet d'amour ! Incroyable chimere !
Je voudrois être à lui ſi je n'aimois ſon frere,
Et le plus grand des maux toute fois que je crains,
C'eſt que mon triſte ſort me livre entre ſes mains.

LAONICE.

Ne pourrai-je ſervir une ſi belle flamme ?

RODOGUNE.

Ne crois pas en tirer le ſecret de mon ame.
Quelque époux que le Ciel veuille me deſtiner,
C'eſt à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains ſi je ſuis le partage,
Je ſçaurai l'accepter avec même viſage,
L'hymen me le rendra précieux à ſon tour,
Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour,

Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée,
Qu'un autre qu'un mari regne ſur ma penſée.

LAONICE.

Vous craignez que ma foi vous l'oſe reprocher.

RODOGUNE.

Que ne puis-je à moi-même auſſi-bien le cacher!

LAONICE.

Quoi que vous me cachiez, aiſément je devine,
Et pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le Prince ...

RODOGUNE.

Garde-toi de nommer mon vainqueur,
Ma rougeur trahiroit les ſecrets de mon cœur,
Et je te voudrois mal de cette violence,
Que ta dextérité feroit à mon ſilence:
Même de peur qu'un mot par haſard échappé,
Te faſſe voir ce cœur & quels traits l'ont frappé,
Je romps un entretien dont la ſuite me bleſſe.
Adieu: mais ſouviens toi que c'eſt ſur ta promeſſe
Que mon eſprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame: aſſurez-vous ſur ma fidélité.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE.

SErmens fallacieux, ſalutaire contrainte,
Que m'impoſa la force & qu'accepta ma crainte,
Heureux déguiſemens d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'état, évanouiſſez-vous.
Si d'un péril preſſant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut diſparoître;
Semblables à ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli quand les flots ſont calmés.
Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuiſſans, haine diſſimulée,
Digne vertu des Rois, noble ſecret de Cour,
Eclatez, il eſt temps, & voici notre jour.
Montrons-nous toutes deux, non plus comme ſujettes,
Mais telle que je ſuis & telle que vous êtes,
Le Parthe eſt éloigné, nous pouvons tout oſer,
Nous n'avons rien à craindre & rien à déguiſer.
Je hais, je regne encor. Laiſſons d'Illuſtres marques,
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des Monarques.

Faiſons-en avec gloire un départ éclatant,
Et rendons-le funeſte à celle qui l'attend.
C'eſt encor, c'eſt encor cette même ennemie
Qui cherchoit les honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à ſon tour croit me faire la loi,
Et regner par mon ordre & ſur vous & ſur moi.
Tu m'eſtimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur juſques-là ſe ravale,
Qu'il ſouffre qu'un hymen qu'on t'a promis envain,
Te mette ta vengeance & mon Sceptre à la main.
Vois juſqu'où m'emporta l'amour du diadême,
Vois quel ſang il me coûte, & tremble pour toi-même,
Tremble, te dis-je, & ſonge en dépit du traité,
Que pour t'en faire un don je l'ai trop acheté.

SCENE II.

CLEOPATRE, LAONICE.

CLEOPATRE.

LAonice, vois-tu que le peuple s'apprête
Au pompeux appareil de cette grande fête?

LAONICE.

La joie en eſt publique, & les Princes tous deux,
Des Syriens ravis emportent tous les vœux.
L'un & l'autre fait voir un mérite ſi rare,
Que le ſouhait confus entre les deux s'égare;
Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement,
N'eſt qu'un foible aſcendant d'un premier mouvement.

Ils penchent d'un côté prêts à tomber de l'autre,
Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre,
Et de celui qu'ils font ils font ſi peu jaloux,
Que votre ſecret ſçu les réunira tous.

CLEOPATRE.

Sçais tu que mon ſecret n'eſt pas ce que l'on penſe.

LAONICE.

J'attens avec eux tous celui de leur naiſſance.

CLEOPATRE.

Pour un eſprit de Cour & nourri chez les Grands,
Tes yeux dans leurs ſecrets ſont bien peu pénétrans.
Apprens, ma confidente, apprens à me connoître.
Si je cache en quel rang le Ciel les a fait naître,
Vois, vois que tant que l'ordre en demeure douteux
Aucun des deux ne regne & je regne pour eux.
Quoique ce ſoit un bien que l'un & l'autre attende,
De crainte de le perdre aucun ne le demande,
Cependant je poſſéde, & leur droit incertain
Me laiſſe avec leur ſort leur Sceptre dans la main.
Voilà mon grand ſecret. Sçais-tu par quel myſtere
Je les laiſſois tous deux en dépôt chez mon frere?

LAONICE.

J'ai cru qu'Antiochus les tenoit éloignés
Pour jouir des Etats qu'il avoit regagnés.

CLEOPATRE.

Il occupoit leur Trône & craignoit leur préſence,
Et cette juſte crainte aſſuroit ma puiſſance.
Mes ordres en étoient de point en point ſuivis,
Quand je le menaçois du retour de mes fils;
Voyant ce foudre prêt à ſuivre ma colere,
Quoi qu'il me plut oſer, il n'oſoit me déplaire,

Et content malgré lui du vain titre de Roi,
S'il regnoit au lieu d'eux, ce n'étoit que ſous moi.
Je te dirai bien plus. Sans violence aucune
J'aurois vu Nicanor épouſer Rodogune;
Si content de lui plaire & de me dédaigner,
Il eut vécu chez elle en me laiſſant regner;
Son retour me fâchoit plus que ſon hyménée,
Et j'aurois pu l'aimer s'il ne l'eut couronnée,
Tu vis comment il fit des efforts ſuperflus,
Je fis beaucoup alors & ferois encor plus,
S'il étoit quelque voie infame ou légitime
Que m'enſeignât la gloire ou que m'ouvrît le crime,
Qui me put conſerver un bien que j'ai chéri
Juſqu'à verſer pour lui tout le ſang d'un mari.
Dans l'état pitoyable où m'en réduit la ſuite,
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte,
On m'y force, il le faut, mais on verra quel fruit
En recevra bientôt celle qui m'y réduit,
L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle,
Autant que l'un fut grand l'autre, ſera cruelle;
Et puiſqu'en te perdant j'ai ſur qui m'en venger,
Ma perte eſt ſupportable & mon mal eſt léger.

LAONICE.

Quoi! Vous parlez encor de vengeance & de haine,
Pour celle dont vous-même allez faire une Reine?

CLEOPATRE.

Quoi? Je ferois un Roi pour être ſon époux,
Et m'expoſer aux traits de ſon juſte courroux?
N'apprendras-tu jamais, ame baſſe & groſſiere,
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire?

Toi qui connois ce peuple & ſçais qu'aux champs de Mars,
Lâchement d'une femme il ſuit les étendards,
Que ſans Antiochus, Tryphon m'eut dépouillée,
Que ſous lui ſon ardeur fut ſoudain réveillée,
Ne ſçaurois-tu juger que ſi je nomme un Roi,
C'eſt pour le commander & combattre pour moi?
J'en ai le choix en mains avec le droit d'aîneſſe,
Et puiſqu'il en faut faire une aide à ma foibleſſe,
Que la guerre ſans lui ne peut ſe rallumer,
J'uſerai bien du droit que j'ai de le nommer.
On ne montera point au rang dont je dévale,
Qu'en épouſant ma haine au-lieu de ma rivale;
Ce n'eſt qu'en me vengeant qu'on me le peut ravir,
Et je ferai regner qui me voudra ſervir.

LAONICE.

Je vous connoiſſois mal.

CLEOPATRE.

Connois-moi toute entiere.
Quand je mis Rodogune en tes mains priſonniere,
Ce ne fut ni pitié ni reſpect de ſon rang
Qui m'arrêta le bras & conſerva ſon ſang.
La mort d'Antiochus me laiſſoit ſans armée;
Et d'une troupe en hâte à me ſuivre animée,
Beaucoup, dans ma vengeance ayant fini leurs jours,
M'expoſoient à ſon frere, & foible, & ſans ſecours.
Je me voyois perdue à moins d'un tel ôtage:
Il vint, & ſa fureur craignit pour ce cher gage:
Il m'impoſa des loix, exigea des ſermens,
Et moi, j'accordai tout pour obtenir du temps.

Le temps eſt un tréſor plus grand qu'on ne peut
croire,
J'en obtins, & je crus obtenir la victoire,
J'ai pu reprendre haleine, & ſous de faux ap-
prêts...
Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès,
Ecoute, & tu verras quel eſt cet hyménée
Où ſe doit terminer cette illuſtre journée.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCUS, SELEUCUS, LAONICE.

CLEOPATRE.

MEs enfans, prenez place. Enfin voici le
jour
Si doux à mes ſouhaits, ſi cher à mon amour,
Où je puis voir briller ſur une de vos têtes,
Ce que j'ai conſervé parmi tant de tempêtes,
Et vous remettre un bien après tant de malheurs,
Qui m'a coûté pour vous tant de ſoins & de pleurs.
Il peut vous ſouvenir quelles furent mes larmes,
Quand Tryphon me donna de ſi rudes allarmes,
Que pour ne vous pas voir expoſés à ſes coups,
Il fallut me réſoudre à me priver de vous.
Quelles peines depuis, grands Dieux, n'ai je
ſouffertes!
Chaque jour redoubla mes douleurs & mes pertes;
Je vis votre Royaume entre ces murs réduit,

Je crus mort votre pere, & ſur un ſi faux bruit,
Le peuple mutiné voulut avoir un maître;
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
Il fallut ſatisfaire à ſon brutal déſir,
Et de peur qu'il en prît, il m'en fallut choiſir;
Pour vous ſauver l'Etat que n'euſſai-je pu faire?
Je choiſis un époux avec des yeux de mere,
Votre oncle Antiochus, & j'eſpérai qu'en lui
Votre Trône tombant trouveroit un appui.
Mais à peine ſon bras en releve la chûte,
Que par lui de nouveau le ſort me perſécute,
Maître de votre Etat par ſa valeur ſauvé,
Il s'obſtine à remplir ce Trône relevé,
Qui lui parle de vous, attire ſa menace.
Il n'a défait Tryphon que pour prendre ſa place,
Et de dépoſitaire & de libérateur,
Il s'érige en tyran & lâche uſurpateur:
Sa main l'en a puni, pardonnons à ſon ombre;
Auſſi-bien en un ſeul voici des maux ſans nombre.
Nicanor votre pere & mon premier époux...
Mais pourquoi lui donner encor des noms ſi doux,
Puiſque l'ayant cru mort, il ſembla ne revivre
Que pour s'en dépouiller afin de nous pourſuivre?
Paſſons, je ne me puis ſouvenir ſans trembler
Du coup dont j'empêchai qu'il nous put accabler:
Je ne ſçai s'il eſt digne ou d'horreur ou d'eſtime,
S'il plut aux Dieux ou non, s'il fut juſtice ou crime;
Mais ſoit crime ou juſtice, il eſt certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis:
Ni celui des grandeurs ni celui de la vie,

Ne jetta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étois laſſe du trône où d'éternels malheurs
Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs.
Ma vie eſt preſque uſée, & ce reſte inutile
Chez mon frere avec vous trouvoit un ſûr aſyle:
Mais voir après douze ans & de ſoins & de maux,
Un pere vous ôter le fruit de mes travaux!
Mais voir votre Couronne après lui deſtinée
Aux enfans qui naîtroient d'un ſecond hyménée!
A cette indignité je ne connus plus rien,
Je me crus tout permis pour garder votre bien.
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mere,
Un trône racheté par le malheur d'un pere;
Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant,
Et ſi j'en ai fait un en vous le rachetant,
Daigne du juſte Ciel la bonté ſouveraine,
Vous en laiſſant le fruit, m'en réſerver la peine,
Ne lancer que ſur moi les foudres mérités,
Et n'épandre ſur vous que des proſpérités.

ANTIOCHUS.

Juſques ici, Madame, aucun ne met en doute
Les longs & grands travaux que notre amour vous coûte,
Et nous croyons tenir des ſoins de cet amour,
Ce doux eſpoir du trône auſſi-bien que le jour;
Le récit nous en charme, & nous fait mieux comprendre
Quelles graces tous deux nous vous en devons rendre;
Mais afin qu'à jamais nous les puiſſions bénir,
Epargnez le dernier à notre ſouvenir:
Ce ſont fatalités dont l'ame embarraſſée

A plus qu'elle ne veut ſe voit ſouvent forcée,
Sur les noires couleurs d'un ſi triſte tableau,
Il faut paſſer l'éponge ou tirer le rideau,
Un fils eſt criminel quand il les examine,
Et quelque ſuite enfin que le Ciel y deſtine,
J'en rejette l'idée, & crois qu'en ces malheurs,
Le ſilence ou l'oubli nous ſied mieux que les pleurs.
Nous attendons le Sceptre avec même eſpérance,
Mais ſi nous l'attendons, c'eſt ſans impatience,
Nous pouvons ſans regner vivre tous deux contens,
C'eſt le fruit de vos ſoins, jouiſſez en long-temps,
Il tombera ſur nous quand vous en ſerez laſſe,
Nous le recevrons lors de bien meilleure grace,
Et l'accepter ſi-tôt ſemble nous reprocher
De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SELEUCUS.

J'ajouterai, Madame, à ce qu'a dit mon frere,
Que bien qu'avec plaiſir & l'un & l'autre eſpére;
L'ambition n'eſt pas notre plus grand déſir.
Regnez, nous le verrons tous deux avec plaiſir,
Et c'eſt bien la raiſon que pour tant de puiſſance,
Nous vous rendions du moins un peu d'obéiſſance,
Et que celui de nous dont le Ciel a fait choix,
Sous votre illuſtre exemple apprenne l'art des Rois.

CLEOPATRE.

Dites tout, mes enfans; vous fuyez la Couronne,
Non que ſon trop d'éclat ou ſon poids vous étonne;
L'unique fondement de cette averſion,
C'eſt la honte attachée a ſa poſſeſſion.
Elle paſſe à vos yeux pour la même infamie,

S'il faut la partager avec votre ennemie,
Et qu'un indigne hymen la faſſe retomber
Sur celle qui venoit pour vous la dérober.
O nobles ſentimens d'une ame généreuſe!
O fils, vraiment mes fils! O mere trop heureuſe!
Le ſort de votre pere enfin eſt éclairci,
Il étoit innocent, & je puis l'être auſſi,
Il vous aima toûjours, & ne fut mauvais pere
Que charmé par la ſœur ou forcé par le frere,
Et dans cette embuſcade où ſon effort fut vain,
Rodogune; mes fils, le tua par ma main.
Ainſi de cet amour la fatale puiſſance
Vous coûte votre pere, à moi mon innocence,
Et ſi ma main pour vous auroit tout attenté;
L'effet de cet amour vous auroit tout coûté.
Ainſi vous me rendrez l'innocence & l'eſtime,
Lorſque vous punirez la cauſe de mon crime.
De cette même main qui vous a tout ſauvé,
Dans ſon ſang odieux je l'aurois bien lavé,
Mais comme vous aviez votre part aux offenſes,
Je vous ai réſervé votre part aux vengeances;
Et pour ne tenir plus en ſuſpens vos eſprits,
Si vous voulez regner, le Trône eſt à ce prix.
Entre deux fils que j'aime avec même tendreſſe,
Embraſſer ma querelle eſt le ſeul droit d'aîneſſe,
La mort de Rodogune en nommera l'aîné.
Quoi, vous montrez tous deux un viſage étonné!
Redoutez-vous ſon frere? Après la paix infame
Que même en la jurant je déteſtois dans l'ame,
J'ai fait lever des gens par des ordres ſecrets,
Qu'à vous ſuivre en tous lieux vous trouverez
tous prêts;

Et tandis qu'il faut tête aux Princes d'Arménie,
Nous pouvons ſans péril briſer ſa tyrannie.
Qui vous fait donc pâlir à cette juſte loi?
Eſt-ce pitié pour elle? Eſt-ce haine pour moi?
Voulez-vous l'épouſer afin qu'elle me brave,
Et mettre mon deſtin aux mains de mon eſclave?
Vous ne répondez point! Allez, enfans ingrats,
Pour qui je crus envain conſerver ces Etats,
J'ai fait votre oncle Roi, j'en ferai bien un autre,
Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

SELEUCUS.

Mais, Madame, voyez que pour premier exploit...

CLEOPATRE.

Mais que chacun de vous penſe à ce qu'il me doit.
Je ſçai bien que le ſang qu'à vos mains je demande,
N'eſt pas le digne eſſai d'une valeur bien grande,
Mais ſi vous me devez & le ſceptre & le jour,
Ce doit être envers moi le ſceau de votre amour.
Sans ce gage, ma haine à jamais s'en défie,
Ce n'eſt qu'en m'imitant que l'on me juſtifie.
Rien ne vous ſert ici de faire les ſurpris,
Je vous le dis encor, le trône eſt à ce prix:
Je puis en diſpoſer comme de ma conquête,
Point d'aîné, point de Roi qu'en m'apportant ſa tête,
Et puiſque mon ſeul choix vous y peut élever,
Pour jouir de mon crime, il le faut achever.

SCENE IV.

SELEUCUS, ANTIOCHUS.

SELEUCUS.

EST-il une conſtance à l'épreuve du foudre
Dont ce cruel arrêt met notre eſpoir en poudre ?

ANTIOCHUS.

Eſt-il un coup de foudre a comparer aux coups
Que ce cruel arrêt vient de lancer ſur nous ?

SELEUCUS.

O haines, ô fureurs dignes d'une mégere!
O femme que je n'oſe appeller encor mere !
Après que tes forfaits ont regné pleinement,
Ne ſçaurois-tu ſouffrir qu'on regne innocemment ?
Quels attraits penſes-tu qu'ait pour nous la Couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne ?
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
Si pour monter au trône il faut te reſſembler ?

ANTIOCHUS.

Gardons plus de reſpect aux droits de la nature,
Et n'imputons qu'au ſort notre triſte aventure:
Nous le nommions cruel, mais il nous étoit doux
Quand il ne nous donnoit à combattre que nous.
Confidens tous enſemble & rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre;
Cependant à nous voir l'un de l'autre rivaux,

Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SELEUCUS.

Une couleur ſi ſage & ſi reſpectueuſe,
Ou n'eſt guere ſenſible ou guere impétueuſe;
Et c'eſt en de tels maux avoir l'eſprit bien fort,
D'en connoître la cauſe & l'imputer au ſort.
Pour moi je ſens les miens avec plus de foibleſſe!
Plus leur cauſe m'eſt chere, & plus l'effet m'en bleſſe,
Non que pour m'en venger j'oſe entreprendre rien,
Je donnerois encor tout mon ſang pour le ſien;
Je ſçai ce que je dois; mais dans cette contrainte
Si je retiens mon bras, je laiſſe aller ma plainte,
Et j'eſtime qu'au point qu'elle nous a bleſſés,
Qui ne fait que s'en plaindre a du reſpect aſſez.
Voyez-vous bien quel eſt le miniſtere infame
Qu'oſe exiger de nous la haine d'une femme?
Voyez-vous qu'aſpirant à des crimes nouveaux,
Des deux Princes ſes fils elle fait ſes bourreaux?
Si vous pouviez le voir, pouvez-vous vous en taire?

ANTIOCHUS.

Je vois bien plus encor, je vois qu'elle eſt ma mere,
Et plus je vois ſon crime indigne de ce rang,
Puis-je lui voir ſouiller la ſource de mon ſang.
J'en ſens de ma douleur croître la violence,
Mais ma confuſion m'impoſe le ſilence,
Lorſque dans ſes forfaits ſur nos fronts imprimés,
Je vois les traits honteux dont nous ſommes formés.

Je tâche à cet objet d'être aveugle ou ſtupide,
J'oſe me déguiſer juſqu'à ſon parricide,
Je me cache à moi-même un excès de malheur
Où notre ignominie égale ma douleur,
Et détournant les yeux d'une mere cruelle,
J'impute tout au ſort qui m'a fait naître d'elle.
Je conſerve pourtant encore un peu d'eſpoir,
Elle eſt mere, & le ſang a beaucoup de pouvoir:
Et le ſort l'eut il faite encor plus inhumaine,
Une larme d'un fils peut amollir ſa haine.

SELEUCUS.

Ah, mon frere! l'amour n'eſt guere véhément
Pour des fils élevés dans un banniſſement,
Et qu'ayant fait nourrir preſque dans l'eſclavage,
Elle n'a rappellé que pour ſervir ſa rage.
De ſes pleurs tant vantés je découvre le fard,
Nous avons en ſon cœur vous & moi peu de part,
Elle fait bien ſonner ce grand amour de mere,
Mais elle ſeule enfin s'aime & ſe conſidére;
Et quoi que nous étale un langage ſi doux,
Elle a tout fait pour elle & n'a rien fait pour nous.
Ce n'eſt qu'un faux amour que la haine domine;
Nous ayant embraſſés elle nous aſſaſſine,
En veut au cher objet dont nous ſommes épris,
Nous demande ſon ſang, met le trône à ce prix!
Ce n'eſt plus de ſa main qu'il nous le faut attendre,
Il eſt, il eſt à nous, ſi nous oſons le prendre:
Notre révolte ici n'a rien que d'innoçent,
Il eſt à l'un de nous, ſi l'autre le conſent.
Regnons, & ſon courroux ne ſera que foibleſſe,
C'eſt l'unique moyen de ſauver la Princeſſe;
Allons la voir, mon frere, & demeurons unis,

C'eſt l'unique moyen de voir nos maux finis.
Je forme un beau deſſein que ſon amour m'inſpire,
Mais il faut qu'avec lui notre union conſpire;
Notre amour aujourd'hui ſi digne de pitié,
Ne ſçauroit triompher que par notre amitié.

ANTIOCHUS.

Cet avertiſſement marque une défiance,
Que la mienne pour vous ſouffre avec patience.
Allons, & ſoyez ſûr que même le trépas
Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

VOilà comme l'amour ſuccéde à la colere,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mere,
Comme elle aime la paix; comme elle fait un Roi,
Et comme elle uſe enfin de ſes fils & de moi.
Et tantôt mes ſoupçons lui faiſoient une offenſe?
Elle n'avoit rien fait qu'en ſa juſte défenſe?
Lorſque tu la trompois elle fermoit les yeux?
Ah, que ma défiance en jugeoit beaucoup mieux!

Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, Madame,
Quelle fidélité vous conſerve mon ame,
Et qu'ayant reconnu ſa haine & mon erreur,
Le cœur gros de ſoupirs & frémiſſant d'horreur,
Je romps une foi due aux ſecrets de ma Reine,
Et vous viens découvrir mon erreur & ſa haine.

RODOGUNE.

Cet avis ſalutaire eſt l'unique ſecours
A qui je crois devoir le reſte de mes jours.
Mais ce n'eſt pas aſſez de m'avoir avertie,
Il faut de ces périls m'applanir la ſortie,
Il faut que tes conſeils m'aident à repouſſer...

LAONICE.

Madame; au nom des Dieux veuillez m'en diſpenſer.
C'eſt aſſez que pour vous je lui ſois infidele,
Sans m'engager encore à des conſeils contr'elle.
Oronte eſt avec vous, qui comme Ambaſſadeur
Devoit de cet hymen honorer la ſplendeur;
Comme c'eſt en ſes mains que le Roi votre frere
A dépoſé le ſoin d'une tête ſi chere,
Je vous laiſſe avec lui pour en delibérer,
Quoi que vous réſolviez, laiſſez-moi l'ignorer.
Au reſte, aſſurez-vous de l'amour des deux Princes,
Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs Provinces;
Mais je ne répons pas que ce cœur inhumain
Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
Je vous parle en tremblant, ſi j'étois ici vue,

Votre

Votre péril croîtroit & je ſerois perdue;
Fuyez, grande Princeſſe, & ſouffrez cet adieu.

RODOGUNE.

Va, je reconnoîtrai ce ſervice en ſon lieu.

SCENE II.

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

QUe ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême
Où l'on fait de mon ſang le prix d'un diadême?
Fuirons-nous chez mon frere? Attendrons-nous la mort?
Ou ferons-nous contre elle un généreux effort?

ORONTE.

Notre fuite, Madame, eſt aſſez difficille,
J'ai vu des gens de guerre épandus par la ville,
Si l'on veut votre perte, on vous fait obſerver,
Ou s'il vous eſt permis encor de vous ſauver,
L'avis de Laonice eſt ſans doute une adreſſe,
Feignant de vous ſervir elle ſert ſa maîtreſſe.
La Reine qui ſur-tout craint de vous voir regner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner,
Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous-même imputer la rupture.
Elle obtiendra par vous le but de ſes ſouhaits,
Et vous accuſera de violer la paix.

Et le Roi plus piqué contre vous que contre elle,
Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
Blâmera vos frayeurs & nos légéretés,
D'avoir osé douter de la foi des Traités;
Et peut-être pressé des guerres d'Arménie,
Vous laissera moquée & la Reine impunie.
A ces honteux moyens gardez de recourir,
C'est ici qu'il vous faut ou regner ou périr.
Le Ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne;
Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah! Que de vos conseils j'aimerois la vigueur,
Si nous avions la force égale à ce grand cœur!
Mais pourrons-nous braver une Reine en colere,
Avec ce peu de gens que ma laissés mon frere?

ORONTE.

J'aurois perdu l'esprit, si j'osois me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous pussions résister.
Nous mourrons à vos pieds, c'est toute l'assistance
Que vous peut en ces lieux offrir notre impuissance.
Mais pouvez-vous trembler quand dans ces mêmes lieux
Vous portez le grand maître & des Rois & des Dieux?
L'amour fera lui seul tout ce qu'il vous faut faire;
Faites vous un rempart des fils contre la mere,
Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous,
Et ces astres naissans sont adorés de tous.
Quoi que puisse en ces lieux un Reine cruelle,

Pouvant tout ſur ſes fils, vous y pouvez plus qu'elle,
Cependant trouvez bon qu'en ces extrêmités
Je tâche à raſſembler nos Parthes écartés.
Il ſont peu, mais vaillans; & peuvent de ſa rage
Empêcher la ſurpriſe & le premier outrage.
Craignez moins, & ſur-tout, Madame, en ce grand jour
Si vous voulez regner, faites regner l'amour.

SCENE III.

RODOGUNE *ſeul.*

QUoi! Je pourrois deſcendre à ce lâche artifice
D'aller de mes amans mandier le ſervice,
Et ſous l'indigne appas d'un coup d'œil affété
J'irois juſqu'en leurs cœurs chercher ma ſûreté?
Celles de ma naiſſance ont horreur des baſſeſſes,
Leur ſang tout généreux hait ces molles adreſſes,
Quel que ſoit le ſecours qu'ils me puiſſent offrir,
Je croirai faire aſſez de le daigner ſouffrir.
Je verrai leur amour, j'éprouverai ſa force,
Sans flatter leurs déſirs, ſans leur jetter d'amorce,
Et s'il eſt aſſez fort pour me ſervir d'appui,
Je le ferai regner, mais en regnant ſur lui.
Sentimens étouffés de colere & de haine,
Rallumez nos flambeaux à celles de la Reine,
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin juſtice aux mânes d'un grand Roi.

Rapportez à mes yeux ſon image ſanglante;
D'amour & de fureur encore étincelante,
Telle que je le vis, quand tout percé de coups
Il me cria: *Vengeance, adieu, je meurs pour vous.*
Chere ombre, hélas! bien loin de l'avoir pourſuivie,
J'allois baiſer la main qui t'arracha la vie,
Rendre un reſpect de fille à qui verſa ton ſang;
Mais pardonne aux devoirs que m'impoſe mon rang.
Plus la haute naiſſance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même aſſervit nos perſonnes,
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr,
Toutes nos paſſions ne ſçavent qu'obéir.
Aprés avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage;
Et moi, fermant les yeux ſur ce noir attentat,
Je ſuivois mon deſtin en victime d'Etat;
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide
Des reſtes de ta vie inſolemment avide,
Vouloir encor percer ce ſein infortuné,
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné;
De la paix qu'elle rompt je ne ſuis plus le gage,
Je briſe avec honneur mon illuſtre eſclavage,
J'oſe reprendre un cœur pour aimer & haïr,
Et ce n'eſt plus qu'à toi que je veux obéir.
Le conſentiras-tu, cet effort ſur ma flamme,
Toi, ſon vivant Portrait que j'adore dans l'ame,
Cher Prince, dont je n'oſe en mes plus doux ſouhaits
Fier encor le nom aux murs de ce Palais?
Je ſçai quelles ſeront tes douleurs & tes craintes,

Je vois déjà tes maux, j'entens déjà tes plaintes;
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un Roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes allarmes,
S'il t'en coûte un ſoupir, je verſerai des larmes:
Mais, Dieux! que je me trouble en les voyant tous deux!
Amour qui me confonds, cache du moins tes feux,
Et content de mon cœur dont je te fais le maître,
Dans mes regards ſurpris garde-toi de paroître.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, SELEUCUS, RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

NE vous offenſez pas, Princeſſe, de nous voir
De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que nos cœurs en ſoupirent,
A vos premiers regards tous deux ils ſe rendirent;
Mais un profond reſpect nous fait taire & brûler,
Et ce même reſpect nous force de parler.
L'heureux moment approche où votre deſtinée
Semble être aucunement à la nôtre enchaînée,
Puiſque d'un droit d'aîneſſe incertain parmi nous,
La nôtre attend un ſceptre, & la votre un époux.
C'eſt trop d'indignité que notre Souveraine,
De l'un de ſes captifs tienne le nom de Reine,

Notre amour s'en offenſe, & changeant cette loi,
Remet à notre Reine à nous choiſir un Roi.
Ne vous abaiſſez plus à ſuivre la Couronne;
Donnez-la ſans ſouffrir qu'avec elle on vous donne,
Réglez notre deſtin qu'ont mal réglé les Dieux,
Notre ſeul droit d'aineſſe eſt de plaire à vos yeux,
L'ardeur qu'allume en nous une flamme ſi pure,
Préfére votre choix au choix de la nature,
Et vient ſacrifier à votre élection
Toute notre eſpérance & notre ambition.
Prononcez donc, Madame, & faites un Monarque,
Nous céderons ſans honte à cette illuſtre marque,
Et celui qui perdra votre divin objet,
Demeurera du moins votre premier ſujet:
Son amour immortel ſaura toujours lui dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un Empire;
Il y mettra ſa gloire; & dans un tel malheur,
L'heur de vous obéir flattera ſa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
De votre ambition & de votre eſpérance,
Et j'en recevrois l'offre avec quelque plaiſir,
Si celles de mon rang avoient droit de choiſir.
Comme ſans leur avis les Rois diſpoſent d'elles,
Pour affermir leur Trône ou finir leurs querelles,
Le deſtin des Etats eſt arbitre du leur,
Et l'ordre des Traités régle tout dans leur cœur,
C'eſt lui qui ſuit le mien, & non pas la couronne,
J'aimerai l'un de vous parce qu'il me l'ordonne,
Du ſecret révélé j'en prendrai le pouvoir,
Et mon amour pour naître attendra mon devoir.

N'attendez rien de plus, ou votre attente eſt vaine,
Le choix que vous m'offrez appartient à la Reine,
J'entreprendrois ſur elle à l'accepter de vous;
Peut-être on vous a tû juſqu'où va ſon courroux;
Mais je dois par épreuve aſſez bien le connoître
Pour fuir l'occaſion de le faire renaître.
Que n'en ai-je ſouffert, & que n'a-t-elle oſé?
Je veux croire avec vous que tout eſt appaiſé;
Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
Cette haine mourante à quelque nouveau crime.
Pardonnez moi ce mot qui viole un oubli
Que la paix entre nous doit avoir établi.
Le feu qui ſemble éteint ſouvent dort ſous la cendre,
Qui l'oſe réveiller peut s'en laiſſer ſurprendre;
Et je mériterois qu'il me put conſumer,
Si je lui fourniſſois de quoi ſe rallumer.

SELEUCUS.

Pouvez-vous redouter ſa haine renaiſſante,
S'il eſt en votre main de la rendre impuiſſante?
Faites un Roi, Madame, & régnez avec lui,
Son courroux déſarmé demeure ſans appui,
Et toutes ſes fureurs ſans effet rallumées,
Ne pouſſeront en l'air que de vaines fumées.
Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez,
Pour en craindre les maux que vous vous figurez?
La Couronne eſt à nous, & ſans lui faire injure,
Sans manquer de reſpect aux droits de la nature,
Chacun de nous à l'autre en peut céder ſa part,
Et rendre à votre choix ce qu'il doit au haſard.
Qu'un ſi foible ſcrupule en notre faveur ceſſe,
Votre inclination vaut bien un droit d'aîneſſe

Dont vous ſeriez traitée avec trop de rigueur,
S'il ſe trouvoit contraire aux vœux de votre cœur.
On vous applaudiroit quand vous ſeriez à plaindre,
Pour vous faire regner ce ſeroit vous contraindre,
Vous donner la Couronne en vous tyranniſant,
Et verſer du poiſon ſur ce noble préſent.
Au nom de ce beau feu qui tous deux nous conſume,
Princeſſe, à notre eſpoir ôtez cette amertume,
Et permettez que l'heur qui ſuivra votre époux,
Se puiſſe redoubler à le tenir de vous.

RODOGUNE.

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle,
Et tâchant d'avancer, ſon effort vous recule:
Vous croyez que ce choix que l'un & l'autre attend,
Pourra faire un heureux ſans faire un mécontent,
Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,
Je crains d'en faire deux, ſi le mien ſe déclare:
Non que de l'un & l'autre il dédaigne les vœux,
Je tiendrois à bonheur d'être à l'un de vous deux;
Mais ſouffrez que je ſuive enfin ce qu'on m'ordonne:
Je me mettrai trop haut s'il faut que je me donne,
Quoiqu'aiſément je céde aux ordres de mon Roi,
Il n'eſt pas bien aiſé de m'obtenir de moi.
Sçavez-vous quels devoirs, quels travaux, quels ſervices
Voudront de mon orgueil exiger les caprices?
Par quels degrés de gloire on me peut mériter?
En quels affreux périls il faudra vous jetter?

Ce cœur vous eſt acquis après le diadême,
Princes, mais gardez-vous de le rendre à lui-même.
Vous y renoncerez peut-être pour jamais,
Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SELEUCUS.

Quels ſeront les devoirs, quels travaux, quels ſervices
Dont nous ne vous faſſions d'amoureux ſacrifices?
Et quels affreux périls pourrons-nous redouter,
Si c'eſt par ces degrés qu'on peut vous mériter?

ANTIOCUHS.

Princeſſe, ouvrez ce cœur & jugez mieux du nôtre,
Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un & l'autre,
Et dites hautement à quel prix votre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des Rois.

RODOGUNE.

Princes, le voulez-vous?

ANTIOCHUS.

C'eſt notre unique envie.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir ſuivie.

SELEUCUS.

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez?

SELEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Hé bien donc, il eſt tems de me faire connoître:
J'obéis à mon Roi, puiſqu'un de vous doit l'être,

Mais quand j'aurai parlé, ſi vous vous en plaignez,
J'atteſte tous les Dieux que vous m'y contraignez,
Et que c'eſt malgré moi qu'à moi même rendue,
J'écoute une chaleur qui m'étoit défendue,
Qu'un devoir rappellé me rend un ſouvenir
Que la foi des traités ne doit plus retenir.
Tremblez, Princes, tremblez au nom de votre pere,
Il eſt mort, & pour moi par les mains d'une mere;
Je l'avois oublié ſujette à d'autres loix;
Mais libre, je lui rends enfin ce que je dois.
C'eſt à vous de choiſir mon amour ou ma haine,
J'aime les fils du Roi, je hais ceux de la Reine,
Réglez-vous là-deſſus, & ſans plus me preſſer,
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre parti, mon choix ſuivra le vôtre,
Je reſpecte autant l'un que je déteſte l'autre.
Mais ce que j'aime en vous du ſang de ce grand Roi,
S'il n'eſt digne de lui, n'eſt pas digne de moi.
Ce ſang que vous portez, ce trône qu'il vous laiſſe,
Valent bien que pour lui votre cœur s'intéreſſe,
Votre gloire le veut, l'amour vous le preſcrit;
Qui peut contre elle & lui ſoulever votre eſprit?
Si vous leur préférez une mere cruelle,
Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle,
Vous devez la punir ſi vous la condamnez,
Vous devez l'imiter ſi vous la ſoutenez.
Quoi, cet ardeur s'éteint! L'un & l'autre ſoupire!
J'avois ſçu le prévoir, j'avois ſçu le prédire.

ANTIOCHUS.

Princeſſe ...

RODOGUNE.

Il n'eſt plus temps, le mot en eſt lâché,
Quand j'ai voulù me taire, envain je l'ai tâché,
Appellez ce devoir, haine, rigueur, colere,
Pour gagner Rodogune il faut venger un pere,
Je me donne à ce prix. Oſez me mériter,
Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
Adieu, Princes.

SCENE V.

ANTIOCHUS, SELEUCUS.

ANTIOCHUS.

Hélas! C'eſt donc ainſi qu'on traite
Les plus parfaits reſpects d'une amour ſi parfaite!

SELEUCUS.

Elle nous fuit, mon frere, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

SELEUCUS.

Que le Ciel eſt injuſte! Une ame ſi cruelle
Méritoit notre mere & devoit naître d'elle.

ANTIOCHUS.

Plaignons nous ſans blaſphême.

SELEUCUS.

Ah! Que vous me gênez
Par cette retenue où vous vous obſtinez!
Faut-il encor regner, faut-il l'aimer encore?

ANTIOCHUS.

Il faut plus de reſpect pour celle qu'on adore.

SELEUCUS.

C'eſt ou d'elle ou du Trône être ardemment épris
Que vouloir ou l'aimer ou regner à ce prix.

ANTIOCHUS.

C'eſt & d'elle & de lui tenir bien peu de compte
Que faire une révolte & ſi pleine & ſi prompte.

SELEUCUS.

Lorſque l'obéiſſance a tant d'impiété,
La révolte devient une néceſſité.

ANTIOCHUS.

La révolte, mon frere, eſt bien précipitée
Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée,
Et c'eſt à nos déſirs trop de témérité,
De vouloir de tels biens avec facilité.
Le Ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire,
Pour gagner un triomphe il faut une victoire.
Mais que je tâche envain de flatter nos tourmens!
Nos malheurs ſont plus forts que ces déguiſemens,
Leur excès à mes yeux paroît un noir abyme
Où la haine s'apprête à couronner le crime,
Où la gloire eſt ſans nom, la vertu ſans honneur,
Où ſans un parricide il n'eſt point de bonheur,
Et voyant de ces maux l'épouvantable image,
Je me ſens affoiblir quand je vous encourage,
Je frémis, je chancelle, & mon cœur abattu
Suit tantôt ſa douleur & tantôt ſa vertu.
Mon frere, pardonnez à des diſcours ſans ſuite,
Qui font trop voir le trouble où mon ame eſt réduite.

SELEUCUS.

J'en ferois comme vous, ſi mon eſprit troublé
Ne ſecouoit le joug dont il eſt accablé.
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,
Je vois ce qu'eſt un Trône & ce qu'eſt une femme,
Et jugeant par leur prix de leur poſſeſſion,
J'éteins enfin ma flamme & mon ambition,
Et je vous céderois l'un & l'autre avec joie,
Si dans la liberté que le Ciel me renvoie,
La crainte de vous faire un funeſte préſent,
Ne me jettoit dans l'ame un remord trop cuiſant.
Dérobons-nous, mon frere, à ces ames cruelles,
Et laiſſons-les ſans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS.

Comme j'aime beaucoup, j'eſpére encore un peu,
L'eſpoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu,
Et ſon reſte confus me rend quelques lumieres,
Pour juger mieux que vous de ces ames ſi fieres.
Croyez-moi, l'une & l'autre a redouté nos pleurs,
Leur fuite à nos ſoupirs à dérobé leurs cœurs,
Et ſi tantôt leur haine eut attendu nos larmes,
Leur haine à nos douleurs auroit rendu les armes.

SELEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gémiſſez, ſoupirez,
Et je craindrai pour vous ce que vous eſpérez.
Quoiqu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
Il vous faudra parer leurs haines mutuelles,
Sauver l'une de l'autre; & peut-être leurs coups
Vous trouvant au milieu ne perceront que vous.
C'eſt ce qu'il faut pleurer. Ni maîtreſſe ni mere
N'ont plus de choix ici ni de loix à nous faire:

Quoique leur rage exige ou de vous ou de moi,
Rodogune eſt à vous puiſque je vous fais Roi.
Epargnez vos ſoupirs près de l'une & de l'autre,
J'ai trouvé mon bonheur, ſaiſiſſez-vous du vôtre,
Je n'en ſuis point jaloux; & ma triſte amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCENE VI.

ANTIOCHUS *ſeul.*

QUe je ſerois heureux ſi je n'aimois un frere!
Lorſqu'il ne veut pas voir le mal qu'il ſe veut faire,
Mon amitié s'oppoſe à ſon aveuglement,
Elle agira pour vous, mon frere, également,
Et n'abuſera point de cette violence
Que l'indignation fait à votre eſpérance.
La peſanteur du coup ſouvent nous étourdit,
On le croit repouſſé quand il s'approfondit;
Et quoi qu'un juſte orgueil ſur l'heure perſuade,
Qui ne ſent point ſon mal eſt d'autant plus malade,
Ces ombres de ſanté cachent mille poiſons,
Et la mort ſuit de près ces fauſſes guériſons.
Daignent les juſtes Dieux rendre vain ce préſage;
Cependant allons voir ſi nous vaincrons l'orage,
Et ſi contre l'effort d'un ſi puiſſant courroux,
La nature & l'amour voudront parler pour nous.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, RODOGUNE.

RODOGUNE.

PRince, qu'ai-je entendu' Parce que je ſoupire,
Vous préſumez que j'aime & vous n'oſez le dire!
Eſt-ce un frere, eſt-ce vous dont la témérité
S'imagine...

ANTIOCHUS.

Appaiſez ce courage irrité,
Princeſſe, aucun de nous ne ſeroit téméraire
Juſqu'à s'imaginer qu'il eut l'heur de vous plaire;
Je vois votre mérite & le peu que je vaux,
Et ce rival ſi cher connoît mieux ſes défauts.
Mais ſi tantôt ce cœur parloit par votre bouche,
Il veut que nous croyons qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,
Puiſqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'eſt préſomption de croire ce miracle,
C'eſt une impiété de douter de l'oracle,
Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel eſpoir que vous nous ordonnez.
Princeſſe, au nom des Dieux, au nom de cette flamme...

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir juſques au fond d'une ame,
Et votre eſpoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeans de ma civilité.
Je l'ai dit, il eſt vrai, mais quoi qu'il en puiſſe être,
Méritez cet amour que vous voulez connoître.
Lorſque j'ai ſoupiré, ce n'étoit pas pour vous,
J'ai donné ces ſoupirs aux mânes d'un époux,
Et ce ſont les effets du ſouvenir fidéle,
Que ſa mort à toute heure en mon ame rappelle.
Princes, ſoyez ſes fils & prenez ſon parti.

ANTIOCHUS.

Recevez donc ſon cœur en nous deux réparti:
Ce cœur qu'un ſaint amour rangea ſous votre empire,
Ce cœur pour qui le vôtre à tout moment ſoupire,
Ce cœur en vous aimant indignement percé,
Reprend pour vous aimer le ſang qu'il a verſé,
Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,
Et montre en vous aimant qu'il eſt encor le même.
Ah! Princeſſe, en l'état où le ſort nous a mis,
Pouvons-nous mieux montrer que nous ſommes ſes fils?

RODOGUNE.

Si c'eſt ſon cœur en vous qui revit & qui m'aime,
Faites ce qu'il feroit s'il vivoit en lui même;
A ce cœur qu'il vous laiſſe oſez prêter un bras,
Pouvez-vous le porter & ne l'écouter pas?
S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
Il emprunte ma voix pour mieux ſe faire entendre,
Une ſeconde fois il vous le dit par moi,
Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

ANTHIOCUS.

J'accepte cette loi.
Nommez les aſſaſſins, & j'y cours.

RODOGUNE.

Quel myſtere
Vous fait en l'acceptant méconnoître une mere?

ANTIOCHUS.

Ah! ſi vous ne voulez voir finir nos deſtins,
Nommés d'autres vengeurs ou d'autres aſſaſſins.

RODOGUNE.

Ah! Je vois trop regner ſon parti dans votre ame,
Prince, vous le prenez.

ANTIOCHUS.

Oui, je le prens, Madame;
Et j'apporte à vos pieds le plus pur de ſon ſang
Que la nature enferme en ce malheureux flanc.
Satisfaites vous-même à cette voix ſecrette
Dont la votre envers nous daigne être l'interprête,
Exécutez ſon ordre, & hâtez-vous ſur moi
De punir une Reine & de venger un Roi;
Mais quitte par ma mort d'un devoir ſi ſévere,
Ecoutez-en un autre en faveur de mon frere:
De deux Princes unis à ſoupirer pour vous,
Prenez l'un pour victime & l'autre pour époux.
Puniſſez un des fils des crimes de la mere,
Mais payez l'autre auſſi des ſervices du pere,
Et laiſſez une exemple à la poſtérité,
Et de rigueur entiere & d'entiere équité.
Quoi, n'écouterez-vous ni l'amour ni la haine?
Ne pourrai-je obtenir ni ſalaire ni peine?
Ce cœur qui vous adore & que vous dédaignez...

RODOGUNE.

Hélas, Prince!

ANTIOCHUS.

Eſt-ce encor le Roi que vous plaignez?
Ce ſoupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un pere?

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins rappellez votre frere;
Le combat pour mon ame étoit moins dangereux
Lorſque je vous avois à combattre tous deux.
Vous êtes plus fort ſeul que vous n'étiez enſemble,
Je vous bravois tantôt, & maintenant je tremble.
J'aime; n'abuſez pas, Prince, de mon ſecret,
Au milieu de ma haine il m'échappe à regret,
Mais enfin il m'échappe, & cette retenue
Ne peut plus ſoutenir l'effort de votre vue:
Oui, j'aime un de vous deux malgré ce grand courroux,
Et ce dernier ſoupir dit aſſez que c'eſt vous.
Un rigoureux devoir à cet amour s'oppoſe,
Ne m'en accuſez point, vous en êtes la cauſe,
Vous l'avez fait renaître en me preſſant d'un choix
Qui rompt de vos traités les favorables loix,
D'un pere mort pour moi voyez le ſort étrange,
Si vous me laiſſez libre il faut que je vous venge,
Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner,
Ce n'eſt qu'à ce prix ſeul que je puis me donner;
Mais ce n'eſt pas de vous qu'il faut que je l'attende.
Votre refus eſt juſte autant que ma demande,
A force de reſpect votre amour s'eſt trahi,
Je voudrois vous haïr s'il m'avoit obei,

Et je n'eſtime pas l'honneur d'une vengeance,
Juſqu'à vouloir d'un crime être la récompenſe.
Rentrons donc ſous les loix que m'impoſe la paix,
Puiſque m'en affranchir c'eſt vous perdre à jamais.
Prince, en votre faveur je ne puis davantage,
L'orgueil de ma naiſſance enfle encor mon courage,
Et quelque grand pouvoir que l'amour ait pour moi,
Je n'oublierai jamais que je me dois un Roi.
Oui, malgré mon amour, j'attendrai d'une mere
Que le Trône me donne ou vous ou votre frere;
Attendant ſon ſecret vous aurez mes déſirs,
Et s'il le fait regner vous aurez mes ſoupirs;
C'eſt tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens oſent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrois-je de plus? Son bonheur eſt le mien,
Rendez heureux ce frere, & je ne perdrai rien,
L'amitié le conſent, ſi l'amour l'appréhende,
Je bénirai le Ciel d'une perte ſi grande,
Et quittant les douceurs de cet eſpoir flottant,
Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

RODOGUNE.

Et moi, ſi mon deſtin entre ſes mains me livre,
Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour... Mais, adieu, mon eſprit ſe confond.
Prince, ſi votre flamme à la mienne répond,
Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,
Ne me revoyez point qu'avec le diadême.

SCENE II.

ANTIOCHUS *ſeul.*

LEs plus doux de mes vœux ſont enfin exaucés,
Tu viens de vaincre, amour, mais ce n'eſt pas aſſez.
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la nature,
Et prête-lui pour nous ces tendres ſentimens
Que ton ardeur inſpire aux cœurs des vrais amans,
Cette pitié qui force, & ces dignes foibleſſes
Dont la vigueur détruit les fureurs vengereſſes.
Voici la Reine. Amour, nature, juſtes Dieux!
Faites-la moi fléchir ou mourir à ſes yeux.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

CLEOPATRE.

HE bien, Antiochus, vous dois-je la Couronne?

ANTIOCHUS.

Madame, vous ſçavez ſi le Ciel me la donne.

CLEOPATRE.

Vous ſçavez mieux que moi ſi vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je ſçai que je péris ſi vous ne m'écoutez.

CLEOPATRE.

Un peu trop lent peut-être à ſervir ma colere,
Vous vous êtes laiſſé prévenir par un frere ;
Il a ſçu me venger quand vous délibériez,
Et je dois à ſon bras ce que vous eſpériez.
Je vous en plains, mon fils, ce malheur eſt extrême,
C'eſt périr en effet que perdre un diadême ;
Je n'y ſçais qu'un reméde, encore eſt-il fâcheux,
Etonnant, incertain, & triſte pour tous deux,
Je périrai moi-même avant que de le dire,
Mais enfin on perd tout quand on perd un Empire.

ANTIOCHUS.

Le reméde à nos maux eſt tout en votre main,
Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain ;
Votre ſeule colere a fait notre infortune,
Nous perdons tout, Madame, en perdant Rodogune,
Nous l'adorons tous deux, jugez en quels tourmens
Nous jette la rigueur de vos commandemens.
L'aveu de cet amour ſans doute vous offenſe,
Mais enfin nos malheurs croiſſent par le ſilence ;
Et votre cœur qu'aveugle un peu d'inimitié,
S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié,
Au point où je les vois c'en eſt le ſeul remede.

CLEOPATRE.

Quelle aveugle fureur vous-même vous poſſéde ?
Avez-vous oublié que vous parlez à moi,
Ou ſi vous préſumez être déjà mon Roi ?

ANTIOCHUS.

Je tâche avec reſpect à vous faire connoître
Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

CLEOPATRE.

Moi ? j'aurois allumé cet inſolent amour ?

ANTIOCHUS.

Et quel autre prétexte a fait notre retour ?
Nous avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'aineſſe
Donnat à l'un de nous le Trône ou la Princeſſe ?
Vous aviez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir,
Et c'étoit par vos mains nous mettre en ſon pouvoir.
Qui de nous deux, Madame, eut oſé s'en défendre,
Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre ?
Si ſa beauté dès-lors n'eut allumé nos feux,
Le devoir auprès d'elle eut attaché nos vœux,
Le déſir de regner eut fait la même choſe,
Et dans l'ordre des loix que la paix nous impoſe,
Nous devions aſpirer à ſa poſſeſſion
Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire.
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frere,
Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,
J'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir cette haine cachée
Que la foi des traités n'avoit point arrachée ?

CLEOPATRE.

Non, mais vous avez dû garder le ſouvenir
Des hontes que pour vous j'avois ſçu prévenir,
Et de l'indigne état où votre Rodogune,
Sans moi, de ſon courage eut mis votre fortune.
Je croyois que vos cœurs ſenſibles à ces coups,
En ſçauroient conſerver un généreux courroux;
Et je le retenois avec ma douceur feinte,
Afin que groſſiſſant ſous un peu de contrainte,
Ce torrent de colere & de reſſentiment
Fut plus impétueux en ſon débordement.
Je fais plus maintenant, je preſſe, ſollicite,
Je commande, menace, & rien ne vous irrite.
Le Sceptre dont ma main vous doit récompenſer,
N'a point de quoi vous faire un moment balancer;
Vous ne conſidérez ni lui ni mon injure,
L'amour étouffe en vous la voix de la nature,
Et je pourrois aimer des fils dénaturés!

ANTIOCHUS.

La nature, & l'amour ont leurs droits ſéparés,
L'un n'ôte point à l'autre une ame qu'il poſſéde.

CLEOPATRE.

Non, non, où l'amour regne il faut que l'autre céde.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs ſont également doux,
Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour vous,
Mais auſſi...

CLEOPATRE.

Pourſuivez, fils ingrat & rebelle.

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour elle.

CLEOPATRE.

Périſſez, périſſez : votre rebellion
Mérite plus d'horreur que de compaſſion,
Mes yeux ſçauront le voir ſans verſer une larme,
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme,
Et je triompherai, voyant périr mes fils,
De ſes adorateurs & de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Hé bien, triomphez-en, que rien ne vous retienne.
Votre main tremble-t-elle? Y voulez-vous la mienne?
Madame, commandez, je ſuis prêt d'obéir,
Je percerai ce cœur qui vous oſe trahir;
Heureux, ſi par ma mort je puis vous ſatisfaire,
Et noyer dans mon ſang toute votre colere.
Mais ſi la dureté de votre averſion
Nomme encor notre amour une rebellion,
Du moins ſouvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de foibles ſoupirs & d'impuiſſantes larmes.

CLEOPATRE.

Ah! que n'a-t'elle pris & la flamme & le fer!
Que bien plus aiſément j'en ſçaurois triompher!
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence,
Elles ont preſque éteint cette ardeur de vengeance,
Je ne puis refuſer des ſoupirs à vos pleurs;
Je ſens que je ſuis mere auprès de vos douleurs.
C'en eſt fait, je me rends, & ma colere expire,

Rodogune eſt à vous auſſi-bien que l'Empire,
Rendez graces aux Dieux qui vous ont fait l'aîné,
Poſſédez-la, regnez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné!
O trop heureuſe fin de l'excès de ma peine!
Je rends graces aux Dieux qui calment votre haine,
Madame, eſt-il poſſible.

CLEOPATRE.

Envain j'ai réſiſté,
La nature eſt trop forte & mon cœur s'eſt dompté.
Je ne vous dis plus rien, vous aimez votre mere,
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi, je triomphe donc ſur le point de pêrir!
La main qui me bleſſoit a daigné me guérir!

CLEOPATRE.

Oui, je veux couronner une flamme ſi belle;
Allez à la Princeſſe en porter la nouvelle,
Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé,
Vous n'aimeriez pas tant ſi vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus! Heureuſe Rodogune!
Oui, Madame, entre nous la joie en eſt commune.

CLEOPATRE.

Allez donc: ce qu'ici vous perdez de momens,
Sont autant de larcins à vos contentemens,
Et ce ſoir deſtiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinemeut ſi ma haine eſt finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos déſirs bornés
A vous donner en nous des ſujets couronnés.

SCENE IV.

CLEOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

ENfin ce grand courage a vaincu ſa colere.

CLEOPATRE.

Que ne peut point un fils ſur le cœur d'une mere!

LAONICE.

Vos pleurs coulent encore, & ce cœur adouci...

CLEOPATRE.

Envoyez-moi ſon frere, & nous laiſſez ici.
Sa douleur ſera grande, à ce que je préſume,
Mais j'en ſçaurai ſur l'heure adoucir l'amertume.
Ne lui témoignez rien, il lui ſera plus doux
D'apprendre tout de moi qu'il ne ſeroit de vous.

SCENE V.

CLEOPATRE *ſeule.*

QUe tu pénétres mal le fond de mon courage!
Si je verſe des pleurs, ce ſont des pleurs de rage,
Et ma haine qu'envain tu crois s'evanouir,
Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouir;
Je ne veux plus que moi dedans ma confidence.
Et toi; crédule amant que charme l'apparence,

Et dont l'eſprit léger s'attache avidement
Aux attraits captieux de mon déguiſement,
Va, triomphe en idée avec ta Rodogune.
Au ſort des immortels préfére ta fortune,
Tandis que mieux inſtruit en l'art de me venger,
En de nouveaux malheurs je ſçaurai te plonger.
Ce n'eſt pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche,
De qui ſe rend trop-tôt on doit craindre une embuche,
Et c'eſt mal démêler le cœur d'avec le front,
Que prendre pour ſincere un changement ſi prompt,
L'effet te fera voir comme je ſuis changée.

SCENE VI.

CLEOPATRE, SELEUCUS.

CLEOPATRE.

SÇavez-vous, Séleucus, que je me ſuis vengée?

SELEUCUS.

Pauvre Princeſſe, hélas!

CLEOPATRE.

Vous déplorez ſon ſort!
Quoi, l'aimez-vous?

SELEUCUS.

Aſſez pour regretter ſa mort.

CLEOPATRE.

Vous lui pouvez ſervir encor d'amant fidele,

Si j'ai ſçu me venger, ce n'a pas été d'elle.

SELEUCUS.

O Ciel! Et de qui donc, Madame?

CLEOPATRE.

C'eſt de vous,
Ingrat, qui n'aſpirez qu'à vous voir ſon époux,
De vous qui l'adorez en dépit d'une mere,
De vous qui dédaignez de ſervir ſa colere,
De vous de qui l'amour rebelle à mes déſirs,
S'oppoſe à ma vengeance & détruit mes plaiſirs.

SELEUCUS.

De moi!

CLEOPATRE.

De toi, perfide. Ignore, diſſimule
Le mal que tu dois craindre & le feu qui te brûle;
Et ſi pour l'ignorer tu crois t'en garantir,
Du moins en l'apprennant commence à le ſentir.
Le Trône étoit à toi par le droit de naiſſance,
Rodogune avec lui tomboit en ta puiſſance,
Tu devois l'épouſer, tu devois être Roi;
Mais comme ce ſecret n'eſt connu que de moi,
Je puis comme je veux tourner le droit d'aineſſe,
Et donne à ton rival ton Sceptre & ta Maîtreſſe.

SELEUCUS.

A mon frere?

CLEOPATRE.

C'eſt lui que j'ai nommé l'ainé.

SELEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné,
Et par une raiſon qui vous eſt inconnue,
Mes propres ſentimens vous avoient prévenue.
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits
ſi doux,

Que mon cœur n'ait donnés à ce frere avant vous,
Et ſi vous bornez-là toute votre vengeance,
Vos déſirs & les miens ſeront d'intelligence.

CLEOPATRE.

C'eſt ainſi qu'on déguiſe un violent dépit,
C'eſt ainſi qu'une feinte au-dehors l'aſſoupit,
Et qu'on croit amuſer de fauſſes patiences,
Ceux dont en l'ame on craint les juſtes défiances.

SELEUCUS.

Quoi, je conſerverois quelque courroux ſecret!

CLEOPATRE.

Quoi, lâche, tu pourrois la perdre ſans regret!
Elle de qui les Dieux te donnoient l'hyménée?
Elle dont tu plaignois la perte imaginée?

SELEUCUS.

Conſidérer ſa perte avec compaſſion,
Ce n'eſt pas aſpirer à ſa poſſeſſion.

CLEOPATRE.

Que la mort la raviſſe ou qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un amant eſt également forte,
Et tel qui ſe conſole après l'inſtant fatal,
Ne ſçauroit voir ſon bien aux mains de ſon rival:
Piqué juſques au vif il tâche à le reprendre,
Il faut de l'inſenſible afin de mieux ſurprendre,
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu,
Par rang ou par mérite à ſa flamme étoit dû.

SELEUCUS.

Peut-être, mais enfin par quelle amour de mere
Preſſez-vous tellement ma douleur contre un frere?
Prenez-vous intérêt à la faire éclater?

CLEOPATRE.

J'en prends à la connoître & la faire avorter,
J'en prends à conſerver malgré toi mon ouvrage,
Des jaloux attentats de ta ſecrette rage.

SELEUCUS.

Je le veux croire ainſi, mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux ainés quand & comme il vous plaît?
Qui des deux vous doit croire? Et par quelle juſtice
Faut-il que ſur moi ſeul tombe tout le ſupplice?
Et que du même amour dont nous ſommes bleſſés,
Il ſoit récompenſé quand vous m'en puniſſez?

CLEOPATRE.

Comme Reine, à mon choix je fais juſtice ou grace,
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils vers moi noirci de trahiſon,
Oſe de mes faveurs me demander raiſon.

SELEUCUS.

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiſcretes.
Je ne ſuis point jaloux du bien que vous lui faites,
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne penſez & plus que je ne veux.
Le reſpect me défend d'en dire davantage.
Je n'ai ni faute d'yeux ni faute de courage,
Madame, mais enfin n'eſpérez voir en moi,
Qu'amitié pour mon frere & zele pour mon Roi.
Adieu.

SCENE VII.

CLEOPATRE *ſeul.*

DE quel malheur ſuis-je encore capable?
Leur amour m'offenſoit, leur amitié m'accable,
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils,
Deux enfans révoltés & deux rivaux unis.
Quoi, ſans émotion perdre Trône & Maîtreſſe?
Quel eſt ici ton charme! odieuſe Princeſſe?
Et par quel privilége allumant de tels feux,
Peux-tu n'en prendre qu'un & m'ôter tous les deux!
N'eſpére pas pourtant triompher de ma haine,
Pour regner ſur deux cœurs tu n'es pas encor Reine.
Je ſçai bien qu'en l'état où tous deux je les voi,
Il me les faut percer pour aller juſqu'à toi:
Mais n'importe, mes mains ſur le pere enhardies,
Pour un bras refuſé ſçauront prendre deux vies,
Leurs jours également ſont pour moi dangereux;
J'ai commencé par lui, j'acheverai par eux.
Sors de mon cœur, nature, ou fais qu'ils m'obeiſſent,
Fais-les ſervir ma haine, ou conſens qu'ils périſſent.
Mais déjà l'un a vu que je les veux punir,
Souvent qui tarde trop ſe laiſſe prévenir,
Allons chercher le tems d'immoler mes victimes;
Et de me rendre heureuſe à force de grands crimes.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE *ſeul.*

ENfin, graces aux Dieux, j'ai moins d'un ennemi,
La mort de Séleucus m'a vengée à demi,
Son ombre en attendant Rodogune & ſon frere,
Peut déjà de ma part les promettre à ſon pere,
Ils le ſuivront de près, & j'ai tout préparé
Pour réunir bien-tôt ce que j'ai ſéparé.
O toi, qui n'attends plus que la cérémonie
Pour jetter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amans vont d'un ſeul coup du ſort,
Recevoir l'hyménée, & le trône, & la mort:
Poiſon, me ſçauras-tu rendre mon diadême?
Le fer m'a bien ſervie, en feras-tu de même?
Me ſeras-tu fidele? Et toi; que me veux-tu,
Ridicule retour d'une ſotte vertu,
Tendreſſe dangereuſe autant comme importune?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les reſtes de mon ſang,
S'il m'arrache du trône & la met en mon rang.
Reſte du ſang ingrat d'un époux infidele,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie, & péris comme lui.

Pour

Pour la faire tomber j'abbattrai ſon appui ;
Auſſi-bien ſous mes pas c'eſt creuſer un abyme ;
Que retenir ma main ſur la moitié du crime,
Et te faiſant mon Roi, c'eſt trop me négliger,
Que te laiſſer ſur moi, pere, frere, à venger.
Qui ſe venge à demi court lui même à ſa peine,
Il faut ou condamner ou couronner ſa haine.
Dût le peuple en fureur pour ſes maîtres nouveaux
De mon ſang odieux arroſer leurs tombeaux,
Dût le Parthe vengeur me trouver ſans défenſe ;
Dût le Ciel égaler le ſupplice à l'offenſe ;
Trône, à t'abandonner je ne puis conſentir,
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en ſortir,
Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange :
Tombe ſur moi le Ciel, pourvu que je me venge,
J'en recevrai le coup d'un viſage remis,
Il eſt doux de périr après ſes ennemis,
Et de quelque rigueur que le deſtin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur ſujette.
Mais voici Laonice, il faut diſſimuler
Ce que le ſeul effet doit bientôt révéler.

SCENE II.

CLEOPATRE, LAONICE.

CLEOPATRE.

Viennent-ils, nos amans ?

LAONICE.

Ils approchent, Madame,

On lit deſſus leur front l'allégreſſe de l'ame,
L'amour s'y fait paroître avec la majeſté,
Et ſuivant le vieil ordre en Syrie uſité,
D'une grace en tous deux toute auguſte & royale,
Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,
Pour s'en aller au Temple au ſortir du Palais,
Par les mains du grand-prêtre être unis à jamais;
C'eſt-là qu'il les attend pour bénir l'alliance.
Le peuple tout ravi par ſes vœux le devance,
Et pour eux à grands cris demande aux immortels
Tout ce qu'on leur ſouhaite aux pieds de leurs Autels,
Impatient pour eux que la cérémonie
Ne commence bientôt, ne ſoit bientôt finie.
Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés,
Tous nos vieux différends de leur ame exilés,
Font leur ſuite aſſez groſſe, & d'une voix commune
Béniſſent à l'envi le Prince & Rodogune.
Mais je les vois déjà; Madame, c'eſt à vous
A commencer ici des ſpectacles ſi doux.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, LAONICE, *troupe de Parthes, & de Syriens.*

CLEOPATRE.

APprochez, mes enfans, car l'amour mater-
nelle,

Madame, dans mon cœur vous tient déjà pour
telle,
Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

RODOGUNE.

Je le chérirai même au-delà du trépas,
Il m'eſt trop doux, Madame, & tout l'heur que
j'eſpére,
C'eſt de vous obéir & reſpecter en mere.

CLEOPATRE.

Aimez-moi ſeulement, vous allez être Rois,
Et s'il faut du reſpect, c'eſt moi qui vous le dois.

ANTIOCHUS.

Ah! Si nous recevons la ſuprême puiſſance,
Ce n'eſt pas pour ſortir de votre obéiſſance,
Vous regnerez ici quand nous y regnerons,
Et ce ſeront vos loix que nous y donnerons.

CLEOPATRE.

J'oſe le croire ainſi, mais prenez votre place,
Il eſt temps d'avancer ce qu'il faut que je faſſe.

(Ici Antiochus s'aſſied dans un fauteuil, Rodogune à ſa gauche en même rang, & Cléopatre à ſa droite, mais en rang inférieur & qui marque quelque inégalité. Oronte s'aſſied auſſi à la gauche de Rodogune avec la même différence, & Cléopatre pendant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va querir une coupe pleine de vin empoiſonné.)

Peuples qui m'écoutez, Parthes & Syriens,
Sujets du Roi ſon frere, ou qui futes les miens,
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aineſſe
Eleve dans le Trône & donne à la Princeſſe.
Je lui rend cet État que j'ai ſauvé pour lui,

Je ceſſe de regner, il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de Souveraine,
Voici votre Roi, peuple, & voilà votre Reine,
Vivez pour les ſervir, reſpectez-les tous deux,
Aimez les, & mourez s'il eſt beſoin pour eux.
Oronte, vous voyez avec quelle franchiſe
Je leur rends ce pouvoir dont je me ſuis démiſe,
Prêtez les yeux au reſte, & voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.
(*Laonice apporte une coupe.*)

ORONTE.

Votre ſincérité s'y fait aſſez paroître,
Madame, & j'en ferai récit au Roi mon maître.

CLEOPATRE.

L'hymen eſt maintenant notre plus cher ſouci,
L'uſage veut, mon fils, qu'on le commence ici.
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après unis ſous la foi conjugale;
Puiſſe-t-elle être un gage envers votre moitié,
De votre amour enſemble & de mon amitié.

ANTIOCHUS *prenant la coupe.*

Ciel! que ne dois-je point aux bontés d'une mere.

CLEOPATRE.

Le tems preſſe, & votre heur d'autant plus ſe differe.

ANTIOCHUS, *à Rodogune.*

Madame, hâtons donc ces glorieux momens;
Voici l'heureux eſſai de nos contentemens;
Mais ſi mon frere étoit le témoin de ma joie...

CLEOPATRE.

C'eſt être trop cruel de vouloir qu'il la voie;
Ce ſont des déplaiſirs qu'il fait bien d'épargner,

Et ſa douleur ſecrette a droit de l'éloigner,

ANTIOCHUS.

Il m'avoit aſſuré qu'il la verroit ſans peine,
Mais n'importe, achevons.

SCENE IV.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, TIMAGENE, LAONICE, *Troupe de Parthes & de Syriens.*

TIMAGENE.

AH! Seigneur?

CLEOPATRE.

Timagene,
Quelle eſt votre inſolence?

TIMAGENE.

Ah! Madame.

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice.*

Parlez.

TIMAGENE.

Souffrez pour un moment que mes ſens rappellés...

ANTIOCHUS.

Qu'eſt-il donc arrivé?

TIMAGENE.

Le Prince votre frere...

ANTIOCHUS.

Quoi, ſe voudroit-il rendre à mon bonheur contraire?

TIMAGENE.

L'ayant cherché long-tems afin de divertir
L'ennui que de ſa perte il pouvoit reſſentir,
Je l'ai trouvé, Seigneur, au bout de cette allée
Où la clarté du Ciel ſemble toûjours voilée.
Sur un lit de gazon, de foibleſſe étendu,
Il ſembloit déplorer ce qu'il avoit perdu,
Son ame à ce penſer paroiſſoit attachée,
Sa tête ſur un bras languiſſamment penchée,
Immobile & rêveur en malheureux amant...

ANTIOCHUS.

Enfin, que faiſoit-il? Achevez promptement.

TIMAGENE.

D'une profonde plaie en l'eſtomac ouverte,
Son ſang à gros bouillons ſur cette couche verte...

CLEOPATRE.

Il eſt mort?

TIMAGENE.

Oui, Madame.

CLEOPATRE.

Ah! deſtins ennemis
Qui m'enviez le bien que je m'étois promis!
Voilà le coup fatal que je craignois dans l'ame,
Voilà le déſeſpoir où l'a réduit ſa flamme,
Pour vivre en vous perdant il avoit trop d'amour,
Madame, & de ſa main il s'eſt privé du jour.

TIMAGENE, *à Cléopatre.*

Madame, il a parlé, ſa main eſt innocente.

CLEOPATRE, *à Timagene.*

La tienne eſt donc coupable, & ta rage inſolente,
Par une lacheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant aſſaſſiné le fait encor parler.

ANTIOCHUS.

Timagene, ſouffrez la douleur d'une mere,
Et les premiers ſoupçons d'une aveugle colere.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
J'en ferois autant qu'elle à vous connoître moins.
Mais que vous a-t-il dit? Achevez, je vous prie.

TIMAGENE.

Surpris d'un tel ſpectacle, à l'inſtant je m'écrie,
Et ſoudain à mes cris ce Prince en ſoupirant,
Avec aſſez de peine entr'ouvre un œil mourant,
Et ce reſte égaré de lumiere incertaine,
Lui peignant ſon cher frere au-lieu de Timagene,
Rempli de votre idée il m'adreſſe pour vous
Ces mots où l'amitié regne ſur le courroux.

Une main qui nous fut bien chere,
Venge ainſi le refus d'un coup trop inhumain,
Regnez, & ſur-tout, mon cher frere,
Gardez-vous de la même main.

C'eſt... La Parque à ce mot lui coupe la parole,
Sa lumiere s'éteint, & ſon ame s'envole;
Et moi tout effrayé d'un ſi tragique ſort,
J'accours pour vous en faire un funeſte rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiment funeſte, & ſort vraiment tragique.
Qui va changer en pleurs l'allégreſſe publique.
O frere plus aimé que la clarté du jour!
O rival auſſi cher que m'étoit mon amour!
Je te perds, & je trouve en ma douleur extrême,
Un Malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.
O de ſes derniers mots fatale obſcurité!

En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité ?
Quand j'y penſe chercher la main qui l'aſſaſſine,
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine;
Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obſcurité, qui dois-je en ſoupçonner?
Une main qui nous fut bien chere.
(*A Rodogune.*)
Madame, eſt-ce la vôtre, ou celle de ma mere?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain,
Nous vous avons tous deux refuſé notre main.
Qui de vous s'eſt vengée? Eſt-ce l'une, eſt-ce l'autre
Qui fait agir la ſienne au défaut de la nôtre?
Eſt-ce vous qu'en coupable il me faut regarder?
Eſt-ce vous déſormais dont je me dois garder?

CLEOPATRE.

Quoi, vous me ſoupçonnez!

RODOGUNE.

Quoi, je vous ſuis ſuſpecte!

ANTIOCHUS.

Je ſuis amant & fils je vous aime & reſpecte;
Mais quoi que ſur mon cœur puiſſent des noms ſi doux,
A ces marques enfin je ne connois que vous.
As-tu bien entendu? Dis tu vrai, Timagene?

TIMAGENE.

Avant qu'en ſoupçonner la Princeſſe ou la Reine,
Je mourrois mille fois, mais enfin mon récit
Contient ſans rien de plus ce que le Prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un & d'autre côté l'action eſt ſi noire,
Que n'en pouvant douter je n'oſe encor la croire.

O quiconque des deux avez verſé ſon ſang!
Ne vous préparez plus à me percer le flanc,
Nous avons mal ſervi vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles;
Mais ſi j'ai refuſé ce déteſtable emploi,
Je veux bien vous ſervir toutes deux contre moi.
Qui que vous ſoyez donc, recevez une vie
Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie.

(*Il tire ſon épée & veut ſe tuer.*)

RODOGUNE.

Ah! Seigneur, arrêtez.

TIMAGENE.

Seigneur, que faites-vous?

ANTIOCHUS.

Je ſers ou l'une ou l'autre, & je préviens ſes coups.

CLEOPATRE.

Vivez, regnez heureux.

ANTIOCHUS.

Otez-moi donc de doute,
Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute;
Qui pour m'aſſaſſiner oſe me ſecourir,
Et me ſauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre & traîner cette gêne éternelle,
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, & ne pouvoir plus vous voir ſans m'allarmer
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer,
Vivre avec ce tourment c'eſt mourir à toute heure;
Tirez-moi de ce trouble, ou ſouffrez que je meure,
Et que mon déplaiſir par un coup généreux,
Epargne un parricide à l'une de vous deux.

CLEOPATRE.

Puiſque le même jour que ma main vous couronne,
Je perds un de mes fils & l'autre me ſoupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs qu'il devroit eſſuyer,
Son peu d'amour me force à me juſtifier,
Si vous n'en pouviez mieux conſoler une mere
Qu'en la traitant d'égale avec une étrangere;
Je vous dirai, Seigneur, car ce n'eſt plus à moi
A nommer autrement & mon juge & mon Roi,
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine;
Que ſon cœur du paſſé ſoutient le ſouvenir,
Et que j'avois raiſon de vouloir prévenir.
Elle a ſoif de mon ſang, elle a voulu l'épandre,
J'ai prévu d'aſſez loin ce que j'en viens d'apprendre,
Mais je vous ai laiſſé déſarmer mon courroux.

[*à Rodogune.*]

Sur la foi de ſes pleurs je n'ai rien craint de vous,
Madame, mais, ô Dieux! Quelle rage eſt la vôtre!
Quand je vous donne un fils, vous aſſaſſinez l'autre,
Et m'enviez ſoudain l'unique & foible appui
Qu'une mere opprimée eut pu trouver en lui.
Quand vous m'accablerez, où ſera mon refuge!
Si je m'en plains au Roi, vous poſſédez mon juge,
Et s'il m'oſe écouter, peut-être, hélas! envain
Il voudra ſe garder de cette même main.
Enfin je ſuis leur mere, & vous, leur ennemie,
J'ai recherché leur gloire, & vous, leur infamie,

Et ſi je n'euſſe aimé ces fils que vous m'ôtez,
Votre abord en ces lieux les eut déshérités.
C'eſt à lui maintenant en cette concurrence,
A régler ſes ſoupçons ſur cette différence,
A voir de qui des deux il doit ſe défier,
Si vous n'avez un charme à vous juſtifier.

RODOGUNE, *à Cléopatre.*

Je me défendrai mal, l'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle ſoit ſoupçonnée,
Et n'ayant rien prévu d'un attentat ſi grand,
Qui l'en veut accuſer, ſans peine la ſurprend.
Je ne m'étonne point de voir que votre haine,
Pour me faire coupable à quitté Timagene,
Au moindre jour ouvert de tout jetter ſur moi,
Son récit s'eſt trouvé digne de votre foi.
Vous l'accuſiez pourtant, quand votre ame allarmée
Craignoit qu'en expirant ce fils vous eut nommée;
Mais de ces derniers mots voyant le ſens douteux,
Vous avez pris ſoudain le crime entre nous deux.
Certes, ſi vous voulez paſſer pour véritable,
Que l'une de nous deux de ſa mort ſoit coupable,
Je veux bien par reſpect ne vous imputer rien;
Mais votre bras au crime eſt plus fait que le mien;
Et qui ſur ſon époux fit ſon apprentiſſage,
A bien pu ſur un fils achever ſon ouvrage.
Je ne dénierai point, puiſque vous le ſçavez,
De juſtes ſentimens dans mon ame élevés:
Vous demandiez mon ſang, j'ai demandé le vôtre,
Le Roi ſçait quels motifs ont pouſſé l'un & l'autre.
Comme par ſa prudence il a tout adouci,

Il vous connoît peut-être & me connoît auſſi.
(*à Antiochus.*)
Seigneur, c'eſt le moyen de vous être bien chere,
Que pour don nuptial vous immoler un frere:
On fait plus, on m'impute un coup ſi plein d'horreur,
Pour me faire un paſſage à vous percer le cœur.
[*à Cléopatre.*]
Où fuirois-je de vous après tant de furie,
Madame, & que feroit toute votre Syrie
Où ſeule & ſans appui contre mes attentats
Je verrois... Mais Seigneur, vous ne m'écoutez pas.

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien, & dans la mort d'un frere,
Je ne veux point juger entre vous & ma mere:
Aſſaſſinez un fils, maſſacrez un époux,
Je ne veux me garder ni d'elle ni de vous.
Suivons aveuglément ma triſte deſtinée,
Pour m'expoſer à tout achevons l'hymenée.
Cher frere, c'eſt pour moi le chemin du trépas,
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas,
Je cherche à te rejoindre, & non à m'en défendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me ſurprendre.
Heureux, ſi ſa fureur qui me prive de toi,
Se fait bientôt connoître en achevant ſur moi,
Et ſi du Ciel trop lent à la réduire en poudre,
Son crime redoublé peut arracher la foudre.
Donnez-moi.

RODOGUNE, *l'empêchant de prendre la coupe.*

Quoi, Seigneur!

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez envain,
Donnez.

RODOGUNE.

Ah! Gardez-vous de l'une & l'autre main!
Cette coupe eſt ſuſpecte, elle vient de la Reine,
Craignez de toutes deux quelque ſecrete haine.

CLEOPATRE.

Qui m'épargnoit tantôt oſe enfin m'accuſer.

RODOGUNE.

De toutes deux, Madame, il doit le refuſer,
Je n'accuſe perſonne & vous tiens innocente,
Mais il en faut ſur l'heure une preuve évidente.
Je veux bien à mon tour ſubir les mêmes loix;
On ne peut craindre trop pour le ſalut des Rois;
Donnez donc cette preuve, & pour toute réplique,
Faites faire un eſſai par quelque domeſtique.

CLEOPATRE, *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même. Hé bien, redoutez-vous
Quelque ſiniſtre effet encor de mon courroux?
J'ai ſouffert cet outrage avec que patience.

ANTIOCHUS, *prenant la coupe de la main de Cléopatre après qu'elle a bu.*

Pardonnez-lui, Madame, un peu de défiance;
Comme vous l'accuſez, elle fait ſon effort
A rejetter ſur vous l'horreur de cette mort;
Et ſoit amour pour moi, & ſoit amour pour elle,
Ce ſoin la fait paroître un peu moins criminelle.
Pour moi qui ne vois rien dans le trouble où je ſuis,
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abyme d'ennuis,

Attendant qu'en plein jour ces vérités paroiſſent ;
J'en laiſſe la vengeance aux Dieux qui les connoiſſent,
Et vais ſans plus tarder ...

RODOGUNE,

Seigneur, voyez ſes yeux
Déjà tous égarés, troublés & furieux,
Cet affreuſe ſueur qui court ſur ſon viſage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah, bons Dieux ! quelle rage !
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice.*

N'importe, elle eſt ma mere, il faut la ſecourir.

CLEOPATRE.

Va, tu me veux envain rappeller à la vie,
Ma haine eſt trop fidele & m'a trop bien ſervie,
Elle a paru trop tôt pour te prendre avec moi,
C'eſt le ſeul déplaiſir qu'en mourant je reçoi ;
Mais j'ai cette douceur dedans cette diſgrace,
De ne voir point regner ma rivale en ma place.
Regne de crime en crime, enfin te voilà Roi ;
Je t'ai défait d'un pere, & d'un frere, & de moi.
Puiſſe le Ciel, tous deux vous prendre pour victimes,
Et laiſſer choir ſur vous les peines de mes crimes,
Puiſſiez-vous ne trouver dedans votre union,
Qu'horreur, que jalouſie, & que confuſion ;
Et pour vous ſouhaiter tous les malheurs enſemble,
Puiſſe naître de vous un fils qui me reſſemble.

ANTIOCHUS.

Ah! Vivez pour changer cette haine en amour.

CLEOPATRE.

Je maudirois les Dieux s'ils me rendoient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici, je me meurs, Laonice;
Si tu veux m'obliger par un dernier ſervice,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.
(*Elle s'en va, & Laonice lui aide à marcher.*)

SCENE V. & Derniere.

RODOGUNE, ANTIOCHUS, ORONTE, TIMAGENE, Troupe de Parthes & de Syriens.

ORONTE.

DAns les juſtes rigueurs d'un ſort ſi déplorable,
Seigneur, le juſte Ciel vous eſt bien favorable.
Il vous a préſervé ſur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous puiſſiez courir,
Et par un digne effet de ſes faveurs puiſſantes,
La coupable eſt punie, & vos mains innocentes.

ANTIOCHUS.

Oronte, je ne ſçai dans ſon funeſte ſort,
Qui m'afflige le plus ou ſa vie ou ſa mort.
L'une & l'autre a pour moi des malheurs ſans exemple;

Plaignez mon infortune. Et vous, allez au Temple
Y changer l'allégresse en un deuil sans pareil,
La pompe nuptiale en funebre appareil,
Et nous verrons après par d'autres sacrifices,
Si les Dieux voudront être à nos vœux plus propices.

FIN.

INÉS
DE CASTRO,
TRAGÉDIE.

Par Monsieur HOUDAR DE LA MOTTE.

ACTEURS.

ALPHONSE, *Roi de Portugal, ſurnommé le Juſticier.*
LA REINE.
CONSTANCE, *Fille de la Reine, promiſe à Dom Pedre.*
DOM PEDRE, *Fils d'Alphonſe.*
INE'S, *Fille d'honneur de la Reine, mariée ſecrétement à Dom Pedre.*
DOM RODRIGUE, *Prince du Sang de Portugal.*
DOM HENRIQUE, *Grand de Portugal.*
DEUX GRANDS *de Portugal.*
L'AMBASSADEUR, *du Roi de Caſtille.*
SUITE, *de l'Ambaſſadeur.*
DOM FERDINAND, *Domeſtique de Dom Pedre.*
LA GOUVERNANTE.
DEUX ENFANS.
Pluſieurs COURTISANS.

La Scene eſt à Lisbonne, dans le Palais d'Alphonſe.

INÉS DE CASTRO, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALPHONSE, LA REINE, INÉS, RODRIGUE, HENRIQUE, *& pluſieurs Courtiſans.*

ALPHONSE.

MOn fils ne me ſuit point! Il a craint je le vois,
D'être ici le témoin du bruit de ſes exploits.
Vous, Rodrigue, le ſang vous attache à ſa gloire;
Votre valeur, Henrique, eut part à ſa victoire;
Reſſentez avec moi ſa nouvelle grandeur.
Reine, de Ferdinand voici l'Ambaſſadeur.

SCENE II.

ALPHONSE, LA REINE, INÉS, RODRIGUE, HENRIQUE, *& pluſieurs Courtiſans:* L'AMBASSADEUR DE CASTILLE, *& ſa ſuite.*

L'AMBASSADEUR.

LA gloire dont l'Infant couvre votre famille,
Autant qu'au Portugal, eſt chere à la Caſtille,
Seigneur; & Ferdinand, par ſes Ambaſſadeurs,
S'applaudit avec vous de vos nouveaux honneurs.
Goûtez, Seigneur, goûtez cette gloire ſuprême
Qui dans un ſucceſſeur vous reproduit vous-même.
Qu'il eſt doux aux grands Rois, après de longs travaux,
De ſe voir égaler par de ſi chers rivaux;
De pouvoir, le front ceint de couronnes brillantes,
En confier l'honneur à des mains ſi vaillantes;
De voir croître leur nom toûjours plus redouté,
Sûr de vaincre long-tems par leur poſtérité!
Dom Pedre ſur vos pas, au ſortir de l'enfance,
Vous vit des Africains terraſſer l'inſolence;
Cent fois, briſant leurs Forts, perçant leurs bataillons,
De ce ſang téméraire inonder leurs ſillons:
Vous traciez la carriere où ſon courage vole:
Et vos nombreux exploits ont été ſon école.
Dès que vous remettez votre foudre en ſes mains,
Il frappe; & de nouveau tombent les Africains:

Il moiſſonne en courant ces troupes fugitives,
Et rapporte à vos pieds leurs dépouilles captives.
Avec vos intérêts les nôtres ſont liés:
La victoire eſt commune entre des Alliés;
Et toute la Caſtille, au bruit de vos conquêtes,
Triomphante elle-même, a partagé vos fêtes.

ALPHONSE.

Votre Roi m'eſt uni du plus tendre lien:
Sa mere de ſon trône à paſſé ſur le mien;
Et le même traité qui me donna ſa mere,
Veut encor qu'en mon fils l'hymen lui donne un frere.
Cet hymen, que hâtoient mes vœux les plus conſtans,
Par l'horreur des combats retardé trop long-tems,
Raſſemblant aujourd'hui l'allégreſſe & la gloire,
Va s'achever enfin au ſein de la victoire:
Heureux que Ferdinand applaudiſſe au vainqueur.
. . . . . .
Nous n'allons plus former qu'une ſeule famille.
Allez; de mes deſſeins inſtruiſez la Caſtille.
Faites ſavoir au Roi cet hymen triomphant
Dont je vais couronner les exploits de l'Infant.

SCENE III.

ALPHONSE, LA REINE, INÉS.

ALPHONSE.

OUi, Madame, Conſtance avec vous amenée,
Va voir par cet hymen fixer ſa deſtinée.

Peut-être que le jour qui m'unit avec vous,
Auroit dû de mon fils faire auſſi ſon époux:
Mais je ne pus alors lui refuſer la grace
Que de l'amour d'un pere implora ſon audace:
Il n'éloignoit l'honneur de recevoir ſa foi,
Que pour s'en montrer mieux digne d'elle & de moi.
Moi-même, armant ſon bras, j'animai ſon courage.
La fortune eſt ſouvent compagne de ſon âge;
Je prévis qu'il feroit ce qu'autrefois je fis,
Et me privai de vaincre en faveur de mon fils.
Il a, graces au Ciel, paſſé mon eſpérance;
Des Africains domptés implorant ma clémence;
La moitié ſuit ſon char, & gémit dans nos fers;
Le reſte tremble encore au fond de ſes déſerts.
Quels honneurs redoublés ont ſignalé ma joie!
Et tandis que pour lui mon tranſport ſe déploie,
Mes ſujets enchantés, encheriſſant ſur moi,
Semblent par mille cris le proclamer leur Roi.
Madame, il eſt enfin digne que la Princeſſe
Lui donne avec ſa main l'eſtime & la tendreſſe.
Ce nœud va rendre heureux, au gré de mes ſouhaits,
Ce que j'ai de plus cher, mon fils & mes ſujets.

LA REINE.

Ne prévoyez-vous point un peu de réſiſtance,
Seigneur? De votre fils la longue indifférence
Me trouble malgré moi d'un ſoupçon inquiet;
Et je crains dans ſon cœur quelque obſtacle ſecret.
Auprès de la Princeſſe il eſt preſque farouche;
Jamais un mot d'amour n'eſt ſorti de ſa bouche,
Et, de tout autre ſoin à ſes yeux agité,

Il ſemble n'avoir pas apperçu ſa beauté.
S'il réſiſtoit, Seigneur ...

ALPHONSE.

C'eſt prendre trop d'ombrage.
Excuſez la fierté de ce jeune courage.
C'eſt un héros naiſſant de ſa gloire frappé,
Et d'un premier triomphe encor tout occupé.
Bientôt n'en doutez pas, une juſte tendreſſe
De ce ſuperbe cœur diſſipera l'ivreſſe.
D'un heureux hymenée il ſentira le prix.

LA REINE.

J'ai lieu, vous dis-je encor, de craindre ſes mépris.
Eh! qui n'eut pas penſé qu'aujourd'hui ſa préſence
Dût des Ambaſſadeurs honorer l'audience?
Mais il n'a pas voulu vous y voir rappeller
Des traités que ſon cœur refuſe de ſceller.
S'il réſiſtoit, Seigneur ...

ALPHONSE.

S'il réſiſtoit, Madame!
De quelle incertitude alarmez vous mon ame?
Mon fils me réſiſter! Juſte Ciel! j'en frémis;
Mais bientôt le rebelle effaceroit le fils:
S'il pouſſoit juſques-là l'orgueil de ſa victoire,
D'autant plus criminel qu'il s'eſt couvert de gloire,
Je lui ferois ſentir que les plus grands exploits,
Que le ſang ne l'a point affranchi de mes loix;
Que lorſqu'à mes côtés mon peuple le contemple,
C'eſt un premier ſujet qui doit donner l'exemple;
Et qu'un ſujet ſur qui ſe tournent tous les yeux,
S'il n'eſt le plus ſoumis, eſt le plus odieux.
Mais, Madame, écartons de funeſtes images.

D'un coupable refus rejettez ces préſages.
Je vais à la Princeſſe annoncer mon deſſein;
Et j'en avertirai mon fils, en Souverain.

SCENE IV.

LA REINE, INÉS.

LA REINE.

TAndis qu'à mon époux j'adreſſe ici mes plaintes,
Inés, vous entendez ſes deſſeins & mes craintes;
Et ſi vous le vouliez, vous pourriez m'informer
Du myſtere fatal dont je dois m'alarmer.
Vous avez de l'Infant toute la confidence.
Je ne jouirois pas ſans vous de ſa préſence.
S'il honore ma Cour, ſes yeux toûjours diſtraits
Paroiſſent n'y chercher, n'y rencontrer qu'Inés.
De grace, éclairciſſez de trop juſtes alarmes.
Ma fille à ſes yeux ſeuls n'a-t-elle point de charmes?
A ce cœur prévenu, quel funeſte bandeau
Cache ce que le Ciel a formé de plus beau?
Car quel objet jamais auſſi digne de plaire,
A mieux juſtifié tout l'orgueil d'une mere?
Les cœurs à ſon aſpect partagent mes tranſports;
La nature a pour elle épuiſé ſes tréſors;
De cent dons précieux l'aſſemblage céleſte;
De ſes propres attraits l'oubli le plus modeſte;
La vertu la plus pure empreinte ſur ſon front,

Me devroient-ils encor laiſſer craindre un affront?

INÉS.

Madame, croyez-vous le Prince ſi ſauvage,
Qu'il puiſſe à la beauté refuſer ſon hommage?
Juſques dans ſes ſecrets je ne pénétre pas;
Mais avec moi ſouvent admirant tant d'appas,
Et de tant de vertus reconnoiſſant l'empire,
Ce que vous en penſez, il aimoit à le dire.

LA REINE.

Eh! pourquoi, s'il l'aimoit, ne le dire qu'à vous?
Craignez, en me trompant, d'attirer mon courroux.
Je le vois: ce n'eſt point la Princeſſe qu'il aime.
Il vous parle de vous.

INÉS.

Ciel! de moi?

LA REINE.

De vous-même.
Je vous crois ſon amante; ou pour m'en détromper,
Montrez-moi donc le cœur que ma main doit fraper.
Car je veux bien ici vous découvrir mon ame;
Celle qui de Dom Pedre entretiendroit la flamme,
Qui, me perçant le ſein des plus ſenſibles coups,
A ma fille oſeroit diſputer ſon époux,
Victime dévouée à toute ma colere,
Verroit où peut aller le tranſport d'une mere.
Ma fille eſt tout pour moi, plaiſir, honneur, repos;
Je ne connois qu'en elle & les biens & les maux,
Il n'eſt, pour la venger, nul frein qui me retienne:

Son affront eſt le mien; ſa rivale eſt la mienne,
Et ſa conſtance même à porter ſon malheur,
D'une nouvelle rage armeroit ma douleur.
Songez-y donc: ſachez ce que le Prince penſe.
Il faut me découvrir l'objet de ma vengeance.
Je brûle de ſavoir à qui j'en dois les coups.
Livrez-moi ce qu'il aime, ou je m'en prends à vous.

SCENE V.

INÉS *ſeul.*

O Ciel! qu'ai-je entendu? Quelle affreuſe tempête,
Si j'en crois ſes tranſports, va fondre ſur ma tête?
Heureuſe, dans l'horreur des maux que je prévoi,
Si je n'avois encore à trembler que pour moi!

SCENE VI.

INÉS, DOM PEDRE, DOM FERDINAND.

INÉS.

AH! cher Prince, apprenez tout ce que je redoute;
Mais faites obſerver qu'aucun ne nous écoute.

DOM PEDRE.

Veillez-y, Ferdinand. Madame, quels malheurs

M'annonce ce viſage inondé de vos pleurs?
Parlez; ne tenez plus mon ame ſuſpendue.

INÉS.

Cher Prince, c'en eſt fait, votre épouſe eſt perdue!

DOM PEDRE.

Vous, perdue! Et pourquoi ces mortelles terreurs?

INÉS.

Voilà ces tems cruels, ces momens pleins d'horreurs,
Qu'en vous donnant ma main, prévoyoit ma tendreſſe.
Le Roi vient d'arrêter l'hymen de la Princeſſe:
Il va vous demander pour elle cette foi
Qui n'eſt plus au pouvoir ni de vous, ni de moi.
Pour comble de malheur, la Reine me ſoupçonne.
Si vous voyiez la rage où ſon cœur s'abandonne,
Et tout l'emportement de ce courroux affreux
Qu'elle voue à l'objet honoré de vos feux...
Eh! juſqu'où n'ira point cette fureur jalouſe,
Si, cherchant une amante, elle trouve une épouſe?
Et qu'elle perde enfin l'eſprit de m'en punir,
Que par la ſeule mort qui peut nous déſunir?

DOM PEDRE.

Calmez-vous, chere Inés, votre frayeur m'offenſe.
Eh! de qui pouvez-vous redouter la vengeance,
Quand le ſoin de vos jours eſt commis à ma foi?

INÉS.

Ah! Prince, penſez-vous que je craigne pour moi?
Jugez mieux des terreurs dont je me ſens ſaiſie:
Je crains cet intérêt dont vous touche ma vie.
Je ſais ce que ma mort vous coûteroit de pleurs;

Et ne crains mes dangers, que comme vos malheurs.
Vous le ſavez, l'eſpoir d'être un jour couronnée,
Ne m'a point fait chercher votre auguſte hymenée;
Et quand j'ai violé la loi de cet état,
Qui traite un tel hymen de rebelle attentat,
Vous ſavez que pour vous me chargeant de ce crime,
De vos ſeuls interêts je me fis la victime.
Cent fois dans vos tranſports, & le fer à la main,
Je vous ai vu tout prêt à vous percer le ſein;
Conſumé tous les jours d'une affreuſe triſteſſe,
Accuſer, en mourant, ma timide tendreſſe:
C'eſt à ce ſeul péril que mon cœur a cédé.
Il falloit vous ſauver; & j'ai tout haſardé.
Je ne m'en répens pas. Le Ciel que j'en atteſte,
Voit que ſi mon audace à moi ſeule eſt funeſte,
Même ſur l'échafaud, je chérirois l'honneur
D'avoir, juſqu'à ma mort, fait tout votre bonheur.

DOM PEDRE.

Ne doutez point, Inés, qu'une ſi belle flamme
De feux auſſi parfaits n'ait embraſé mon ame.
Mon amour s'eſt accru du bonheur de l'époux.
Vous fites tout pour moi; je ferai tout pour vous.
Ardent à prévenir, à venger vos alarmes,
Que de ſang payeroit la moindre de vos larmes!
Tout autre nom s'efface auprès des noms ſacrés
Qui nous ont pour jamais l'un à l'autre livrés.
Je puis contre la Reine écouter ma colere;
Et même le reſpect que je dois à mon pere,
Si je tremblois pour vous...

INÉS.

Ah ! cher Prince, arrêtez.
Je frémis de l'excès où vous vous emportez.
Pour prix de mon amour, rappellez vous, ſans ceſſe
La grace que de vous exigea ma tendreſſe.
Le jour heureux qu'Inés vous reçut pour époux,
Vous la vîtes, Seigneur, tombant à vos genoux,
Vous conjurer enſemble, & de m'être fidelle,
Et de n'allumer point de guerre criminelle,
Et dans quelque péril que me jettât ma foi,
De n'oublier jamais que vous avez un Roi.

DOM PEDRE.

Je ne vous promis rien ; & je ſens plus encore
Qu'il n'eſt point de devoir contre ce que j'adore.
Si je crains pour vos jours, je vais tout haſarder ;
Et vous m'êtes d'un prix à qui tout doit céder.
Mais s'il le faut, fuyez : que le plus ſûr aſyle,
Sur vos jours menacés me laiſſe un cœur tranquille.
Emmenez ſur vos pas, loin de ces triſtes lieux,
De notre ſaint hymen, les gages précieux.
Aux ordres que j'attends, je ſais que ma réponſe
Va ſoudain m'attirer la colere d'Alphonſe.
Les Africains défaits, il ne me reſte plus
Ni raiſon, ni prétexte à eacher mes refus ;
Il faut lui declarer que, quelque effort qu'il tente,
Je ne ſaurois ſouſcrire à l'hymen de l'Infante.
Je connois de ſon cœur l'inflexible fierté :
Il voudra ſans égard m'immoler au traité ;
Et ſi, de mes refus éclairciſſant la cauſe,
La Reine pénétroit quel nœud ſacré s'oppoſe...

J'en friſſonne d'horreur, chere Inés; mais le Roi
Vous livreroit ſans doute aux rigueurs de la Loi;
Et moi déſeſpéré... Fuyez, fuyez, Madame;
De cette affreuſe idée affranchiſſez mon ame:
Fuyez...

INÉS.

Non; en fuyant, prince, je me perdrois;
Ce qu'il nous faut cacher, je le décélerois.
Il vaut mieux demeurer. Armons-nous de conſtance;
Diſſipons les ſoupçons de notre intelligence;
Ne nous revoyons plus; & contraignant nos feux,
Réſervons ces tranſports pour des jours plus heureux.

DOM PEDRE.

J'y conſens, chere Inés. Alphonſe va m'entendre.
Cachez bien l'intérêt que vous y pouvez prendre.

INÉS.

Que me promettre, hélas! de ma foible raiſon,
Moi qui ne puis ſans trouble entendre votre nom!

DOM PEDRE.

Adieu; repoſez-vous ſur la foi qui m'engage:
Dans cet embraſſement recevez-en le gage.
Séparons-nous.

INÉS.

J'ai peine à ſortir de ce lieu.
Nous nous diſons peut-être un éternel adieu.

***

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, ALPHONSE.

CONSTANCE

QUoi! Me flattai-je envain, Seigneur, que ma priere
Touche un Roi que je dois regarder comme un pere?
Et ne puis-je obtenir que par égard pour moi,
Vous n'alliez pas d'un fils ſolliciter la foi?
Ne vaudroit-il pas mieux que de notre hymenée,
Lui-même impatient vint hâter la journée;
Qu'il en preſſât les nœuds; & que cet heureux jour
Fut marqué par ſa foi moins que par ſon amour?
A le précipiter qui peut donc vous contraindre?
D'un injuſte délai m'entendez-vous me plaindre?
Je ſais par quels ſermens ces nœuds ſont arrêtés:
Mais le tems n'en eſt pas preſcrit par les traités;
Et mon frere chargea votre ſeule prudence
D'unir, pour leur bonheur, votre fils & Conſtance.

ALPHONSE.

Je ne ſuis pas ſurpris, Madame, en ce moment,
De vous voir témoigner ſi peu d'empreſſement.

Cette noble fierté ſied mieux que le murmure :
Mais de plus longs délais nous feroient trop d'injure ;
Et moins vous vous plaignez, plus vous me faites voir
Que je dois n'écouter ici que le devoir.
Par mes ordres, mon fils dans ces lieux va ſe rendre :
Le deſſein en eſt pris, & je lui vais apprendre...

CONSTANCE.

Ah ! De grace, Seigneur, ne précipitez rien.
Entre vos intérêts, daignez compter le mien.
Si depuis qu'en ces lieux j'accompagnai ma mere,
Vous m'avez toûjours vue attentive à vous plaire ;
Si toute ma tendreſſe & mes reſpects profonds,
Et de fille & de pere ont devancé les noms,
Daignez attendre encor...

ALPHONSE.

De tant de réſiſtance
Je ne ſais à mon tour ce qu'il faut que je penſe.
L'Infant eſt-il pour vous un objet odieux ?
Et ce Prince à tel point a-t-il bleſſé vos yeux,
Que vous trouviez ſa main indigne de la vôtre ?
Pourquoi craindre l'inſtant qui vous joint l'un à l'autre ?
J'ai peine à concevoir, Madame, que mon fils
Soit aux yeux de Conſtance un objet de mépris.

CONSTANCE.

Un objet de mépris ! Hélas ! S'il pouvoit l'être ;
Si moins digne, Seigneur, du ſang qui l'a fait naître,
Son hymen à mes vœux n'offroit pas un Héros.
J'attendrois

J'attendrois ſa réponſe avec plus de repos.
Mais je ne feindrai pas de le dire à vous-même;
Je ne la crains, Seigneur, que parce que je l'aime.
Souffrez qu'en votre ſein j'épanche mon ſecret:
Quel autre confident plus tendre & plus diſcret
Pourroit jamais choiſir une ſi belle flamme?
L'aſpect de votre fils troubla d'abord mon ame.
Des mouvemens ſoudains inconnus à mon cœur,
Du devoir de l'aimer firent tout mon bonheur;
Et vous jugez combien, dans mon ame charmée,
S'eſt accru cet amour avec ſa renommée.
Quand on vous racontoit ſur l'Africain jaloux
Tant d'exploits étonnans, s'il n'étoit né de vous,
Par quels vœux près de lui j'appellois la victoire!
Par combien de ſoupirs célébrois-je ſa gloire!
Enfin, je l'ai revu triomphant; & mon cœur
S'eſt lié pour jamais au char de ce vainqueur.
Cependant, malheureuſe! Autant il m'intéreſſe,
Autant je me ſens loin d'obtenir ſa tendreſſe,
Objet infortuné de ſes triſtes tiédeurs,
Je dévore en ſecret mes ſoupirs & mes pleurs.
Mais il me reſte au moins une foible eſpérance
De trouver quelque terme à ſon indifférence:
Tout renfermé qu'il eſt, l'excès de mon amour
Me promet le bonheur de l'attendrir un jour.
Attendez-le, Seigneur, ce jour, où plus heureuſe,
Je fléchirai pour moi ſon ame généreuſe;
Et ne m'expoſez pas à l'horreur de ſouffrir
La honte d'un refus dont il faudroit mourir.

ALPHONSE.

Ma fille; car l'aveu que vous daignez me faire,

Vient d'émouvoir pour vous les entrailles de pere ;
Ces noms intéreſſants flattent déjà mon cœur ;
Et je me hâte ici d'en goûter la douceur.
Ne vous alarmez point d'un malheur impoſſible.
Mon fils à tant d'attraits ne peut être inſenſible ;
Et quoi que vous penſiez, vous verrez dès ce jour
Et ſon obéiſſance, & même ſon amour...
Je vais...

UN GARDE.

Le Prince vient, Seigneur.

CONSTANCE.

Je me retire ;
Mais ſi mes pleurs ſur vous ont encor quelque empire...

ALPHONSE.

Ceſſez de m'affliger par cet injuſte effroi,
Et de votre bonheur repoſez-vous ſur moi.

SCENE II.

ALPHONSE, DOM PEDRE.

ALPHONSE.

LEs Peuples ont aſſez célébré vos conquêtes,
Prince ; il eſt tems enfin que de plus douces fêtes
Signalent cet hymen entre deux Rois juré,
Digne prix des exploits qui l'ont trop différé ;
Cet hymen que l'amour, s'il faut que je m'explique,
Devroit preſſer encor plus que la politique,

Qui préſente à vos vœux des vertus, des appas
Que l'univers entier ne raſſembleroit pas:
Je m'étonne toûjours que ſur cette alliance,
Vous m'ayez laiſſé voir ſi peu d'impatience;
Que loin de me preſſer de couronner vos feux,
Il vous faille avertir, ordonner d'être heureux.

DOM PEDRE.

J'eſpérois plus, Seigneur, de l'amitié d'un pere.
N'étoit ce pas aſſez m'expliquer, que me taire?
J'ai cru, ſur cet hymen, que mon Roi voudroit bien
Entendre mon ſilence, & ne m'ordonner rien.

ALPHONSE.

Ne vous ordonner rien! A ce mot téméraire,
Je ſens que je commande à peine à ma colere;
Et ſi je m'en croyois... Mais, Prince, ma bonté
Se diſſimule encor votre témérité.
Ne croyez pas qu'ici je vous faſſe une offenſe
De dérober votre ame au pouvoir de Conſtance,
D'oppoſer à ſes yeux la farouche fierté
D'un cœur inacceſſible aux traits de la beauté:
Mais vous figurez-vous que ces grands hymenées
Qui des enfans des Rois reglent les deſtinées,
Attendent les concerts des vulgaires ardeurs,
Et, pour être achevés, veuillent l'aveu des cœurs?
Non, Prince, loin du trône un penſer ſi bizarre;
C'eſt par d'autres reſſorts que le Ciel les prépare.
Nous ſommes affranchis de la commune loi;
L'intérêt des états donne ſeul notre foi.
Laiſſons à nos ſujets cet égard populaire,
De n'approuver d'hymen que celui qui ſait plaire,
D'y chercher le rapport des cœurs & des eſprits:

Mais ce bonheur pour nous n'eſt pas d'aſſez haut prix ;
Il nous eſt glorieux qu'un hymen politique
Aſſure à nos dépens la fortune publique.

DOM PEDRE.

C'eſt pouſſer un peu loin ces maximes d'Etat ;
Et je ne croirai point commettre un attentat,
De vous dire, Seigneur, que malgré ces maximes,
La nature a ſes droits plus ſaints, plus légitimes.
Le plus vil des mortels diſpoſe de ſa foi :
Ce droit n'eſt-il éteint que pour le fils d'un Roi ?
Et l'honneur d'être né ſi près du rang ſuprême,
Me doit-il en eſclave arracher à moi-même ?
Déjà de mes diſcours frémit votre courroux :
Mais regardez, Seigneur, un fils à vos genoux ;
Prêtez à mes raiſons une oreille de pere.
Lorſque de Ferdinand vous obtîntes la mere,
Sans daigner conſulter ni mes yeux, ni mon cœur,
Votre foi m'engagea, me promit à ſa ſœur.
Je ſais que les vertus, les traits de la Princeſſe,
Ne vous ont pas laiſſé douter de ma tendreſſe :
Vous ne pouviez prévoir cet obſtacle ſecret
Que le fond de mon cœur vous oppoſe à regret ;
Et cependant il faut que je vous le révéle,
Je ſens trop que le Ciel ne m'a point fait pour elle ;
Qu'avec quelque beauté qu'il l'ait voulu former,
Mon deſtin pour jamais me défend de l'aimer.
Si mes jours vous ſont chers ; ſi, depuis mon enfance
Vous pouvez vous louer de mon obéiſſance ;
Si par quelques vertus & par d'heureux exploits,
Je me ſuis montré fils du plus grand de nos Rois,

Laiſſez aux droits du ſang céder la politique.
Epargnez-moi de grace un ordre tyrannique.
N'accablez point un cœur, qui ne peut ſe trahir,
Du mortel déſeſpoir de vous déſobéir.

ALPHONSE.

Je vous aime; & déjà d'un diſcours qui m'offenſe,
Vous auriez éprouvé la ſévere vengeance,
Si malgré mon courroux, ce cœur trop paternel
N'héſitoit à trouver en vous un criminel.
Mais ne vous flattez point de cet eſpoir frivole,
Que mon amour pour vous balance ma parole,
Ecouterois-je ici vos rebelles froideurs,
Tandis qu'à Ferdinand, par ſes Ambaſſadeurs,
Je viens de confirmer l'alliance jurée?
Eh! que devient des Rois la majeſté ſacrée,
Si leur foi ne peut pas raſſurer les mortels;
Si leur trône n'eſt pur autant que les Autels?
Et ſi de leurs traités l'engagement ſuprême
N'étoit pas à leurs yeux le décret de Dieu même?
Mais en rompant les nœuds qui vous ont engagé,
Voulez-vous que bientôt Ferdinand outragé,
Nous jurant déſormais une guerre éternelle,
Accoure ſe venger d'un voiſin infidele?
Que de fleuves de ſang ...

DOM PEDRE.

Ah! Seigneur, eſt-ce à vous.
A craindre d'allumer un ſi foible courroux?
Bravez des ennemis que vous pouvez abattre.
Quand on eſt ſûr de vaincre, a-t-on peur de combattre?
La victoire a toûjours couronné vos combats;
Et j'ai moi-même appris à vaincre ſur vos pas.

Pourquoi ne pas ſaiſir des palmes toutes prêtes ?
Embraſſez un prétexte à de vaſtes conquêtes :
Soumettez la Caſtille ; & que tous nos voiſins
Subiſſent l'aſcendant de vos nobles deſtins.
Heureux ſi je pouvois, dans l'eſpoir de vous plaire,
Sceller de tout mon ſang la gloire de mon pere.

ALPHONSE.

Vos fureurs ne ſont pas une regle pour moi :
Vous parlez en ſoldat, je dois agir en Roi.
Quel eſt donc l'héritier que je laiſſe à l'Empire,
Un jeune audacieux dont le cœur ne reſpire
Que les ſanglans combats, les injuſtes projets.
Prêt à compter pour rien le ſang de ſes ſujets,
Je plains le Portugal des maux que lui prépare
De ce cœur effréné l'ambition barbare.
Eſt ce pour conquérir que le Ciel fit les Rois ?
N'auroit-il donc rangé les peuples ſous nos loix,
Qu'afin qu'à notre gré la folle tyrannie
Oſât impunément ſe jouer de leur vie ?
Ah ! jugez mieux du trône ; & connoiſſez, mon fils,
A quel titre ſacré nous y ſommes aſſis.
Du ſang de nos ſujets ſages dépoſitaires,
Nous ne ſommes pas tant leurs maîtres que leurs peres :
Au péril de nos jours il faut les rendre heureux ;
Ne conclure ni paix, ni guerre que pour eux.
Ne connoître d'honneur que dans leur avantage ;
Et quand dans ſes excés notre aveugle courage,
Pour une gloire injuſte expoſe leurs deſtins,
Nous nous montrons leurs Rois moins que leurs aſſaſſins.

Songez-y : quand ma mort tous les jours plus prochaine,
Aura mis en vos mains la grandeur ſouveraine,
Rappellez ces devoirs, & les accompliſſez.
Aujourd'hui mon ſujet, Dom Pedre, obéiſſez;
Et ſans plus me laſſer de votre réſiſtance,
Dégagez ma parole, en épouſant Conſtance.
En un mot, je le veux.

DOM PEDRE.

Seigneur, ce que je ſuis
Ne me permet auſſi qu'un mot; je ne le puis.

SCENE III.

ALPHONSE, DOM PEDRE, LA REINE, INÉS.

ALPHONSE.

MAdame, qui l'eut cru! je rougis de le dire,
Le rebelle réſiſte à ce que je deſire,
Et malgré mes bontés, vient de me laiſſer voir
Cet inflexible orgueil que je n'oſois prévoir.
Par l'affront ſolemnel qu'il fait à la Caſtille,
Il me couvre de honte, & vous & votre fille;
Et je ne comprends pas par quel enchantement
J'en puis ſuſpendre encor le juſte châtiment.
N'eſt-ce point qu'à ce crime un autre l'enhardiſſe?
Si de ſa réſiſtance il a quelque complice...

LA REINE.

Sa complice, Seigneur, vous la voyez...

ALPHONSE.

Inés !

INÉS.

Moi !

LA REINE.

Le Prince ſéduit par ſes foibles attraits,
Et plus ſans doute encor par beaucoup d'artifice,
S'applaudit de lui faire un ſi grand ſacrifice.
Il immole ma fille à cet indigne amour.
J'en ai prévu l'obſtacle ; & depuis plus d'un jour,
Les regards de l'ingrat toûjours fixés ſur elle,
M'en avoient annoncé la funeſte nouvelle.
Tantôt à la perfide expoſant mes douleurs,
J'étudiois ſes yeux que trahiſſoient ſes pleurs ;
Et ſon trouble perçant à travers ſon ſilence,
Me découvroit aſſez l'objet de ma vengeance.
A peine je ſortois, tous deux ils ſe ſont vus ;
Ils ſe ſont en ſecret long-tems entretenus ;
Et tous deux confirmant mes premieres alarmes,
Ne ſe ſont ſéparés que baignés de leurs larmes.
Regardez même encor ce coupable embarras.

INÉS, *au Roi.*

C'eſt envain qu'on m'accuſe ; & vous ne croirez pas...

DOM PEDRE.

Ne déſavouez point, Inés, que je vous aime.
Seigneur, loin d'en rougir, j'en fais gloire moi-même ;
Mais laiſſez ſur moi ſeul tomber votre courroux.
Inés, n'eſt point coupable ; & jamais...

ALPHONSE.

Taiſez-vous.

à la Reine.

Madame, en attendant qu'elle ſe juſtifie,
Je veux qu'on la retienne, & je vous la confie.
Dans ſon appartement qu'on la faſſe garder.

DOM PEDRE.

O Ciel! en quelles mains l'allez-vous haſarder?
Vous expoſez ſes jours...

ALPHONSE.

Sortez de ma préſence,
Ingrat. Je mets encor un terme à ma vengeance;
Vous pouvez dans ce jour réparer vos refus;
Mais ce jour expiré, je ne vous connois plus.
Sortez.

DOM PEDRE.

Ah! pour Inés tant de rigueur m'accable.
[*à part.*]
Je ſors... Mais je crains bien de revenir coupable.

SCENE IV.

ALPHONSE, LA REINE, INÉS.

ALPHONSE.

C'En eſt donc fait; l'ingrat ſe ſouſtrait à ma loi.
Que vais-je devenir? Serai-je pere ou Roi?
Comment ſortir du trouble où ſon orgueil me livre?
Ciel! daigne m'inſpirer le parti qu'il faut ſuivre.

SCENE V.

LA REINE, INÉS.

LA REINE.

VOus ne voyez ici que cœurs déſeſpérés:
Mais je vous tiens captive, & vous m'en répondrez.
Quand le Roi laiſſeroit déſarmer ſa colere,
Vous ne fléchirez point une jalouſe mere;
Et je vous jure ici que mon reſſentiment
N'aura pas vu rougir ma fille impunément.
Peut-être, ſi j'en crois la fureur qui me guide,
Sera-ce encor trop peu du ſang d'une perfide;
Et le Prince cruel qui nous oſe outrager,
Pourroit... Vous pâliſſez à ce nouveau danger.
Tremblez: plus de vos cœurs je vois l'intelligence,
Plus votre frayeur même en hâte la vengeance.

SCENE VI.

LA REINE, INÉS, CONSTANCE.

LA REINE.

AH! ma fille!...

CONSTANCE.

De quoi m'allez-vous informer,

Madame? Tout ici conſpire à m'alarmer:
J'ai vu ſortir le Prince enflammé de colere;
Et la même fureur éclate au front du Pere.
De quels malheurs...

LA REINE.

Le Prince oſe vous refuſer.
Voilà, voilà l'objet qui vous fait mépriſer.
Gardes, conduiſez-là. Ma fille eſt outragée:
Mais duſſai-je en périr, elle ſera vengée.

CONSTANCE.

Ah! ne vous chargez pas de ces barbares ſoins.
Quand je ſerai vengée en ſouffrirai-je moins?

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALPHONSE, LA REINE.

ALPHONSE.

OUi, qu'elle vienne. Avant que mon cœur s'abandonne
Aux conſeils violens que le courroux lui donne,
Il faut de la prudence empruntant le ſecours,
D'un trouble encor naiſſant interrompre le cours.
Voyons Inés; ſuivons ce que le Ciel m'inſpire.
Dans le fond de ſon cœur je me promets de lire.
Madame, je l'attends qu'on la faſſe venir:

Je vais voir ſi je dois pardonner ou punir.

LA REINE.

Eh ! peut-elle, Seigneur, n'être pas criminelle ?
L'amour ſeul qu'elle inſpire eſt un crime pour elle:
Mais elle ne s'eſt pas bornée à le ſouffrir ;
Soigneuſe de l'accroître, ardente à le nourrir,
Et plus ſuperbe encor par l'hymen qu'elle arrête,
Elle s'eſt tout permis pour garder ſa conquête.
Un des ſiens me le vient d'avouer à regret:
Tous les jours auprès d'elle introduit en ſecret,
Le Prince, ne ſuivant qu'un fol amour pour guide,
Va de ſes entretiens goûter l'appas perfide.
Sans doute à la révolte elle oſe l'enhardir.
La laiſſerez-vous donc encor s'en applaudir,
Au lieu d'intimider aux dépens de ſa vie,
Celles que ſéduiroit ſon audace impunie ?
De la ſévérité ſi vous craignez l'excès,
De la douceur auſſi quel ſeroit le ſuccès ?
Voulez-vous tous les jours qu'une fiere ſujette,
Des enfans de ſes Rois médite la défaite;
Que, profitant d'un âge ouvert aux vains deſirs,
Où le cœur imprudent vole aux premiers plaiſirs,
Elle uſurpe ſur eux un pouvoir qui nous brave,
Et dans ſes Souverains ſe choiſiſſe un eſclave ?
Délivrez vos enfans de ce funeſte écueil ;
De ces fieres beautés épouvantez l'orgueil ;
Et qu'Inés comdamnée apprenne à ces rebelles
A reſpecter des cœurs trop élevés pour elles.

ALPHONSE.

Je voulois la punir ; & mon premier tranſport
Avec vos ſentimens n'étoit que trop d'accord :

Mais je ne ſuis pas Roi pour céder ſans prudence
Aux premiers mouvemens d'une aveugle vengeance.
Il eſt d'autres moyens que je dois éprouver.
Ordonnez qu'elle vienne à l'inſtant me trouver.

SCENE II.

ALPHONSE *ſeul.*

O Ciel! tu vois l'horreur du ſort qui me menace:
Je crains toûjours qu'un fils, conſommant ſon audace,
Ne me réduiſe enfin à la néceſſité
De punir malgré moi ſa coupable fierté.
N'oppoſe point en moi le Monarque & le pere.
Chaſſe loin de mon fils ce tranſport téméraire.
Je lui vais enlever l'objet de tous ſes vœux;
Fais qu'à ſes feux éteints ſuccedent d'autres feux.
Qu'il perde ſon amour, en perdant l'eſpérance.
Protege, juſte Ciel! daigne aider ma prudence.

SCENE III.

ALPHONSE, INÉS.

ALPHONSE.

Venez, venez, Inés. Peut-être attendez-vous
Un rigoureux arrêt dicté par le courroux.

Vous jettez la diſcorde au ſein de ma Famille;
Contre le Portugal vous armez la Caſtille ;
Et vos yeux, ſeul obſtacle à ce que j'ai promis,
M'alarment plus ici qu'un peuple d'ennemis.
Je veux bien cependant ne pas croire, Madame,
Que d'un fils indiſcret vous approuviez la flamme,
Ni qu'en entretenant ſes tranſports furieux,
Votre cœur ait eu part au crime de vos yeux.
Je ne punirai point des malheurs que, peut-être,
Malgré votre vertu, vos charmes ont fait naître.
Quoi qu'il en ſoit enfin, je veux bien l'ignorer:
Sans rien approfondir, il faut tout réparer.

INÉS.

Je l'ai bien cru, Seigneur, d'un Monarque équitable;
Qu'il ne ſe plairoit pas à me croire coupable;
Que lui-même plaignant l'état où je me vois,
Ne m'accableroit point...

ALPHONSE.

Inés, écoutez-moi.
De vos nobles ayeux je garde la mémoire.
Du ſceptre que je porte ils ont accru la gloire.
Votre ſang illuſtré par cent fameux exploits,
Ne le céde en ces lieux qu'à celui de vos Rois.
Sur-tout à votre ayeul, guide de mon enfance,
Je ſais ce que mon cœur doit de reconnoiſſance.
C'eſt ce ſage Héros qui m'apprit à regner;
Et par lui la vertu prit ſoin de m'enſeigner
Comme on doit ſoutenir le poids d'une couronne,
Pour mériter les noms que l'univers me donne.
D'un ſervice ſi grand plus je vous peins l'éclat,
Plus vous voyez combien je craindrois d'être ingrat.

Recevez donc le prix de ce peu de ſageſſe
Que dès mes jeunes ans je dus à ſa vieilleſſe;
Et vous-même jugez par d'illuſtes effets,
Si je ſais au ſervice égaler les bienfaits.
Rodrigue eſt de mon ſang; il vous aime, Madame,
Il ma ſouvent preſſé de couronner ſa flamme:
Je vous donne à ce Prince; & par un ſi beau don
Alphonſe ne craint point d'avilir ſa maiſon.
Mes peuples par le rang où ce choix vous appelle,
Connoîtront de quel prix m'eſt un ami fidele.
Je vais par vos honneurs apprendre au Portugal
Que qui forme les Rois eſt preſque leur égal.

INES.

Des ſervices des miens vantez moins l'importance:
L'honneur de vous les rendre en fut la récompenſe.
S'ils ont verſé leur ſang, il étoit votre bien:
Ils ont fait leur devoir; vous ne leur devez rien.
Mais ſi trop généreux, votre bonté ſuprême
Vouloit en moi, Seigneur, payer leur devoir même,
Je vous demanderois pour unique faveur
De me laiſſer toûjours maîtreſſe de mon cœur.
Rodrigue par ſes feux ne ſert qu'à me confondre,
Je ne ſens que l'ennui de n'y pouvoir répondre.
Eh! que me ſerviroient les honneurs éclatans
D'un hymen que jamais l'amour ...

ALPHONSE.

Je vous entends,
Superbe, ce diſcours confirme mes alarmes.
Je vois à quel excès va l'orgueil de vos charmes.
Quoi! c'eſt donc pour mon fils que vous vous réſervez?

Et c'eſt contre ſon Roi, vous, qui le ſoulevez ?
Il vous tarde à tous deux qu'une mort deſirée
Ne tranche de mes jours l'incommode durée.
Je gêne de vos feux l'ambitieuſe ardeur.
Mon fils doit avec vous partager ſa grandeur ;
Et le rebelle en proie à l'amour qui l'entraîne,
Ne brûle d'être Roi que pour vous faire Reine.
Que ſais-je même encor ſi, plus impatient,
Au mépris de la Loi, peut-être l'oubliant,
Votre amour n'auroit point réglé ſa deſtinée,
Et bravé les dangers d'un ſecret hyménée !

INÉS.

O Ciel ! que penſez-vous ?

ALPHONSE.

Si jamais vous l'oſiez,
Si d'un nœud criminel je vous ſavois liés,
Téméraire, tremblez ; n'eſpérez point de grace ;
L'opprobre & le ſupplice expieroient votre audace.
C'eſt votre même ayeul dont je vante la foi,
Qui, pour l'honneur du trône, en a dicté la loi ;
Et juſques ſur ſon ſang s'il ſe trouvoit coupable,
Me força d'en jurer l'exemple inviolable.
Il ſembloit qu'il prévit l'objet de mon courroux,
Et qu'il falloit un jour le ſignaler ſur vous.
Inés, ſi vous oſiez juſtifier ſes craintes,
C'eſt lui que j'en atteſte, inſenſible à vos plaintes,
Et prompt à prévenir des exemples pareils,
Aux dépens de vos jours, je ſuivrois ſes conſeils.

SCENE IV.

LA REINE, ALPHONSE, INÉS.

LA REINE.

AH! Seigneur, prévenez la derniere disgrace;
Le coupable Dom Pedre est déjà dans la place,
La fureur dans les yeux, les armes à la main,
Suivi d'un peuple prêt à servir son dessein.
De tous côtés s'éleve une clameur rebelle;
Chaque moment grossit la troupe criminelle,
Tous jurent de le suivre, & leurs cris aujourd'hui
Ne reconnoissent plus de souverain que lui.
De ce Palais sans doute ils vont forcer la garde.

ALPHONSE.

Ciel! à cet attentat faut-il qu'il se hasarde!
Malheur que je n'ai pu prévoir ni prévenir!
C'en est fait; allons donc me perdre, ou le punir.
(à la Reine.)
Vous, retenez Inés.

SCENE V.

LA REINE, INÉS.

LA REINE.

VOilà donc votre ouvrage,
Perfide!

INÉS.

Épargnez-vous la menace & l'outrage.
Madame, puis-je craindre un impuiſſant courroux,
Quand je ſuis mille fois plus à plaindre que vous?
Hélas! d'Alphonſe ſeul le ſort vous inquiète;
Si Dom Pedre périt, vous êtes ſatisfaite:
L'un & l'autre péril accable mes eſprits;
Et je crains pour Alphonſe autant que pour ſon fils.
Quelque ſuccès qu'il ait, qu'il triomphe, ou qu'il meure,
Puiſqu'il eſt criminel, il faut que je le pleure;
Et c'eſt la même peine à ce cœur abattu
D'avoir à regretter ſa vie, ou ſa vertu.

LA REINE.

Oſez-vous affecter ce chagrin magnanime,
Cruelle, quand c'eſt vous qui le forcez au crime,
Quand vous voyez l'effet d'un amour applaudi,
Que du moins par l'eſpoir vous avez enhardi?
Mais que fais-je? Pourquoi perdre ici les paroles?
La haine n'entre point dans ces détails frivoles;
Et que ce ſoit, ou non, l'ouvrage de vos ſoins,
On vous aime, il ſuffit; je ne vous hais pas moins.
De Dom Pedre & de vous mes malheurs ſont le crime;
Puiſſiez-vous l'un & l'autre en être la victime!
Quel bruit entends-je? O Ciel! c'eſt l'Infant que je voi.
O déſeſpoir! ſachons ce que devient le Roi.

SCENE VI.

DOM PEDRE, INÉS.

DOM PEDRE, *l'épée à la main.*

ENfin, à la fureur d'une fiere ennemie
Je puis, ma chere Inés, dérober votre vie ;
Venez...

INÉS.

Qu'avez-vous fait, Prince, & faut-il vous voir
Pour mes malheureux jours trahir votre devoir ?
Quoi! Dom Pedre, l'objet d'une flamme ſi belle,
N'eſt plus qu'un fils ingrat & qu'un ſujet rebelle!
Voilà donc tout le fruit d'un funeſte lien!
Votre crime aujourd'hui m'éclaire ſur le mien.
Mais qu'apperçois-je. O Ciel! quel ſang teint cette épée?
J'en frémis: dans quel ſein l'auriez-vous donc trempée?

DOM PEDRE.

Par ces doutes affreux vous me glacez d'horreur.
Non, j'ai de ce péril affranchi ma fureur.
Aux portes du Palais dès que j'ai vu mon pere
A nos premiers efforts oppoſer ſa colere,
J'ai fui de ſa préſence, & quittant les mutins,
Je me ſuis juſqu'à vous ouvert d'autres chemins ;
Et ſur quelques ſoldats laiſſant tomber ma rage,
De qui m'a réſiſté la mort m'a fait paſſage.
Hâtez-vous, ſuivez-moi.

INÉS.

Non, ne l'eſpérez pas,
Prince; je crains le crime, & non point le trépas.
Dans ce déſordre affreux je ne puis vous entendre.
Allez à votre pere, & courez le défendre;
Allez mettre à ſes pieds ce fer ſéditieux:
Méritez votre grace, ou mourez à ſes yeux.
Je ſouffrirai bien moins du deſtin qui m'accable,
A vous perdre innocent, qu'à vous ſauver coupable.

DOM PEDRE.

Laiſſez-moi mettre au moins vos jours en ſureté:
Je ne crains que pour vous un Monarque irrité.
Laiſſez-moi remporter ce fruit de mon audace;
Et je reviens alors lui demander ma grace.
J'écoute juſques-là l'inflexible courroux;
Et ne puis rien ſur moi, tant que je crains pour vous.

INÉS.

Ah! par tout ce qu'Inés eut ſur vous de puiſſance,
Reprenez, s'il ſe peut, toute votre innocence.
Allez déſavouer de coupables tranſports;
Pour prix de mon amour, donnez-moi vos remords.
Mais ſi vous m'en croyez moins qu'une aveugle rage,
Je demeure en ces lieux, & je ſuis votre ôtage.

DOM PEDRE.

Quoi! barbare, oſez-vous refuſer mon ſecours?

SCENE VII.

CONSTANCE, DOM PEDRE, INÉS.

CONSTANCE.

AH! Dom Pedre, fuyez : il y va de vos jours.
Vous allez voir Alphonſe; & ſa ſeule préſence
A des ſéditieux déſarmé l'inſolence.
Ils n'ont pu ſoutenir ſur ſon front irrité,
La fureur confondue avec la majeſté.
Tout eſt paiſible: il vient; & ſa colere aigrie,
S'il vous voit . . .

DOM PEDRE.

Eſt-ce à vous de trembler pour ma vie,
Généreuſe Princeſſe? & par quelle bonté
Prendre un ſoin que Dom Pedre a ſi peu mérité?

CONSTANCE.

D'un vulgaire dépit j'étouffe le murmure,
Je vois trop vos dangers, pour ſentir mon injure.
Ne perdez point de tems; hâtez-vous, & fuyez:
Je vous pardonne tout, pourvu que vous viviez.
Ne vous expoſez point à la rigueur fatale . . .
Fuyez, vous dis-je encor, fut-ce avec ma rivale.
O Ciel! le Roi paroît.

SCENE VIII.

ALPHONSE, CONSTANCE, DOM PEDRE, LA REINE, INÉS.

ALPHONSE, *ſans voir Dom Pedre.*

OUi, trop coupable fils,
De ta rebellion tu recevras le prix.
Rien ne peut te ſauver . . . Mais je vois le perfide.
Hé bien, ton bras eſt-il tout prêt au parricide?
Traître, rends ton épée, ou m'en perce le ſein:
Choiſis.

DOM PEDRE.

Ce mot, Seigneur, l'arrache de ma main.
En vous la remettant ma perte eſt infaillible;
Je ne connois que trop votre cœur inflexible;
Mais je ne puis, malgré le péril que je cours,
Balancer un moment mon devoir & mes jours:
Diſpoſez-en, Seigneur; mais que votre vengeance
Sache au moins diſcerner le crime & l'innocence.
C'eſt pour ſauver Inés que je m'étois armé;
J'en ai cru ſans égard mon amour alarmé;
Et je la dérobois au ſort qui la menace,
Si ſa vertu ſe fut prêtée à mon audace.
Je n'ai pu la fléchir, & bravant mon effroi,
Elle veut en ces lieux vous répondre de moi.
Reconnoiſſez du moins ce courage héroïque:
Délivrez-là, (1) Seigneur, d'une main tyrannique

(1) *Montrant la Reine.*

Qui pourroit ...

ALPHONSE.

Tu devrois t'occuper d'autres ſoins :
Tu la ſervirois mieux en la défendant moins.
Crains pour elle & pour toi ...

DOM PEDRE.

S'il faut qu'elle périſſe,
Hâtez-vous donc, Seigneur, d'ordonner mon ſupplice.
Songez, ſi vous n'uſez d'une prompte rigueur,
Que tant que je reſpire il lui reſte un vengeur.
Vainement vous croyez la révolte calmée ;
Il ne faut qu'un inſtant pour la voir rallumée ;
Le peuple, malgré vous, peut briſer ma priſon :
Je ne connoîtrois plus ni devoir, ni raiſon :
Par des torrens de ſang, s'il falloit le répandre,
J'irois venger Inés, n'ayant pu la défendre ;
Dans mes tranſports cruels, renverſer tout l'Etat ;
Punir ſur mille cœurs cet énorme attentat ;
Et du carnage alors ma fureur vengereſſe
N'excepte que vos jours & ceux de la Princeſſe.

ALPHONSE.

Gardes ; délivrez-moi de cet emportement ;
Et qu'il ſoit arrêté dans ſon appartement.
Fils ingrat & rebelle, où réduis-tu ton pere ?
Faudra-t-il immoler une tête ſi chere !
(*à la Reine.*) [*à Conſtance.*]
Rentrez avec Inés. Ne ſuivez point mes pas :

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALPHONSE, *à un Garde.*

QU'on amene mon fils. Que mon ame eſt émue!
Quel ſera le ſuccès d'une ſi triſte vue?
Si, toûjours inflexible, il brave encor mes loix,
Je vais donc voir mon fils pour la derniere fois!
N'ai-je par tant de vœux obtenu ſa naiſſance,
N'ai-je avec tant de ſoins élevé ſon enfance,
Et formé ſur mes pas au mépris du repos,
Ne l'ai-je vu ſitôt égaler les héros,
Que pour avoir à perdre une tête ſi chere?
N'étoit-il donc, ô Ciel! qu'un don de ta colere?
Seul, tu me conſolois, mon fils, & ſans chagrin
Je ſentois de mes jours le rapide déclin:
Dans un digne héritier je me voyois renaître;
Je croyois à mon peuple élever un bon maître;
Et de ton regne heureux préſageant tout l'honneur,
D'avance je goûtois ta gloire & leur bonheur:
Que devient déſormais cette douce eſpérance?
Tu n'es plus que l'objet d'une juſte vengeance;
Ton pere & tes ſujets vont te perdre à la fois;
Ta mort eſt aujourd'hui le bien que je leur dois.
Ta mort! Et cet arrêt ſortiroit de ma bouche!

La nature frémit d'un devoir ſi farouche.
Je dois te condamner ; mais ton cœur combattu
Reſſent l'horreur du crime, en ſuivant la vertu.
Je ne ſais quelle voix crie au fond de mon ame,
Te Juſtifie encor pas l'excès de ta flamme ;
Me dit, pour excuſer tes attentats cruels,
Que les plus furieux ſont les moins criminels.
J'ai du moins reconnu que malgré ton ivreſſe,
Tu n'as point pour ton pere étouffé ta tendreſſe ;
J'ai vu qu'au déſeſpoir de me déſobéir,
Tu mourois de douleur, ſans pouvoir me haïr.
Mais de quoi m'entretiens-je ? & que prétens-je faire ?
Au mépris de mon rang, ne veux-je être que pere ?
Ah ! ce nom doit céder au ſacré nom des Rois.
Quittons le diadême, ou vengeons en les droits.
En pleurant le coupable, ordonnons le ſupplice :
Effrayons mes ſujets de toute ma juſtice ;
Et que nul ne s'expoſe à ſa ſévérité,
En voyant que mon fils n'en eſt pas excepté.

SCENE II.

ALPHONSE, DOM PEDRE.

ALPHONSE.

LE Conſeil eſt mandé, Prince, je vais l'entendre :
Vous jugez de l'arrêt que vous devez attendre ;
Et quand par vos fureurs vous m'avez offenſé,

C'eſt vous-même, mon fils, qui l'avez prononcé.
Vous pouvez cependant mériter votre grace.
L'obéiſſance encor peut réparer l'audace.
Tout irrité qu'il eſt, ce cœur parle pour vous;
Et je ſens que l'amour y ſuſpend le courroux.
Achevez de le vaincre: un repentir ſincere
Peut me rendre mon fils, & va vous rendre un pere.
C'eſt moi qui vous en prie; & dans mon tendre effroi,
Je cherche à vous fléchir, moins pour vous que pour moi.
J'oublierai tout enfin; dégagez ma promeſſe.
Il faut aujourd'hui même épouſer la Princeſſe;
Et ſi vous refuſez ce nœud trop attendu,
J'en mourrai de douleur; mais vous êtes perdu.

DOM PEDRE.

Connoiſſez votre fils, Seigneur: malgré ſon crime,
Il tient encor de vous un cœur trop magnanime.
Les plus affreux périls ne ſauroient m'ébranler:
Vous rougiriez pour moi, s'ils me faiſoient trembler.
Je ne crains point la mort: & ce que n'a pu faire
L'amour & le reſpect que je porte à mon pere,
Les ſupplices tous prêts ne peuvent m'y forcer.
Voilà mes ſentimens, vous pouvez prononcer.
J'ai mérité la mort.

ALPHONSE.

Je t'offre encor la vie.

DOM PEDRE.

Que faut-il?

ALPHONSE.

Obéir.

DOM PEDRE.

Elle m'eſt donc ravie.
Je ne puis à ce prix jouir de vos bontés.

ALPHONSE, *aux Gardes.*

Faites entrer les Grands; & vous, Prince, ſortez.

SCENE III.

ALPHONSE, RODRIGUE, HENRIQUE, *& les autres* GRANDS *du Conſeil.*

ALPHONSE.

QUe chacun prenne place. (1) Hélas! à mes alarmes,
Je vois que tous les yeux donnent déja des larmes,
D'un trouble égal au mien vous paroiſſez ſaiſis:
Vous ſemblez tous avoir à condamner un fils.
Triomphons, vous & moi, d'une vaine triſteſſe,
Que la ſeule juſtice ici ſoit la maîtreſſe.
Ceux que le Ciel choiſit pour le Conſeil des Rois,
N'ont plus rien à pleurer que le mépris des Loix.
Vous ſavez que l'Infant par un refus rebelle,
Des Traités les plus ſaints rompt la foi ſolemnelle;
Qu'à la tête du peuple aujourd'hui l'inhumain
A forcé ce palais les armes à la main;
Que, content d'éviter l'horreur du parricide,
Il me laiſſoit en proie à ce peuple perfide.

(1) *Après qu'on s'eſt placé.*

Qui promettoit ma tête & mon trône à l'ingrat,
Si je n'euſſe oppoſé l'audace à l'attentat.
Vous avez à venger la grandeur ſouveraine :
Vous avez vu le crime; ordonnez-en la peine.
Vous, Rodrigue, parlez.

RODRIGUE.

Le devrois-je, Seigneur?
Je vous ai pour Inés fait connoître mon cœur :
Peut-être, ſans l'amour dont elle eſt prévenue,
De vous-même aujourd'hui je l'aurois obtenue;
L'Infant ſeul, de ma flamme eſt l'obſtacle fatal ;
Et vous me commandez de juger mon rival!
Conſultez ſeulement votre propre clémence :
Ce que vous reſſentez vous dit ce que je penſe.
Pour ce cher criminel tout doit vous attendrir.
Peut-on délibérer s'il doit vivre, ou mourir?
Pardonnez mes tranſports; mais c'eſt mettre en balance
La grandeur de l'Empire avec ſa décadence;
C'eſt douter ſi du joug il faut nous dérober,
Et ſi votre grand nom doit s'accroître ou tomber.
Eh! quel autre, après vous, en ſoutiendroit la gloire ?
Qui ſous nos étendards fixeroit la victoire?
Vous ne l'avez point vu : mais vos regards ſurpris
Auroient à tous ſes coups reconnu votre fils;
Et ſur quelque attentat qu'il faille ici réſoudre,
Dans ſes moindres exploits, trouvé de quoi l'abſoudre.
Il oſe, dites-vous, violer les Traités;
Mais les Traités des Rois ſont-ils des cruautés ?
Faut-il aux intérêts, aux vœux de la Caſtille

Immoler ſans pitié votre propre Famille?
N'avez-vous pas, Seigneur, par vos empreſſemens,
Avec aſſez d'eclat dégagé vos ſermens?
Croyez que Ferdinand rougiroit, ſi Conſtance
Ne tenoit un époux que de l'obéiſſance,
Tandis que l'amour peut la couronner ailleurs,
Et lui promet par-tout des ſceptres & des cœurs.
Il force le Palais; je conviens de ſon crime:
Mais vous-même jugez du deſſein qui l'anime.
Il n'en veut point au trône; il reſpecte vos jours;
Au ſeul danger d'Inés il donne ſon ſecours,
Amant déſeſpéré plutôt que fils rebelle,
Mérite-t-il la mort d'avoir tremblé pour elle?
Daignez lui rendre Inés, vous retrouvez un fils
Touché de vos bontés, & d'autant plus ſoumis.
Je dirai plus encor: s'il le faut, qu'il l'épouſe.
Ce mot ſort à regret d'une bouche jalouſe:
Mais, duſſai-je en mourir, ſauvez votre ſoutien;
Sa vie eſt tout, Seigneur, & la mienne n'eſt rien.

ALPHONSE.

Je reconnois mon ſang. Cet effort magnanime,
Même en vous abuſant, eſt bien digne d'eſtime.
Votre cœur à ſa gloire immole ſon repos,
Et vous prononcez moins en Juge qu'en Héros.
Mais écoutons Henrique.

HENRIQUE.

Hélas! que puis-je dire?
Dans le trouble où je ſuis, à peine je reſpire.
Oui, Seigneur; & vos yeux, s'ils voyoient mes douleurs,
Entre Dom Pedre & moi partageroient leurs pleurs.

Dans le dernier combat il m'a ſauvé la vie ;
Par le fer Affricain elle m'étoit ravie,
Si ce généreux Prince, ardent à mon ſecours,
Au coup prêt à tomber n'eut dérobé mes jours.
C'eſt donc pour le juger que ſon bras me délivre !
A mon libérateur, Ciel ! pourrois-je ſurvivre ?
Plus qu'à ſon pere même il m'eſt cher aujourd'hui ;
Il tient de vous la vie, & je la tiens de lui.
Je ſais pourtant, Seigneur, que la reconnoiſſance
Du devoir d'un ſujet jamais ne nous diſpenſe :
Ce ſacré Tribunal ne m'offre que mon Roi ;
Et je ne vois ici que ce que je vous doi :
C'eſt ma ſincérité. Vous l'allez donc connoître.
Dans la peur d'être ingrat, je ne ſerai point traître.
Dom Pedre par ſon crime a mérité la mort ;
Et les loix, malgré vous, décident de ſon ſort.
La majeſté ſuprême une fois mépriſée,
Sans le ſang criminel ne peut être appaiſée ;
Et ces droits qu'aujourd'hui doivent venger vos coups,
Sont ceux de votre rang, & ne ſont point à vous.
Quoique d'un tel arrêt la rigueur vous confonde,
Vous en êtes comptable à tous les Rois du Monde.
Je n'oſe dire plus...

ALPHONSE.

Acheve.

HENRIQUE.

Je ne puis.

ALPHONSE.

Ne me déguiſe rien ; tu le dois.

HENRIQUE.

J'obéis.

S'il faut qu'en ſa faveur la pitié vous fléchiſſe,
Vous ne regnerez plus qu'au gré de ſon caprice.
Le peuple qui croira qu'il s'eſt fait redouter;
Sur ſes moindres chagrins prêt à ſe révolter,
En mépriſant pour lui vos ordres inutiles,
Va livrer tout l'Etat aux diſcordes civiles.
Vous verriez tous les cœurs appuyer ſes projets;
Vous n'auriez qu'un vain trône, il auroit les ſujets.
Ma parole tremblante à chaque inſtant s'arrête.
Il a ſauvé mes jours, & je proſcris ſa tête!
Mais je dois à mon Roi de ſinceres avis.
Ma mort acquittera ce que je dois au fils.

ALPHONSE.

De la foi d'un ſujet, ô prodige héroïque!
Alphonſe en ce moment pourra-t-il moins qu'
Henrique?
Je vois ce qu'il t'en coûte; & tu m'apprends trop
bien
Qu'où la juſtice parle, on doit n'écouter rien.
Oui, oui, de ta vertu l'autorité ſuprême
L'emporte dans mon cœur ſur la nature même.
(*Aux autres Conſeillers.*)
Je vois trop vos conſeils. Ce ſilence, ces pleurs
M'annoncent mon devoir, en plaignant mes mal-
heurs.
Je condamne mon fils; il va perdre la vie.
C'eſt à vous, chers ſujets, que je le ſacrifie:
Quelque crime où l'ingrat ſe ſoit abandonné,
Si je n'étois que pere, il ſeroit pardonné.
Conſolez-vous. Songez que ma prompte ven-
geance
Délivre vos enfans d'une injuſte puiſſance;

Qu'on doit tout redouter de qui trahit la Loi;
Et qu'un ſujet rebelle eſt tyran, s'il eſt Roi.
L'arrêt en eſt porté. Que chacun ſe retire;
Et vous, de ſon deſtin, Mandoce, allez l'inſtruire.

SCENE IV.

ALPHONSE *ſeul.*

MAis quel ſera le mien? Malheureux! qu'ai-je fait?
Devoir impitoyable êtes vous ſatisfait?
Je la puis donc goûter cette gloire inhumaine
Qu'a connue avant moi la fermeté Romaine!
Sévere Manlius, inflexible Brutus,
N'ai-je pas égalé vos féroces vertus?
Je prononce un Arrêt que mon cœur déſavoue.
Hé bien, que l'univers avec horreur te loue,
Monarque infortuné! mais d'un ſi grand effort,
Je ne ſouhaite plus d'autre prix que la mort.

SCENE V.

ALPHONSE, CONSTANCE, LA REINE.

CONSTANCE.

SEigneur, le croirons-nous ce jugement barbare?
Tout le Conſeil en pleurs d'avec vous ſe ſépare;
Nos

Nos malheurs ſont écrits ſur ce front éperdu:
Vous avez condamné votre fils.

ALPHONSE.

Je l'ai dû.

CONSTANCE.

Pouvez-vous l'avouer? Ciel! & puis-je l'entendre?

LA REINE.

Quel ſupplice cruel pour un pere ſi tendre!
Et faut-il que l'Infant par ſa témérité
Vous ait réduit, Seigneur, à la neceſſité
De...

ALPHONSE.

Pourquoi jugez-vous ſa mort ſi néceſſaire,
Madame? Quand j'ai fait ce que je devois faire;
Quand, malgré mon amour, j'oſe le condamner,
C'eſt à vous de penſer que j'ai dû pardonner.
Je vois trop qu'aujourd'hui mon fils n'a plus de mere:
Je vais le pleurer ſeul.

SCENE VI.

CONSTANCE, LA REINE.

CONSTANCE.

AH! ſi je vous ſuis chere,
Madame, profitez de cet heureux moment;
Redoublez par vos pleurs ſon attendriſſement;
Sauvez un malheureux du coup qui le menace;
Allez; parlez; preſſez; vous obtiendrez ſa grace,

LA REINE.

Je le ſuis. De mes ſoins attendez le ſuccès.

CONSTANCE.

Je remets en vos mains mes plus chers intérêts.

SCENE VII.

CONSTANCE *ſeule.*

GArde, cherchez Inés: qu'un moment on l'amene:
Je dois l'entretenir par l'ordre de la Reine.
(le Garde ſort.)
Il le faut: pour ſauver de ſi précieux jours,
De ma propre rivale implorons le ſecours.
Heureuſe qu'il vécut, fut-ce pour elle même!
Il n'importe à quel prix je ſauve ce que j'aime.

SCENE VIII.

CONSTANCE, INÉS.

CONSTANCE.

DOm Pedre eſt condamné, Madame.

INÉS.

O déſeſpoir!

CONSTANCE.

Vous ſavez mon amour; & vous avez pu voir
Que, malgré ſes refus, malgré ma jalouſie,

Je ne connois encor d'autre bien que ſa vie.
La Reine va tâcher de fléchir un époux;
Moi-même je ne puis qu'embraſſer ſes genoux:
Mais quel foible ſecours contre un Roi ſi ſévere!
Si, pour le mieux ſervir, votre amour vous éclaire,
Vous ſavez quels amis peuvent s'unir pour lui,
Par quelle voie il faut s'en aſſurer l'appui;
Je ſuis prête à tenter, pour obtenir qu'il vive,
Tout ce que vous feriez ſi vous n'étiez captive;
Vos conſeils ſont des loix que vous m'allez dicter,
Et qu'au prix de mes jours je cours exécuter.

INÉS.

Dans un trouble ſi grand j'ai peine à vous répondre.
Mes frayeurs, vos bontés, tout ſert à me confondre.
Le Prince ne vous doit paroître qu'un ingrat;
D'un outrage apparent vous avez vu l'éclat;
Je ne ſuis à vos yeux qu'une indigne rivale;
Cependant....

CONSTANCE.

Qu'aujourd'hui la vertu nous égale,
Le Prince nous eſt cher, ſongeons à le ſauver,
Et ſans autre intérêt que de le conſerver.

INÉS.

Ce diſcours généreux raffermit ma conſtance.
Il me reſte, Madame, encor une eſpérance.
Vous ſeule, auprès du Roi m'ouvrant un libre accès,
Pouvez de mes deſſeins préparer le ſuccès.
La Reine arrêteroit ce que j'oſe entreprendre.

Parlez-vous même au Roi; qu'il conſente à m'entendre.
J'eſpére, en le voyant, déſarmer ſon courroux.

CONSTANCE.

Vous me feriez, Madame, une injure cruelle,
De penſer que ce mot put redoubler mon zele.
Mon cœur brûle pour lui d'un feu plus généreux.
L'honneur de le ſauver eſt tout ce que je veux.
Rentrez. Je vais au Roi faire parler mes larmes:
Puiſſe aujourd'hui le Ciel vous prêter d'autres armes!
Qu'il redonne le Prince à nos vœux empreſſés;
Il n'importe pour qui; qu'il vive; c'eſt aſſez.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA REINE, CONSTANCE.

LA REINE.

QU'avez-vous obtenu? Vous êtes outragée,
Ma fille, & vous ſemblez craindre d'être vengée!
Quels ſont donc vos deſſeins; & pour quels intérêts
Prétendez-vous qu'Alphonſe écoute encore Inés?
Pourquoi, loin de ſentir une injure cruelle,
Mendier par vos pleurs une injure nouvelle;
Vous expoſer à voir deux amans odieux

De vos maux & des miens triompher à nos yeux.

CONSTANCE.

Ah ! ſans me reprocher ma pitié généreuſe,
Souffrez que la vertu du moins me rende heureuſe.
C'eſt pour ne point rougir des affronts qu'on m'a faits,
Qu'il faut ne m'en venger que par mes ſeuls bienfaits ;
Quand Lisbonne avec vous a reçu votre fille,
Ses peuples béniſſoient les dons de la Caſtille ;
Leurs cris rempliſſoient l'air des plus tendres ſouhaits ;
Ils croyoient avec moi voir arriver la paix:
Quelle paix, juſte Ciel ! quelle paix ſanguinaire !
Je leur apportois donc la céleſte colere !
Je venois diviſer les cœurs les plus unis,
Et par la main du pere aſſaſſiner le fils !
Quoi ! leurs pleurs déſormais accuſeroient Conſtance
De la mort d'un héros, leur unique eſpérance !
Hélas ! ce ſeul penſer redouble mes terreurs.
Puiſſe l'heureuſe Inés prévenir ces horreurs !
Je n'oſe me flatter du ſuccès qu'elle eſpére ;
Mais, Madame, à ce prix qu'elle me ſeroit chere !

LA REINE.

Et moi, dans les chagrins que tous deux m'ont donnés,
Je les hais d'autant plus que vous leur pardonnez.
Je ne puis voir trop tôt expirer mes victimes:
Vous avoir mépriſée, eſt le plus grand des crimes.
Et comment d'un autre œil verrois-je l'inhumain
Qui vous fait le jouet d'un farouche dédain ?

Dom Pedre a pu lui ſeul vous faire cet outrage;
C'eſt un monſtre odieux trop digne de ma rage.
Je ſens pour vous l'affront que vous ne ſentez pas;
Et je voudrois payer ſa mort pour ſon trépas.

CONSTANCE.

Vous voulez donc le mien?

LA REINE.

L'aimeriez-vous encore?

CONSTANCE.

Oui, tout ingrat qu'il eſt, Madame, je l'adore.
Cachez-moi les tranſports d'une aveugle fureur;
Ces ſont autant de coups dont vous percez mon cœur.

LA REINE.

Il en eſt plus coupable. O fille infortunée!
A quels affreux deſtins êtes-vous condamnée!
Je ne ſais ce qu'Inés peut attendre du Roi;
Mais enfin ſon eſpoir m'a donné trop d'effroi.
S'il faut qu'à ſes diſcours Alphonſe s'attendriſſe;
S'il pouvoit de l'ingrat révoquer le ſupplice,
Croyez que du ſuccès qu'Inés oſe tenter,
Son orgueil n'auroit pas long-tems à ſe flatter.
Je ne dis rien de plus. La fureur qui m'anime
Vous laiſſe vos vertus, & ſe charge du crime.

CONSTANCE.

Ah! par pitié pour moi, ſauvez ces malheureux.

LA REINE.

C'eſt par pitié pour vous que je m'arme contre eux.

CONSTANCE.

Faut-il que votre amour aigriſſe mes allarmes!

SCENE II.

ALPHONSE, LA REINE, CONSTANCE.

ALPHONSE.

PRinceſſe, je n'ai pu réſiſter à vos larmes:
Je vais entendre Inés; on la conduit ici:
Mais elle eſpére envain... Laiſſez-moi, la voici.

LA REINE.

Songez, en l'écoutant, qu'elle eſt la plus coupable.

CONSTANCE.

Seigneur, jettez ſur elle un regard favorable.

SCENE III.

ALPHONSE, INÉS, UN GARDE.

INÉS.

C'Eſt, je n'en doute point pour la derniere fois
Que j'adreſſe à mon Prince une timide voix.
Mais avant tout, Seigneur, agréez que ce Garde
Que je viens d'informer d'un ſoin qui me regarde,
Aille dès ce moment...

ALPHONSE.

Il faut vous l'accorder.

(*Au Garde.*)

Faites ce qu'elle veut.

INÉS, *au Garde.*

Revenez ſans tarder.

SCENE IV.

ALPHONSE, INÉS.

INÉS.

VOus l'avez condamné, Seigneur, malgré vous-même,
Ce fils que vous aimez, ce héros qui vous aime;
Et ce front tout couvert du plus affreux ennui,
Marque assez la pitié qui vous parle pour lui.
Vous ne l'écoutez point: l'inflexible justice
De tous vos sentimens obtient le sacrifice.
Vous voulez, aux dépens des destins les plus chers,
D'une vertu si ferme étonner l'univers.
Soyez juste; des Rois c'est le devoir suprême:
Mais le crime apparent n'est pas le crime même.
Un ingrat, un rebelle est digne du trépas:
A ces titres, Seigneur, votre fils ne l'est pas.
Si, malgré les traités, il refuse Constance,
Ce n'est point un effet de désobéissance.
En forçant ce Palais les armes à la main,
Il n'a point attenté contre son souverain.
Il vous pouvoit d'un mot prouver son innocence,
Mais il croit me devoir ce généreux silence;
Et, pour lui dédaignant un facile secours,
Il aime mieux mourir que d'exposer mes jours.
C'est à moi d'éclairer la justice d'Alphonse.
Que sur la vérité votre bouche prononce.
Ces crimes qu'aujourd'hui poursuit votre courroux,

Le devoir les a faits ; le Prince eſt mon époux.

ALPHONSE.

Mon fils eſt votre époux ! Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Et ſur quelle eſpérance oſez-vous me l'apprendre ?
Quand vous voyez pour lui l'excès de ma rigueur,
Penſez-vous pour vous-même attendrir mieux mon cœur ?

INÉS.

Ah ! Seigneur, mon aveu ne cherche point de grace :
D'un plus heureux ſuccès j'ai flatté mon audace ;
Et je ne prétends rien en vous éclairciſſant,
Que livrer la coupable, & ſauver l'innocent.
Seule j'ai violé cette loi redoutable
Que vous m'avez tantôt jurée inviolable ;
J'ai mérité la mort, mais, Seigneur, cette Loi
N'engageoit point le Prince, & ne lioit que moi.
Je ne m'excuſe point par l'amour le plus tendre,
Par le péril preſſant dont il falloit défendre
Un fils que vos yeux même ont vu prêt à périr,
Que le don de ma foi pouvoit ſeul ſecourir :
A mes propres regards j'en ſuis moins criminelle ;
Mais aux votres, Seigneur, je ſuis une rebelle
Sur qui ne peut trop tôt tomber votre courroux,
Trop flattée à ce prix de ſauver mon époux.
En me donnant à lui, j'ai conſervé ſa vie ;
Pour le ſauver encore, Inés ſe ſacrifie.
Je me livre ſans crainte aux plus ſéveres loix :
Heureuſe d'avoir pu vous le ſauver deux fois !

ALPHONSE.

Non, non, quelque pitié qui cherche à me ſurprendre,

Même de vos vertus je ſaurai me défendre.
Rebelle, votre crime eſt tout ce que je vois;
Et je ſatisferai mes ſermens & les Loix.

SCENE V.

ALPHONSE, INÉS, & *ſes deux* ENFANS *amenés par une Gouvernante.*

INÉS.

HE bien, Seigneur, ſuivez vos barbares maximes;
On vous amene encor de nouvelles victimes:
Immolez ſans remords, & pour nous punir mieux,
Ces gages d'un hymen ſi coupable à vos yeux.
Ils ignorent le ſang dont le Ciel les fit naître;
Par l'arrêt de leur mort faites les reconnoître:
Conſommez votre ouvrage; & que les mêmes coups
Rejoignent les enfans, & la femme & l'époux.

ALPHONSE.

Que vois-je! & quels diſcours! Que d'horreurs j'enviſage!

INÉS.

Seigneur, du déſeſpoir pardonnez le langage.
Tous deux à votre trône ont des droits ſolemnels.
Embraſſez, mes enfans, ces genoux paternels.
D'un œil compatiſſant regardez l'un & l'autre:
N'y voyez point mon ſang; n'y voyez que le votre.
Pourriez-vous refuſer à leurs pleurs, à leurs cris

La grace d'un héros, leur pere & votre fils ?
Puiſque la Loi trahie exige une victime,
Mon ſang eſt prêt, Seigneur, pour expier mon crime.
Epuiſez ſur moi ſeule un ſévere courroux ;
Mais cachez quelque tems mon ſort à mon époux,
Il mourroit de douleur ; & je me flatte encore
De mériter de vous ce ſecret que j'implore.

ALPHONSE, *au Garde.*

Allez chercher mon fils : qu'il ſache qu'aujourd'hui
Son pere lui fait grace, & qu'Inés eſt à lui.

INÉS.

Juſte Ciel ! quel bonheur ſuccede à ma miſere,
Mon juge en un inſtant eſt devenu mon pere.
Qui l'eut jamais penſé, qu'à vos genoux, Seigneur,
Je mourrois de ma joie, & non de ma douleur,

ALPHONSE.

Ma fille, levez-vous. Ces enfans que j'embraſſe
Me font déjà goûter les fruits de votre grace :
Ils me font trop ſentir que le ſang a des droits
Plus forts que les ſermens, plus puiſſans que les Loix.
Jouiſſez déſormais de toute ma tendreſſe.
Aimez toûjours ce fils que ma bonté vous laiſſe.

INÉS.

Quel trouble ! Que deviens-je & qu'eſt-ce que je ſens ?
Des plus vives douleurs quels accès menaçans !
Mon ſang s'eſt tout-à-coup enflammé dans mes veines.
Eloignez mes enfans ; ils irritent mes peines.
Je ſuccombe. J'ai peine à retenir mes cris.

Hélas! Seigneur, voilà ce qu'a craint votre fils.

ALPHONSE.

Ah! je vois trop d'où part cet affreux ſacrifice,
Et la perfide main qu'il faut que j'en puniſſe.
Malheureux! où fuirai-je? & de tant d'attentats...

SCENE VI. & Derniere.

ALPHONSE, INÉS, DOM PEDRE.

DOM PEDRE, *ſans voir Inés.*

SEigneur, à mes tranſports ne vous dérobez pas.

ALPHONSE.

Laiſſez-moi...

DOM PEDRE.

Permettez qu'à vos pieds je déploie
Et ma reconnoiſſance & l'excès de ma joie.
Vous me rendez Inés!

ALPHONSE.

Prince trop malheureux!
Je te la rends envain, nous la perdons toux deux:
Tu la vois expirante.

DOM PEDRE, *tombant entre les bras de Dom Ferdinand.*

Ah! tout mon ſang ſe glace.

INÉS, *à Dom Pedre.*

J'éprouve en même-tems mon ſupplice & ma grace,
Cher Prince: je ne puis me plaindre de mon ſort,
Puiſqu'un moment du moins, dans les bras de la mort

Je me vois votre épouſe avec l'aveu d'un pere,
Et que ma mort lui coûte une douleur ſincere.

DOM PEDRE.

Votre mort! Que deviens-je à ces triſtes accens?
Quel affreux déſeſpoir a ranimé mes ſens!
Inés, ma chere Inés pour jamais m'eſt ravie!
Ce fer (1) m'eſt donc rendu pour m'arracher la vie.

ALPHONSE.

Ah! mon fils, arrêtez.

DOM PEDRE.

Pourquoi me ſecourir?
Soyez encor mon pere, en me laiſſant mourir.
(ſe jettant aux pieds d Inés.)
Que j'expire à vos pieds; & qu'unis l'un à l'autre,
Mon ame ſe confonde encore avec la vôtre.

INÉS.

Non, cher Prince, vivez: plus fort que vos malheurs,
D'un pere qui vous plaint ſoulagez les douleurs.
Souffrez encor, ſouffrez qu'une épouſe expirante
Vous demande le prix des vertus de l'Infante.
Par ſes ſoins généreux ſongez que vous vivez;
Puiſſe-t-elle jouir des jours qu'elle a ſauvés!
Plus heureuſe que moi... Conſolez votre pere;
Mais n'oubliez jamais combien je vous fus chere.
Aimez nos chers enfans; qu'ils ſoient dignes... Je meurs:
Qu'on m'emporte.

ALPHONSE.

Comment ſurvivre à nos malheurs!

(1) *Il veut ſe frapper.*

FIN.

LE

TARTUFFE

COMÉDIE.

Par Monſieur MOLIERE.

ACTEURS.

Madame PERNELLE, *mere d'Orgon.*

ORGON, *mari d'Elmire.*

ELMIRE, *femme d'Orgon.*

DAMIS, *fils d'Orgon.*

MARIANE, *fille d'Orgon.*

VALERE, *amant de Mariane.*

CLEANTE, *beau-frere d'Orgon.*

TARTUFFE, *faux dévot.*

DORINE, *ſuivante de Mariane.*

Monſieur LOYAL, *ſergent.*

UN EXEMPT.

FLIPOTE, *ſervante de Madame Pernelle.*

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon d'Orgon.

LE

TARTUFFE

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Mde. PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLEANTE, DORINE, FLIPOTE.

Mde. PERNELLE.

ALlons, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous ſuivre.

Mde. PERNELLE.

Laiſſez, ma bru, laiſſez. Ne venez pas plus loin;

Ce ſont toutes façons, dont je n'ai pas beſoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit, envers vous on s'acquitte.
Mais, ma mere, d'où vient que vous ſortez ſi vîte ?

Mde. PERNELLE.

C'eſt que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que, de me complaire, on ne prend nul ſouci.
Oui, je ſors de chez-vous fort mal édifiée;
Dans toutes mes leçons, j'y ſuis contrariée,
On n'y reſpecte rien, chacun y parle haut;
Et c'eſt, tout juſtement, la Cour du Roi Pétaut.

DORINE.

Si...

Mde. PERNELLE.

Vous êtes, ma mie, une fille ſuivante,
Un peu trop forte en gueule, & fort impertinente;
Vous vous mêlez, ſur-tout, de dire votre avis.

DAMIS.

Mais...

Mde. PERNELLE.

Vous êtes un ſot en trois lettres, mon fils;
C'eſt moi qui vous le dis, qui ſuis votre grand-mere,
Et j'ai prédit cent fois, à mon fils, votre pere,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois...

Mde. PERNELLE.

Mon Dieu! ma ſœur, vous faites la diſcrette,

Et vous n'y touchez pas, tant vous ſemblez douce-
cette ;
Mais il n'eſt, comme on dit, pire eau, que l'eau
qui dort :
Et vous menez ſous cape, un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mere.

Mde. PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaiſe,
Votre conduite, en tout, eſt tout-à-fait mauvaiſe;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux
yeux,
Et leur défunte mere en uſoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépenſiere; & cet état me bleſſe,
Que vous alliez vêtue ainſi qu'une Princeſſe.
Quiconque à ſon mari veut plaire ſeulement,
Ma bru, n'a pas beſoin de tant d'ajuſtement.

CLEANTE.

Mais, Madame, après tout...

Mde. PERNELLE.

Pour vous, Monſieur ſon frere,
Je vous eſtime fort, vous aime, & vous révére;
Mais enfin, ſi j'étois de mon fils ſon époux,
Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez
nous,
Sans ceſſe vous prêchez des maximes de vivre,
Qui par d'honnêtes gens ne ſe doivent point ſuivre.
Je vous parle un peu franc, mais c'eſt-là mon hu-
meur,
Et je ne mâche point ce que j'ai ſur le cœur.

DAMIS.

Votre Monſieur Tartuffe eſt bienheureux, ſans
doute...

Mde PERNELLE.

C'eſt un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute,
Et je ne puis ſouffrir, ſans me mettre en courroux,
De le voir quereller par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi! je ſouffrirai, moi, qu'un cagot de critique,
Vienne uſurper céans un pouvoir tyrannique,
Et que nous ne puiſſions à rien nous divertir,
Si ce beau Monſieur-là n'y daigne conſentir?

DORINE.

S'il le faut écouter, & croire à ſes maximes,
On ne peut faire rien, qu'on ne faſſe des crimes,
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

Mde. PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle, eſt fort bien contrôlé.
C'eſt au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire;
Et mon fils, à l'aimer, vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mere, il n'eſt pere, ni rien,
Qui ne puiſſe obliger à lui vouloir du bien,
Je trahirois mon cœur de parler d'autre ſorte.
Sur ſes façons de faire, à tous coups je m'emporte,
J'en prévois une ſuite; & qu'avec ce pied plat,
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'eſt une choſe auſſi qui ſcandaliſe,
De voir qu'un inconnu, céans s'impatroniſe;
Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avoit pas des ſouliers,

Et dont l'habit entier valoit bien ſix deniers,
En vienne juſques-là, que de ſe méconnoître,
De contrarier tout, & de faire le maître.

Mde. PERNELLE.

Hé, merci de ma vie, il en iroit bien mieux,
Si tout ſe gouvernoit par ſes ordres pieux.

DORINE.

Il paſſe pour un ſaint dans votre fantaiſie.
Tout ſon fait, croyez-moi, n'eſt rien qu'hypocriſie.

Mde. PERNELLE.

Voyez la langue?

DORINE.

A lui, non plus qu'à ſon Laurent,
Je ne me fierois, moi, que ſur un bon garant.

Mde. PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le ſerviteur peut être;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal, & ne le rebutez,
Qu'à cauſe qu'il vous dit à tous vos vérités,
C'eſt contre le péché que ſon cœur ſe courrouce,
Et l'intérêt du Ciel eſt tout ce qui le pouſſe.

DORINE.

Oui, mais pourquoi, ſur-tout, depuis un certain temps,
Ne ſauroit-il ſouffrir qu'aucun hante céans?
En quoi bleſſe le Ciel une viſite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête?
Veut-on que là-deſſus, je m'explique entre nous?
[*Montrant Elmire.*]
Je crois que de Madame il eſt, ma foi, jaloux.

Mde. PERNELLE.

Taiſez-vous, & ſongez aux choſes que vous dites.
Ce n'eſt pas lui tout ſeul qui blâme ces viſites.
Tout ce tracas qui ſuit les gens que vous hantez,
Ces caroſſes ſans ceſſe à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant aſſemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voiſinage.
Je veux croire qu'au fond il ne ſe paſſe rien;
Mais enfin on en parle & cela n'eſt pas bien.

CLEANTE.

Hé, voulez vous, Madame, empêcher qu'on ne cauſe ?
Ce ſeroit dans la vie une fâcheuſe choſe,
Si, pour les ſots diſcours, où l'on peut être mis,
Il falloit renoncer à ſes meilleurs amis;
Et quand même on pourroit ſe réſoudre à le faire;
Croiriez-vous obliger tout le monde à ſe taire ?
Contre la médiſance il n'eſt point de rempart.
A tous les ſots caquets n'ayons aucun égard;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laiſſons aux cauſeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné notre voiſine, & ſon petit époux,
Ne ſeroient-ils point ceux qui parlent mal de nous;
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
Sont toûjours, ſur autrui, les premiers à médire.
Ils ne manquent jamais de ſaiſir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en ſemer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie.
Des actions d'autrui teintes de leurs couleurs,

Ils penſent dans le monde autoriſer les leurs ;
Et ſous le faux eſpoir de quelque reſſemblance,
Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils ſont trop chargés.

Mde. PERNELLE.

Tous ces raiſonnemens ne font rien à l'affaire.
On ſait qu'Oronte mene une vie exemplaire,
Tous ces ſoins vont au Ciel ; & j'ai ſu, par des gens,
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple eſt admirable, & cette Dame eſt bonne.
Il eſt vrai qu'elle vit en auſtere perſonne;
Mais l'âge dans ſon ame, a mis ce zele ardent ;
Et l'on ſait qu'elle eſt prude en ſon corps défendant,
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ſes avantages ;
Mais voyant de ſes yeux tout le brillant baiſſer,
Au Monde qui la quitte, elle veut renoncer ;
Et du voile pompeux d'une haute ſageſſe,
De ſes attraits uſés, déguiſer la foibleſſe.
Ce ſont-là les retours des coquettes du temps,
Il leur eſt dur de voir déſerter les galans.
Dans un tel abandon, leur ſombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude;
Et la ſévérité de ces femmes de bien
Cenſure toute choſe, & ne pardonne à rien ;
Hautement, d'un chacun, elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie

Qui ne ſçauroit ſouffrir qu'un autre ait les plaiſirs
Dont le penchant de l'âge a ſevré leurs deſirs.

Mde. PERNELLE, *à Elmire.*

Voilà les contes bleus qu'il vous faut, pour vous plaire.
Morbleu, l'on eſt chez vous, contrainte de ſe taire,
Car Madame, à jaſer, tient le dé tout le jour;
Mais enfin, je prétens diſcourir à mon tour.
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus ſage,
Qu'en recueillant chez ſoi ce dévot perſonnage,
Que le Ciel au beſoin l'a céans envoyé,
Pour redreſſer à tous votre eſprit fourvoyé;
Que, pour votre ſalut, vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien, qu'il ne ſoit à reprendre;
Ces viſites, ces bals, ces converſations,
Sont, du malin eſprit, toutes inventions.
Là, jamais on n'entend de pieuſes paroles,
Ce ſont propos oiſifs, chanſons & fariboles.
Bien ſouvent le prochain en a ſa bonne part,
Et l'on y fait médire & du tiers & du quart.
Enfin les gens ſenſés ont leurs têtes troublées
De la confuſion de telles aſſemblées;
Mille caquets divers s'y font en moins de rien,
Et, comme l'autre jour, un Docteur dit fort bien,
Ç'eſt véritablement la tour de Babilone,
Car chacun y babille, & tout du long de l'aune,
Et pour conter l'hiſtoire où ce point l'engagea...
(*montrant Cléante.*)
Voilà-t'il pas Monſieur qui ricane déjà?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
(*à Elmire.*)
Et ſans... Adieu, ma bru, je ne veux plus rien dire;

Sachez que, pour céans, j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pied.
(donnant un ſoufflet à Flipote.)
Allons, vous, vous rêvez & bayez aux corneilles;
Jour de Dieu! je ſaurai vous frotter les oreilles,
Marchons, gaupe, marchons.

SCENE II.

CLEANTE, DORINE.

CLEANTE.

JE n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vînt encor me quereller;
Que cette bonne femme...

DORINE.

Ah! certes, c'eſt dommage
Qu'elle ne vous ouit tenir un tel langage;
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'eſt point d'âge à lui donner ce nom.

CLEANTE.

Comme elle s'eſt pour rien contre nous échauffée!
Et que de ſon Tartuffe elle paroît coëffée!

DORINE.

Oh vraiment, tout cela n'eſt rien au prix du fils;
Et ſi vous l'aviez vu, vous diriez: c'eſt bien pis.
Nos troubles l'avoient mis ſur un pied d'homme ſage;
Et, pour ſervir ſon Prince, il montra du courage,

Mais il eſt devenu comme un homme hébêté,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté,
Il l'appelle ſon frere ; & l'aime, dans ſon ame,
Cent fois plus qu'il ne fait, & mere, & fille & femme ;
C'eſt de tous ſes ſecrets l'unique confident,
Et de ſes actions le directeur prudent.
Il le choie, il l'embraſſe, &, pour une maîtreſſe
On ne ſauroit je penſe avoir plus de tendreſſe.
A table, au plus haut bout, il veut qu'il ſoit aſſis,
Avec joie il y voit manger autant que ſix ;
Les bons morceaux de tout il faut qu'on les lui céde ;
Et, s'il vient à rotter, il lui dit : Dieu vous aide.
Enfin, il en eſt fou ; c'eſt ſon tout, ſon héros,
Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos ;
Ses moindres actions lui ſemblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit ſont pour lui des oracles.
Lui qui connoît ſa dupe & qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés, a l'art de l'éblouir ;
Son cagotiſme en tire à toute heure, des ſommes ;
Et prend ſoin de gloſer ſur tous tant que nous ſommes ;
Il n'eſt pas juſqu'au fat qui lui ſert de garçon,
Qui ne ſe mêle auſſi de nous faire leçon ;
Il vient nous ſermoner avec des yeux farouches,
Et jetter nos rubans, notre rouge & nos mouches,
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ſes mains,
Un mouchoir qu'il trouva, dans une fleur des Saints.
Diſant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la ſainteté, les parures du diable.

SCENE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLEANTE, DORINE.

ELMIRE, *à Cleante.*

VOus êtes bienheureux, de n'être point venu
Au diſcours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vu mon mari; comme il ne m'a point vue,
Je veux aller, là-haut, attendre ſa venue.

CLEANTE.

Moi, je l'attends ici pour moins d'amuſement,
Et je vais lui donner le bon jour ſeulement.

SCENE IV.

CLEANTE, DAMIS, DORINE.

DAMIS.

DE l'hymen de ma ſœur touchez-lui quelque choſe,
J'ai ſoupçon que Tartuffe à ſon effet s'oppoſe,
Qu'il oblige mon pere à des détours ſi grands;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
Si même ardeur enflamme & ma ſœur & Valere;

La ſœur de cet ami, vous le ſavez, m'eſt chere;
Et s'il falloit ...

DORINE.

Il entre.

SCENE V.

ORGON, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

AH! Mon frere, bon jour.

CLEANTE.

Je ſortois, & j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à préſent n'eſt pas beaucoup fleurie.

ORGON.

(à Cléante.)

Dorine. Mon beau-frere, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien ſouffrir, pour m'ôter de ſouci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.

(à Dorine.)

Tout s'eſt-il, ces deux jours, paſſé de bonne ſorte?
Qu'eſt-ce qu'on fait céans? Comme eſt-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eut, avant hier, la fievre juſqu'au ſoir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe? Il ſe porte à merveille;

Gros & gras, le teint frais, & la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le ſoir; elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au ſoupé, toucher à rien du tout,
Tant ſa douleur de tête étoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il ſoupa, lui tout ſeul, devant elle;
Et, fort dévotement, il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauve homme!

DORINE.

La nuit ſe paſſa toute entiere,
Sans qu'elle put fermer un moment la paupiere;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir ſommeiller;
Et juſqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Preſſé d'un ſommeil agréable,
Il paſſa dans ſa chambre, au ſortir de la table,
Et dans ſon lit bien chaud, il ſe mit tout ſoudain,
Où, ſans trouble, il dormit juſques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme?

DORINE.

A la fin par nos raiſons gagnée,

Elle ſe réſolut à ſouffrir la ſaignée;
Et le ſoulagement ſuivit tout auſſi-tôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut;
Et contre tous les maux, fortifiant ſon ame,
Pour réparer le ſang qu'avoit perdu Madame,
But à ſon déjeûné quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux ſe portent bien enfin;
Et je vais à Madame annoncer par avance,
La part que vous prenez à ſa convaleſcence.

SCENE VI.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.

A Votre nez, mon frere, elle ſe rit de vous;
Et ſans avoir deſſein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai, tout franc, que c'eſt avec juſtice.
A-t'on jamais parlé d'un ſemblable caprice?
Et ſe peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui,
A vous faire oublier toutes choſes pour lui?
Qu'après avoir chez vous réparé ſa miſére,
Vous en veniez au point...

ORGON.

Alte-là, mon beau frere,
Vous ne connoiſſez pas celui dont vous parlez.

CLEANTE.

Je ne le connois pas, puiſque vous le voulez;
Mais enfin, pour ſavoir quel homme ce peut être...

ORGON.

Mon frere, vous ſeriez charmé de le connoître,
Et vos raviſſemens ne prendroient point de fin.
C'eſt un homme... qui... Ah! un homme...
un homme enfin.
Qui ſuit bien ſes leçons goûte une paix profonde;
Et comme du fumier, regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec ſon entretien;
Il m'enſeigne à n'avoir affection pour rien,
De toutes amitiés il détache mon ame;
Et je verrois mourir, frere, enfans, mere & femme,
Que je m'en ſoucierois autant que de cela.

CLEANTE.

Les ſentimens humains, mon frere, que voilà!

ORGON.

Ah! ſi vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'égliſe il venoit d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi, ſe mettre à deux genoux,
Il attiroit les yeux de l'aſſemblée entiere
Par l'ardeur dont au Ciel il pouſſoit ſa priere;
Il faiſoit des ſoupirs, de grands élancemens,
Il baiſoit humblement la terre à tous momens;
Et lorſque je ſortois, il me devançoit vîte,

Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.
Inſtruit par ſon garçon, qui, dans tout l'imitoit,
Et de ſon indigence, & de ce qu'il étoit,
Je lui faiſois des dons, mais, avec modeſtie,
Il me vouloit toûjours en rendre une partie.
C'eſt trop, me diſoit-il, *C'eſt trop de la moitié*,
Je ne mérite pas de vous faire pitié;
Et, quand je refuſois de le vouloir reprendre;
Aux pauvres, à mes yeux il alloit le répandre;
Enfin, le Ciel, chez moi, me le fit retirer;
Et, depuis ce temps-là, tout ſemble y proſpérer.
Je vois qu'il reprend tout, & qu'à ma femme même,
Il prend pour mon honneur, un intérêt extrême;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi, ſix fois, il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point juſqu'où monte ſon zele;
Il s'impute à péché la moindre bagatelle;
Un rien preſque ſuffit pour le ſcandaliſer;
Juſques-là qu'il ſe vint, l'autre jour, accuſer
D'avoir pris une puce, en faiſant ſa priere,
Et de l'avoir tuée avec trop de colere.

CLEANTE.

Parbleu, vous êtes fou, mon frere, que je crois,
Avec de tels diſcours vous moquez-vous de moi?
Et que prétendez-vous de tout ce badinage?

ORGON.

Mon frere, ce diſcours ſent le libertinage,
Vous en êtes un peu dans votre ame entiché;
Et comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLEANTE

CLEANTE.

Voilà de vos pareils le diſcours ordinaire.
Ils veulent que chacun ſoit aveugle comme eux.
C'eſt être libertins, que d'avoir de bons yeux ;
Et qui n'adore pas de vaines ſimagrées,
N'a ni reſpect, ni foi pour les choſes ſacrées.
Allez, tous vos diſcours ne me font point de peur ;
Je ſais comme je parle, & le Ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'eſt point les eſclaves,
Il eſt de faux dévots, ainſi que de faux braves ;
Et comme on ne voit pas où l'honneur les conduit,
Les vrais braves ſont ceux qui font beaucoup de bruit.
Les bons & vrais dévots, qu'on voit ſuivre à la trace,
Ne ſont pas ceux auſſi qui font tant de grimace.
Hé quoi ! vous ne ferez nulle diſtinction
Entre l'hypocriſie & la dévotion ?
Vous les voulez traiter d'un ſemblable langage,
Et rendre même honneur au maſque qu'au viſage ;
Egaler l'artifice à la ſincerité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Eſtimer le fantôme, autant que la perſonne ;
Et la fauſſe monnoie à l'égal de la bonne ?
Les hommes, la plûpart, ſont étrangement faits ;
Dans la juſte nature on ne les voit jamais :
La raiſon a, pour eux, des bornes trop petites,
En chaque caractere ils paſſent ſes limites ;
Et la plus noble choſe ils la gâtent ſouvent,
Pour la vouloir outrer & pouſſer trop avant.
Que cela vous ſoit dit, en paſſant, mon beau-frere.

ORGON.

Oui, vous êtes, ſans doute, un Docteur qu'on révére,
Tout le ſavoir du monde eſt chez vous retiré,
Vous êtes le ſeul ſage, & le ſeul éclairé,
Un oracle, un Caton dans le ſiecle où nous ſommes,
Et près de vous ce ſont des ſots que tous les hommes.

CLEANTE.

Je ne ſuis point, mon frere, un Docteur révéré,
Et le ſavoir chez moi n'eſt pas tout retiré.
Mais, en un mot, je ſais pour toute ma ſcience,
Du faux avec le vrai, faire la différence;
Et, comme je ne vois nul genre de héros
Qui ſoient plus à priſer que les parfaits dévots,
Aucune choſe au monde & plus noble & plus belle,
Que la ſainte ferveur d'un véritable zele;
Auſſi ne vois-je rien qui ſoit plus odieux,
Que le dehors plâtré d'un zele ſpécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la ſacrilege & trompeuſe grimace,
Abuſe impunément, & ſe joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus ſaint & ſacré.
Ces gens, qui, par une ame à l'intérêt ſoumiſe,
Font de dévotion métier & marchandiſe,
Et veulent acheter crédit & dignités,
A prix de faux clins d'yeux, & d'élans affectés;
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,

Par le chemin du Ciel courir à leur fortune ;
Qui brûlant & priant demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite, au milieu de la cour ;
Qui ſavent ajuſter leur zele avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, ſans foi, pleins d'artifices,
Et pour perdre quelqu'un, couvrent inſolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier reſſentiment ;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colere,
Qu'il prennent contre nous des armes qu'on révére,
Et que leur paſſion, dont on leur ſait bon gré,
Veut nous aſſaſſiner avec un fer ſacré.
De ce faux caractere on en voit trop paroître ;
Mais les dévots de cœur ſont aiſés à connoître.
Notre ſiecle, mon frere, en expoſe à nos yeux,
Qui peuvent nous ſervir d'exemples glorieux.
Regardez Ariſton, regardez Periandre,
Oronte, Alcidamas, Polidor & Clitandre ;
Ce titre par aucun ne leur eſt débattu,
Ce ne ſont point du tout fanfarons de vertu,
On ne voit point en eux le faſte inſupportable ;
Et leur dévotion eſt humaine & traitable.
Ils ne cenſurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;
Et laiſſant la fierté des paroles aux autres,
C'eſt par leurs Actions qu'ils reprennent les nôtres,
L'apparence du mal a, chez eux, peu d'appui ;
Et leur ame eſt portée à juger bien d'autrui ;
Point de cabale en eux, point d'intrigues à ſuivre.
On les voit, pour tous ſoins, ſe mêler de bien vivre.

Jamais contre un pécheur, ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché ſeulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zele extrême,
Les interêts du Ciel, plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut uſer,
Voilà l'exemple enfin qu'il ſe faut propoſer,
Votre homme, à dire vrai, n'eſt pas de ce modele;
C'eſt de fort bonne foi que vous vantez ſon zele;
Mais par un faux éclat, je vous crois ébloui.

ORGON.

Monſieur mon cher beau-frere, avez-vous tout dit?

CLEANTE.

Oui.

ORGON, *s'en allant.*

Je ſuis votre valet.

CLEANTE.

De grace, un mot, mon frere.
Laiſſons-là ce diſcours. Vous ſavez que Valere,
Pour être votre gendre, a parole de vous.

ORGON.

Oui.

CLEANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien ſi doux.

ORGON.

Il eſt vrai.

CLEANTE.

Pourquoi donc en différer la fête?

ORGON.

Je ne ſais.

CLEANTE.

Auriez-vous d'autre penſée en tête?

ORGON.

Peut-être.

CLEANTE.

Vous voulez manquer à votre foi?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLEANTE.

Nul obſtacle, je crois,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promeſſes.

ORGON.

Selon.

CLEANTE.

Pour dire un mot, faut-il tant de fineſſes?
Valere ſur ce point, me fait vous viſiter.

ORGON.

Le Ciel en ſoit loué.

CLEANTE.

Mais que lui rapporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLEANTE.

Mais il eſt néceſſaire
De ſavoir vos deſſeins. Quels ſont-ils donc?

ORGON.

De faire
Ce que le Ciel voudra.

CLEANTE.

Mais parlons tout de bon.
Valere a votre foi. La tiendrez-vous, ou non?

ORGON.

Adieu.

CLEANTE *ſeul.*

Pour ſon amour, je crains une diſgrace,
Et je dois l'avertir de tout ce qui ſe paſſe.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORGON, MARIANE.

ORGON.

MAriane.

MARIANE.

Mon pere

ORGON.

Approchez. J'ai de quoi
Vous parler en ſecret.

MARIANE, *à Orgon qui regarde dans un cabinet.*

Que cherchez-vous?

ORGON.

Je vois
Si quelqu'un n'eſt point là qui pourroit nous entendre,
Car ce petit endroit eſt propre pour ſurprendre.
Or ſus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Remarqué de tout temps, un eſprit aſſez doux,

Et, de tout temps auſſi, vous m'avez été chere.

MARIANE.

Je ſuis fort redevable à cet amour de pere.

ORGON.

C'eſt fort bien dit, ma fille, & pour le mériter
Vous devez n'avoir ſoin que de me contenter.

MARIANE.

C'eſt où je mets auſſi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte?

MARIANE.

Qui? moi?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas! J'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

SCENE II.

ORGON, MARIANE, DORINE, *entrant doucement, & ſe tenant derriere Orgon ſans être vue.*

ORGON.

C'Eſt parler ſagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute ſa perſonne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, & qu'il vous ſeroit doux
De le voir par mon choix devenir votre époux.
Hé?

MARIANE.

Hé?

ORGON.

Qu'eſt-ce?

MARIANE.

Plaît-il?

ORGON.

Quoi?

MARIANE.

Me ſuis-je mépriſe?

ORGON.

Comment?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon pere, que je diſe?
Qui me touche le cœur, & qu'il me ſeroit doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en eſt rien, mon pere, je vous jure:
Pourquoi me faire dire une telle impoſture?

ORGON.

Mais je veux que cela ſoit une vérité;
Et c'eſt aſſez pour vous que je l'ai arrêté.

MARIANE.

Quoi! vous voulez, mon pere...

ORGON.

Oui, je prétends, ma fille,
Unir par votre hymen, Tartuffe à ma famille.
Il ſera votre époux, j'ai réſolu cela;
(*appercevant Dorine.*)
Et, comme ſur vos vœux je... Que faites-vous-la?

La curiolité qui vous preſſe, eſt bien forte,
Ma mie, à nous venir écouter de la ſorte?

DORINE.

Vraiment, je ne ſais pas ſi c'eſt un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hazard ;
Mais de ce mariage, on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc! La choſe eſt-elle incroyable?

DORINE.

A tel point,
Que vous-même, Monſieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je ſais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui, oui, vous nous contez une plaiſante hiſtoire.

ORGON.

Je conte juſtement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chanſons.

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'eſt point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à Monſieur votre pere,
Il raille.

ORGON.

Je vous dis...

DORINE.

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin, mon courroux...

DORINE.

Hé bien, on vous croit donc, & c'eſt tant pis pour vous.
Quoi! ſe peut-il, Monſieur, qu'avec l'air d'homme ſage,
Et cette large barbe au milieu du viſage,
Vous ſoyez aſſez fou pour vouloir...

ORGON.

Ecoutez.
Vous avez pris céans, certaines privautés
Qui ne me plaiſent point, je vous le dis, ma mie.

DORINE.

Parlons ſans nous fâcher, Monſieur, je vous ſupplie.
Vous moquez-vous des gens, d'avoir fait ce complot?
Votre fille n'eſt point l'affaire d'un bigot.
Il a d'autres emplois, auxquels il faut qu'il penſe;
Et puis, que vous apporte une telle alliance?
A quel ſujet aller, avec tout votre bien,
Choiſir un gendre gueux...

ORGON.

Taiſez vous. S'il n'a rien,
Sachez que c'eſt par là qu'il faut qu'on le révére,
Sa miſere eſt, ſans doute, une honnête miſere;
Au-deſſus des grandeurs elle doit l'élever,
Puiſqu'enfin, de ſon bien, il s'eſt laiſſé priver,
Par ſon trop peu de ſoin des choſes temporelles,
Et ſa puiſſante attache aux choſes éternelles,
Mais mon ſecours pourra lui donner les moyens
De ſortir d'embarras, & rentrer dans ſes biens;
Ce ſont fiefs qu'à bon titre au pays on renomme;

Et, tel que l'on le voit, il eſt bien Gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'eſt lui qui le dit; & cette vanité,
Monſieur, ne ſied pas bien avec la piété.
Qui, d'une ſainte vie, embraſſe l'innocence,
Ne doit pas tant prôner ſon nom & ſa naiſſance;
Et l'humble procédé de la dévotion,
Souffre mal les éclats de cette ambition.
A quoi bon cet orgueil?... Mais ce diſcours vous bleſſe.
Parlons de ſa perſonne, & laiſſons ſa nobleſſe.
Ferez-vous poſſeſſeur ſans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle, un homme comme lui?
Et ne devez-vous pas ſonger aux bienſéances,
Et de cette union prévoir les conſéquences?
Sachez que d'une fille on riſque la vertu,
Lorſque, dans ſon hymen, ſon goût eſt combattu.
Que le deſſein d'y vivre en honnête perſonne,
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne;
Et que ceux, dont par-tout on montre au doigt le front,
Font leurs femmes, ſouvent, ce qu'on voit qu'elles ſont.
Il eſt bien difficile enfin d'être fidele
A de certains maris faits d'un certain modele;
Et qui donne à ſa fille un homme qu'elle hait,
Eſt reſponſable au Ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre deſſein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de ſuivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amuſons point, ma fille, à ces chanſons;
Je ſais ce qu'il vous faut, & je ſuis votre pere,
J'avois donné pour vous ma parole à Valere;
Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il eſt enclin,
Je le ſoupçonne encor d'être un peu libertin;
Je ne remarque point qu'il hante les Egliſes.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures préciſes,
Comme ceux qui n'y vont que pour être apperçus?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-deſſus.
Enfin, avec le Ciel, l'autre eſt le mieux du monde;
Et c'eſt une richeſſe à nulle autre ſeconde.
Cet hymen, de tous biens, comblera vos deſirs,
Et ſera tout confit en douceurs & plaiſirs.
Enſemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidelles,
Comme deux vrais enfants, comme deux tourterelles.
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez;
Et vous ferez de lui, tout ce que vous voudrez;

DORINE.

Elle? Elle n'en fera qu'un ſot, je vous aſſure.

ORGON.

Ouais! quels diſcours!

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolure,
Et que ſon aſcendant, Monſieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

Ceſſez de m'interrompre; & ſongez à vous taire,

Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, Monſieur, que pour votre intérêt.

ORGON.

C'eſt prendre trop de ſoin ; taiſez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit...

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, Monſieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah!

DORINE.

Votre honneur m'eſt cher, & je ne puis ſouffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON

Vous ne vous tairez point?

DORINE.

C'eſt une conſcience,
Que de vous laiſſer faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, ſerpent, dont les traits effrontés..

DORINE.

Ah! vous êtes dévôt, & vous vous emportez?

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaiſes,
Et, tout réſolument, je veux que tu te taiſes.

DORINE.

Soit, mais ne disant mot, je n'en pense pas moins.

ORGON.

Pense, si tu le veux; mais applique tes soins
A ne m'en point parler, ou... Suffit... Comme sage
J'ai pensé mûrement toutes choses.

DORINE, *à part.*

J'enrage
De ne pouvoir parler.

ORGON.

Sans être Damoiseau,
Tartuffe est fait de sorte...

DORINE, *à part.*

Oui, c'est un beau museau.

ORGON.

Que quand tu n'aurois même aucune sympathie
Pour tous les autres dons...

DORINE, *à part.*

La voilà bien lottie!

(*Orgon se tourne du côté de Dorine; & les bras croisés, l'écoute & la regarde en face.*)

Si j'étois en sa place, un homme, assurément,
Ne m'épouseroit pas de force impunément,
Et je lui ferois voir, bientôt après la fête,
Qu'une femme a toûjours une vengeance prête.

ORGON, *à Dorine.*

Donc, de ce que je dis, on ne fera nul cas?

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'est-ce que tu fais donc?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

ORGON.

(*à part.*)

Fort bien; pour châtier ſon inſolence extreme,
Il faut que je lui donne un revers de ma main.
(*Il ſe met en poſture de donner un ſoufflet à Dorine; & à chaque mot qu'il dit à ſa fille, ſe tourne pour regarder Dorine qui ſe tient droite ſans parler*)
Ma fille, vous devez approuver mon deſſein...
Croire que le mari... que j'ai ſu vous élire...
(*à Dorine.*)
Que ne te parles-tu?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plait pas, moi,

ORGON.

Certes je t'y guettois.

DORINE.

Quelque ſotte, ma foi.

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéiſſance,
Et montrer, pour mon choix, entiere déférence.

DORINE, *en s'enfuyant.*

Je me moquerois fort de prendre un tel époux.

ORGON, *après avoir manqué de donner un ſoufflet à Dorine.*

Vous avez là, ma fille, une peſte avec vous,

Avec qui ſans pêcher, je ne ſaurois plus vivre.
Je me ſens hors d'état maintenant de pourſuivre;
Ses diſcours inſolens m'ont mis l'eſprit en feu,
Et je vais prendre l'air, pour me raſſeoir un peu.

SCENE III.

MARIANE, DORINE.

DORINE.

AVez-vous donc perdu, dites-moi, la parole?
Et faut-il qu'en ceci je faſſe votre rôle?
Souffrir qu'on vous propoſe un projet inſenſé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repouſſé?

MARIANE.

Contre un pere abſolu, que veux-tu que je faſſe?

DORINE.

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui;
Qu'étant celle, pour qui ſe fait toute l'affaire,
C'eſt à vous, non à lui, que le mari doit plaire;
Et que ſi ſon Tartuffe eſt pour lui ſi charmant,
Il le peut épouſer ſans nul empêchement.

MARIANE.

MARIANE.

Un pere, je l'avoue, a ſur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais, raiſonnons. Valere a fait pour vous des pas?
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas?

MARIANE.

Ah! qu'envers mon amour, ton injuſtice eſt grande,
Dorine! me dois-tu faire cette demande?
T'ai-je pas, là-deſſus, ouvert cent fois mon cœur?
Et ſais tu pas, pour lui, juſqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que ſai-je ſi le cœur a parlé par la bouche;
Et ſi c'eſt tout de bon, que cet amant vous touche?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrais ſentimens ont ſçu trop éclater.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et ſelon l'apparence, il vous aime de même?

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés enſemble?

MARIANE.

Aſſurément.

DORINE.

Sur cette autre union, quel eſt donc votre attente?

MARIANE.

De me donner la mort, ſi l'on me violente.

DORINE.

Fort bien. C'eſt un recours où je ne ſongeois pas,
Vous n'avez qu'à mourir pour ſortir d'embarras,
Le remede, ſans doute, eſt merveilleux. J'enrage,
Lorſque j'entends tenir ces ſortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu! De quel humeur, Dorine, tu te rends;
Tu ne compatis point aux déplaiſirs des gens.

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des ſornettes,
Et dans l'occaſion, mollit, comme vous faites.

MARIANE.

Mais, que veux-tu. Si j'ai de la timidité.

DORINE.

Mais l'amour, dans un cœur, veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardai-je pas pour les feux de Valere?
Et n'eſt-ce pas à lui de m'obtenir d'un pere?

DORINE.

Mais quoi? Si votre pere eſt un bourru fieffé,
Qui s'eſt de ſon Tartuffe entiérement coëffé,
Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,
La faute, à votre amant, doit-elle être imputée?

MARIANE.

Mais, par un haut refus, & d'éclatans mépris,
Ferai-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille;
De la pudeur du ſexe, & du devoir de fille?

Et veux-tu que mes feux par le monde étalés...

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Etre à Monſieur Tartuffe; & j'aurois, quand j'y penſe,
Tort de vous détourner d'une telle alliance;
Quelle raiſon aurois-je à combattre vos vœux?
Le parti, de ſoi-même, eſt fort avantageux.
Monſieur Tartuffe! Oh, oh! n'eſt-ce rien qu'on propoſe?
Certes, Monſieur Tartuffe, à bien prendre la choſe,
N'eſt pas un homme, non, qui ſe mouche du pied,
Et ce n'eſt pas peu d'heur que d'être ſa moitié,
Tout le monde déjà de gloire le couronne,
Il eſt noble chez lui, bien fait de ſa perſonne,
Il a l'oreille rouge, & le tient bien fleuri;
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu...

DORINE.

Quelle alégreſſe aurez-vous dans votre ame
Quand, d'un époux ſi beau, vous vous verrez la femme!

MARIANE.

Ah! ceſſe, je te prie, un ſemblable diſcours,
Et contre cet hymen, ouvre-moi du ſecours.
C'en eſt fait, je me rends, & ſuis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéiſſe à ſon pere,
Voulut-il lui donner un ſinge pour époux.
Votre ſort eſt fort beau. De quoi vous plaignez-vous?

Vous irez par le coche en ſa petite ville,
Qu'en oncles, & couſins, vous trouverez fertile;
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau monde on vous fera venir.
Vous irez viſiter pour votre bien venue,
Madame la Baillive, & Madame l'Elue,
Qui d'un ſiege pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez eſpérer
Le bal, & la grand-bande, à ſavoir, deux muſettes;
Et, par fois, Fagotin & les Marionettes.
Si pourtant, votre époux...

MARIANE.

Ah! tu me fais mourir;
De tes conſeils, plutôt, ſonge à me ſecourir.

DORINE.

Je ſuis votre ſervante.

MARIANE.

Hé, Dorine, de grace...

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire paſſe.

MARIANE.

Ma pauvre fille!

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux déclarés...

DORINE.

Point. Tartuffe eſt votre homme, & vous en tâterez.

MARIANE.

Tu ſais qu'à toi, toûjours, je me ſuis confiée.

Fais-moi...

DORINE.

Non. Vous ſerez, ma foi, Tartuffiée.

MARIANE.

Hé bien, puiſque mon ſort ne ſauroit t'émouvoir,
Laiſſe-moi déſormais toute à mon déſeſpoir.
C'eſt de lui que mon cœur empruntera de l'aide ;
Et je ſais de mes maux l'infaillible remede.

[*Elle veut s'en aller.*]

DORINE.

Hé, là, là, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut, nonobſtant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, ſi l'on m'expoſe à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher... Mais voici Valere votre amant.

SCENE IV.

VALERE, MARIANE, DORINE.

VALERE.

ON vient de débiter, Madame, une nouvelle,
Que je ne ſavois pas, & qui, ſans doute, eſt belle.

MARIANE.

Quoi ?

VALERE.

Que vous épouſez Tartuffe.

MARIANE.

Il eſt certain
Que mon pere s'eſt mis en tête ce deſſein.

VALERE.

Votre pere, Madame...

MARIANE.

A changé de viſée.
La choſe vient par lui de m'être propoſée.

VALERE.

Quoi! ſérieuſement

MARIANE.

Oui, ſérieuſement.
Il s'eſt pour cet hymen déclaré hautement.

VALERE.

Et quel eſt le deſſein où votre ame s'arrête,
Madame?

MARIANE.

Je ne ſais.

VALERE.

La réponſe eſt honnête,
Vous ne ſavez?

MARIANE.

Non.

VALERE.

Non?

MARIANE.

Que me conſeillez-vous?

VALERE.

Je vous conſeille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conſeillez?

VALERE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon?

VALERE.

Sans doute.
Le choix eſt glorieux, & vaut bien qu'on l'écoute,

MARIANE.

Hé bien, c'eſt un conſeil, Monſieur, que je reçois.

VALERE.

Vous n'aurez pas grand peine à le ſuivre, je crois.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner en a ſouffert votre ame.

VALERE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame.

MARIANE.

Et moi je le ſuivrai, pour vous faire plaiſir.

DORINE, *ſe retirant dans le fond du Théâtre.*

Voyons ce qui pourra de ceci réuſſir.

VALERE.

C'eſt donc ainſi qu'on aime? & c'étoit tromperie,
Quand vous...

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit, tout franc, que je dois accepter
Celui que, pour époux, on me veut préſenter;
Et je déclare, moi, que je prétends le faire,
Puiſque vous m'en donnez le conſeil ſalutaire.

VALERE.

Ne vous excuſez point ſur mes intentions.
Vous aviez pris déjà vos réſolutions;
Et vous vous ſaiſiſſez d'un prétexte frivole,
Pour vous autoriſer à manquer de parole.

MARIANE.

Il eſt vrai, c'eſt bien dit.

VALERE.

Sans doute; & votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

Hélas! permis à vous d'avoir cette penſée.

VALERE.

Oui, oui, permis à moi; mais mon ame offenſée
Vous préviendra, peut-être, en un pareil deſſein;
Et je ſais où porter, & mes vœux, & ma main.

MARIANE.

Ah! je n'en doute point: & les ardeurs qu'excite
Le mérite...

VALERE.

Mon Dieu! laiſſons-là le mérite,
J'en ai fort peu, ſans doute, & vous en faites foi,
Mais j'eſpére aux bontés qu'une autre aura pour moi;
Et j'en ſais de qui l'ame à ma retraite ouverte,
Conſentira, ſans doute, à réparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'eſt pas grande; & de ce changement
Vous vous conſolerez aſſez facilement.

VALERE.

J'y ferai mon poſſible, & vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie, engage notre gloire,
Il faut, à l'oublier, mettre auſſi tous nos ſoins;
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins;
Et cette lâcheté jamais ne ſe pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce ſentiment, ſans doute, eſt noble & relevé.

VALERE.

Fort bien; &, d'un chacun, il doit être approuvé.
Hé quoi! vous voudriez qu'à jamais, dans mon ame
Je gardaſſe pour vous les ardeurs de ma flamme?
Et vous viſſe, à mes yeux, paſſer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas?

MARIANE.

Au contraire, pour moi c'eſt ce que je ſouhaite;
Et je voudrois déjà que la choſe fut faite.

VALERE.

Vous le voudriez?

MARIANE.

Oui.

VALERE.

C'eſt aſſez m'inſulter,
Madame, & de ce pas; je vais vous contenter.
(*Il fait un pas pour s'en aller.*)

MARIANE.

Fort bien.

VALERE, *revenant.*

Souvenez-vous au moins, que c'eſt vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oui.

VALERE, *revenant encore.*

Et que le deſſein que mon ame conçoit,
N'eſt rien qu'à votre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, ſoit.

VALERE, *en ſortant.*

Suffit. Vous allez être à point nommé ſervie.

MARIANE.

Tant mieux.

VALERE, *revenant encore.*

Vous me voyez, c'eſt pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne heure.

VALERE, *ſe retournant lorſqu'il eſt prêt à ſortir.*

Hé!

MARIANE.

Quoi!

VALERE.

Ne m'appellez-vous pas?

MARIANE.

Moi? Vous rêvez.

VALERE.

Hé bien, je pourſuis donc mes pas.
Adieu, Madame.

[*Il s'en va lentement.*]

MARIAME.

Adieu, Monſieur.

DORINE, *à Mariane*

Pour moi, je penſe
Que vous perdez l'eſprit par cette extravagance;
Et je vous ai laiſſé tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.
Holà, Seigneur Valere.

[*Elle arrête Valere par le bras.*]

VALERE, *feignant de réſiſter.*

Hé, que veux-tu, Dorine?

DORINE.

Venez ici.

VALERE..

Non, non, le dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALERE.

Non, vois-tu, c'eſt un point réſolu.

DORINE.

Ah!

MARIANE, *à part.*

Il ſouffre à me voir, ma préſence le chaſſe;
Et je ferai bien mieux à lui quitter la place.

DORINE, *quittant Valere, & courant après Mariane.*

A l'autre. Où courez-vous?

MARIANE.

Laiſſe.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine, envain tu me veux retenir.

VALERE, *à part*

Je vois bien que ma vue eſt pour elle un ſupplice,
Et ſans doute, il vaut mieux que je l'en affranchiſſe.

DORINE, *quittant Mariane & courant après Valere.*

Encor? Diantre ſoit fait de vous! Si... Je le veux.

Ceſſez ce badinage, & venez-ça tous deux.
[*Elle prend Valere & Mariane par la main & les ramene*]
VALERE, *à Dorine.*
Mais quel eſt ton deſſein?
MARIANE, *à Dorine.*
Qu'eſt-ce que tu veux faire?
DORINE.
Vous bien remettre enſemble, & vous tirer d'affaire.
(*à Valere.*)
Etes-vous fou, d'avoir un pareil démêlé?
VALERE.
N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé?
DORINE, *à Mariane.*
Etes-vous folle, vous, de vous être emportée?
MARIANE
N'as-tu pas vu la choſe & comme il m'a traitée?
DORINE.
(*à Valere.*)
Sottiſe des deux parts. Elle n'a d'autre ſoin
Que de ſe conſerver à vous, j'en ſuis témoin.
(*à Mariane.*)
Il n'aime que vous ſeule, & n'a point d'autre envie,
Que d'être votre époux, j'en répons ſur ma vie.
MARIANE, *à Valere*
Pourquoi donc me donner un ſemblable conſeil?
VALERE, *à Mariane.*
Pourquoi m'en demander ſur un ſujet pareil?

DORINE.

Vous êtes fous tous deux. Ça, la main, l'un & l'autre.

(*à Valere.*)

Allons, vous.

VALERE, *en donnant ſa main à Dorine.*

A quoi bon ma main?

DORINE, *à Mariane.*

Ah! ça, la vôtre.

MARIANE, *en donnant auſſi ſa main.*

De quoi ſert tout cela.

DORINE.

Mon Dieu, vîte, avancez,
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne penſez.

[*Valere & Mariane ſe tiennent quelque tems par la main ſans ſe regarder.*]

VALERE, *ſe tournant vers Mariane.*

Mais ne faites donc point les choſes avec peine;
Et regardez un peu les gens ſans nulle haine.

[*Mariane ſe tourne du côté de Valere en lui ſouriant.*]

DORINE.

A vous dire le vrai, les amans ſont bien fous!

VALERE, *à Mariane.*

Oh ça, n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous?
Et pour n'en point mentir, n'êtes-vous point méchante
De vous plaire à me dire une choſe affligeante?

MARIANE.

Mais, vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat?...

DORINE.

Pour une autre ſaiſon, laiſſons tout ce débat,
Et ſongeons à parer ce fâcheux mariage,

MARIANE.

Dis nous donc quels reſſorts il faut mettre en uſage.

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.
(*à Mariane.*) (*à Valere.*)
Votre pere ſe moque, & ce ſont des chanſons.
(*à Mariane.*)
Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à ſon extravagance,
D'un doux conſentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme, il vous ſoit plus aiſé
De tirer en longueur cet hymen propoſé.
En attrapant du tems à tout on remédie.
Tantôt vous payerez de quelque maladie
Qui viendra tout-à-coup, & voudra des délais,
Tantôt vous payerez de préſage mauvais,
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuſe,
Caſſé quelque miroir, ou ſongé d'eau bourbeuſe.
Enfin, le bon de tout, c'eſt qu'à d'autres qu'à lui,
On ne peut vous lier, que vous ne diſiez, oui;
Mais pour mieux réuſſir, il eſt bon, ce me ſemble,
Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant enſemble.
(*à Valere.*)
Sortez; & ſans tarder employez vos amis

Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.
(*à Mariane.*)
Nous allons réveiller les efforts de ſon frere ;
Et dans notre parti jetter la belle-mere.
Adieu.

VALERE, *à Mariane.*

Quelques efforts que nous préparions tous,
Ma plus grande eſpérance, à vrai dire, eſt en vous.

MARIANE, *à Valere.*

Je ne vous réponds pas des volontés d'un pere ;
Mais je ne ſerai point à d'autre qu'à Valere.

VALERE.

Que vous me comblez d'aiſe ! & quoi que puiſſe oſer . . .

DORINE.

Ah ! jamais les amans ne ſont las de jaſer.
Sortez, vous dis-je..

VALERE, *revenant ſur ſes pas.*

Enfin . . .

DORINE.

Quel caquet eſt le vôtre !
Tirez de cette part ; & vous, tirez de l'autre.
(*Dorine les pouſſe chacun par l'épaule, & les oblige de ſe ſéparer.*)

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

QUe la foudre, ſur l'heure, acheve mes deſtins.
Qu'on me traite par-tout du plus grand des faquins,
S'il eſt aucun reſpect, ni pouvoir qui m'arrête,
Et ſi je ne fais pas quelque coup de ma tête.

DORINE.

De grace, modérez un tel emportement.
Votre pere n'a fait qu'en parler ſimplement,
On n'exécute pas tout ce qui ſe propoſe:
Et le chemin eſt long, du projet à la choſe.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille, un peu, je lui diſe deux mots.

DORINE

Ah! tout doux. Envers lui, comme envers votre pere,
Laiſſez agir les ſoins de votre belle-mere.
Sur l'eſprit de Tartuffe, elle a quelque crédit;
Il ſe rend complaiſant à tout ce qu'elle dit;
Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.

Plût

Plut à Dieu qu'il fut vrai! la choſe ſeroit belle.
Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander;
Sur l'hymen qui vous trouble, elle veut le ſonder;
Savoir ſes ſentimens, & lui faire connoître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
S'il faut qu'à ce deſſein il prête quelque eſpoir.
Son valet dit qu'il prie, & je n'ai pu le voir:
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en alloit deſcendre.
Sortez donc, je vous prie, & me laiſſez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être préſent à tout cet entretien.

DORINE.

Point. Il faut qu'ils ſoient ſeuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez. On ſait vos tranſports ordinaires,
Et c'eſt le vrai moyen de gâter les affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non. Je veux voir, ſans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux! il vient. Retirez-vous.

[*Damis va ſe cacher dans un cabinet qui eſt au fond du Théâtre.*]

***

SCENE II.

TARTUFFE, DORINE.

TARTUFFE, *parlant haut à ſon valet qui eſt dans la maiſon, dès qu'il apperçoit Dorine.*

LAurent, ſerrez ma haire, avec ma diſcipline,
Et priez que toûjours le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux priſonniers,
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DORINE, *à part.*

Que d'affectation & de forfanterie!

TARTUFFE.

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire...

TARTUFFE, *tirant un mouchoir de ſa poche.*

Ah! mon Dieu! je vous prie,
Avant que de parler prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment?

TARTUFFE.

Couvrez ce ſein que je ne ſaurois voir,
Par de pareils objets les ames ſont bleſſées,
Et cela fait venir de coupables penſées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation ?
Et la chair ſur vos ſens fait grande impreſſion ?
Certes ; je ne ſais pas quelle chaleur vous monte ;
Mais à convoiter, moi, je ne ſuis pas ſi prompte ;
Et je vous verrois nud, du haut juſques en bas,
Que toute votre peau ne me tenteroit pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos diſcours un peu de modeſtie,
Ou je vais, ſur le champ, vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'eſt moi qui vais vous laiſſer en repos,
Et je n'ai ſeulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette ſalle baſſe,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Hélas ! très-volontiers.

DORINE, *à part.*

Comme il ſe radoucit !
Ma foi, je ſuis toûjours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t'elle bientôt ?

DORINE.

Je l'entends, ce me ſemble.
Oui, c'eſt elle en perſonne, & je vous laiſſe enſemble.

SCENE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

QUe le Ciel à jamais, par ſa toute bonté,
Et de l'ame & du corps vous donne la ſanté,
Et béniſſe vos jours, autant que le deſire
Le plus humble de ceux que ſon amour inſpire.

ELMIRE.

Je ſuis fort obligé à ce ſouhait pieux;
Mais prenons une chaiſe, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE, *aſſis.*

Comment, de votre mal, vous ſentez-vous remiſe ?

ELMIRE, *aſſiſe.*

Fort bien, & cette fiévre a bientôt quitté priſe.

TARTUFFE.

Mes prieres n'ont pas le mérite qu'il faut,
Pour avoir attiré cette grace d'en haut;
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévote inſtance,
Qui n'ait eu pour objet votre convaleſcence.

ELMIRE.

Votre zele pour moi s'eſt trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chere ſanté,
Et, pour la rétablir j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'eſt pouſſer un peu loin la charité chrétienne,
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous, que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en ſecret d'une affaire;
Et ſuis bien aiſe, ici, qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en ſuis ravi de même; & ſans doute, il m'eſt doux,
Madame, de me voir ſeul à ſeul avec vous.
C'eſt une occaſion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que, juſqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'eſt un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre, & ne me cache rien.

(*Damis, ſans ſe montrer, entr'ouvre la porte du cabinet dans lequel il s'étoit retiré pour entendre la converſation.*)

TARTUFFE.

Et je ne veux auſſi, pour grace ſinguliere,
Que montrer à vos yeux mon ame toute entiere;
Et vous faire ſerment que les bruits que j'ai faits
Des viſites qu'ici reçoivent vos attraits,
Ne ſont pas, envers vous, l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un tranſport de zele qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement...

ELMIRE.

Je le prends bien auſſi,
Et crois que mon ſalut vous donne ce ſouci.

TARTUFFE, *prenant la main d'Elmire, & lui ſerrant les doigts.*

Oui, Madame, ſans doute, & ma ferveur eſt telle...

ELMIRE.

Ouais! vous me ſerrez trop.

TARTUFFE.

C'eſt par excès de zele.
De vous faire aucun mal, je n'eus jamais deſſein,
Et j'aurois bien plutôt...

[*Il met les mains ſur les genoux d Elmire*]

ELMIRE.

Que fait là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit, l'étoffe en eſt moëlleuſe.

ELMIRE.

Ah! de grace, laiſſez, je ſuis fort chatouilleuſe.

[*Elmire recule ſon fauteuil, & Tartuffe ſe rapproche d'elle.*

TARTUFFE, *maniant le ſichu d'Elmire.*

Mon Dieu! que de ce point l'ouvrage eſt merveilleux!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux;
Jamais en toute choſe, on n'a vu ſi bien faire.

ELMIRE.

Il eſt vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager ſa foi,
Et vous donner ſa fille. Eſt-il vrai? Dites-moi.

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots; mais, Madame, à vrai dire,
Ce n'eſt pas le bonheur après quoi je ſoupire;

Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes ſouhaits.

ELMIRE.

C'eſt que vous n'aimez rien des choſes de la terre.

TARTUFFE.

Mon ſein n'enferme point un cœur qui ſoit de pierre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos ſoupirs,
Et que rien, ici bas, n'arrête vos deſirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles,
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles,
Nos ſens, facilement, peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles;
Mais il étale en vous ſes plus rares merveilles.
Il a, ſur votre face, épanché des beautés
Dont les yeux ſont ſurpris & les cœurs tranſportés;
Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'un ardent amour ſentir mon cœur atteint,
Au plus beau des portraits où lui-même il s'eſt peint.
D'abord j'appréhendai que cette ardeur ſecrette
Ne fut du noir eſprit une ſurpriſe adroite,
Et même, à fuir vos yeux mon cœur ſe réſolut,
Vous croyant un obſtacle à faire mon ſalut.
Mais enfin je connus, ô beauté toute aimable!
Que cette paſſion peut n'être point coupable;
Que je puis l'ajuſter avecque la pudeur,

Et c'eſt ce qui me fait abandonner mon cœur.
Ce m'eſt, je le confeſſe, une audace bien grande,
Que d'oſer de ce cœur vous adreſſer l'offrande;
Mais j'attens, en mes vœux, tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous eſt mon eſpoir, mon bien, ma quiétude,
De vous dépend ma peine, ou ma béatitude;
Et je veux être enfin, par votre ſeul arrêt;
Heureux, ſi vous voulez; malheureux, s'il vous plait.

ELMIRE.

La déclaration eſt tout à-fait galante,
Mais elle eſt, à vrai dire, un peu bien ſurprenante.
Vous devriez, ce me ſemble, armer mieux votre ſein,
Et raiſonner un peu ſur un pareil deſſein.
Un dévot comme vous & que par-tout on nomme...

TARTUFFE.

Ah! pour être dévot, je n'en ſuis pas moins homme,
Et lorſqu'on vient à voir vos céleſtes appas;
Un cœur ſe laiſſe prendre, & ne raiſonne pas.
Je ſais qu'un tel diſcours de moi paroît étrange,
Mais, Madame, après tout, je ne ſuis pas un Ange;
Et ſi vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmans attraits.
Dès que j'en vis briller la ſplendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous futes ſouveraine;
De vos regards divins l'ineffable douceur,
Força la réſiſtance où s'obſtinoit mon cœur;

Elle ſurmonta tout, jeûnes, prieres, larmes :
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux & mes ſoupirs vous l'ont dit mille fois;
Et pour mieux m'expliquer j'emploie ici leur voix.
Que ſi vous contemplez d'une ame un peu benigne,
Les tribulations de votre eſclave indigne ;
S'il faut que mes bontés veuillent me conſoler,
Et juſqu'à mon néant daignent ſe ravaler,
J'aurai toûjours pour vous, ô ſuave merveille !
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur, avec moi, ne court point de hazard,
Et n'a nulle diſgrace à craindre de ma part.
Tous ces galants de cour, dont les femmes ſont folles,
Sont bruyans dans leurs faits, & vains dans leurs paroles ;
De leurs progrès, ſans ceſſe, on les voit ſe targuer,
Ils n'ont point de faveur qu'ils n'aillent divulguer,
Et leur langue indiſcrete, en qui l'on ſe confie,
Dèshonore l'autel où leur cœur ſacrifie.
Mais les gens comme nous, brûlent d'un feu diſcret,
Avec qui, pour toûjours, on eſt ſûr du ſecret.
Le ſoin que nous prenons de notre renommée,
Répond de toute choſe à la perſonne aimée ;
Et c'eſt en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour ſans ſcandale, & du plaiſir ſans peur.

ELMIRE.

Je vous écoute dire : & votre rhétorique,
En termes aſſez forts, à mon ame s'explique.
N'appréhendez-vous point que je ne ſois d'humeur

A dire à mon mari cette galante ardeur?
Et que le prompt avis d'un amour de la ſorte,
Ne put bien altérer l'amitié qu'il vous porte?

TARTUFFE.

Je ſais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grace à ma témérité;
Que vous m'excuſerez, ſur l'humaine foibleſſe,
Des violens tranſports d'un amour qui vous bleſſe;
Et conſidérerez en regardant votre air,
Que l'on n'eſt pas aveugle & qu'un homme eſt de chair.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon, peut-être;
Mais ma diſcrétion veut ſe faire paroître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux;
Mais je veux, en revanche, une choſe de vous.
C'eſt de preſſer tout franc, & ſans nulle chicane,
L'union de Valere avecque Mariane.
De renoncer vous-même à l'injuſte pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre eſpoir;
Et...

SCENE IV.

ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS, *ſortant du cabinet où il s'étoit retiré.*

NOn, Madame, non, ceci doit ſe répandre.
J'étois en cet endroit d'où j'ai pu tout entendre;

Et la bonté du Ciel m'y ſemble avoir conduit
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit;
Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance
De ſon hypocriſie & de ſon inſolence;
A détromper mon pere, & lui mettre en plein jour,
L'ame d'un ſcélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis. Il ſuffit qu'il ſe rende plus ſage,
Et tâche à mériter la grace où je m'engage.
Puiſque je l'ai promis, ne m'en dédites pas,
Ce n'eſt point mon humeur de faire des éclats,
Une femme ſe rit de ſottiſes pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raiſons pour en uſer ainſi;
Et pour faire autrement; j'ai les miennes auſſi.
Le vouloir épargner eſt une raillerie;
Et l'inſolent orgueil de ſa cagoterie,
N'a triomphé que trop de mon juſte courroux,
Et que trop excité de déſordre chez nous.
Le fourbe, trop long-tems, a gouverné mon pere,
Et deſſervi mes feux, avec ceux de Valere,
Il faut que du perfide il ſoit déſabuſé,
Et le Ciel, pour cela, m'offre un moyen aiſé.
De cette occaſion, je lui ſuis redevable,
Et, pour la négliger, elle eſt trop favorable.
Ce ſeroit mériter qu'il me la vînt ravir,
Que de l'avoir en main, & ne m'en pas ſervir.

ELMIRE.

Damis...

DAMIS.

Non, s'il vous plait, il faut que je me croie.
Mon ame eſt maintenant au comble de ſa joie,
Et vos diſcours, envain, prétendent m'obliger
A quitter le plaiſir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vuider l'affaire,
Et voici juſtement de quoi me ſatisfaire.

SCENE V.

ORGON, ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS.

NOus allons régaler, mon pere, votre abord
D'un incident tout frais, qui vous ſurprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos careſſes;
Et Monſieur, d'un beau prix, reconnoît vos tendreſſes.
Son grand zele, pour vous, vient de ſe déclarer;
Il ne va pas à moins qu'à vous déshonorer;
Et je l'ai ſurpris là qui faiſoit à Madame
L'injurieux aveu d'une coupable flamme.
Elle eſt d'une humeur douce, & ſon cœur trop diſcret
Voulut, à toute force, en garder le ſecret;
Mais je ne puis flatter une telle impudence,
Et crois que vous la taire, eſt vous faire une offenſe.

ELMIRE.

Oui. Je tiens que jamais, en tous ces vains propos,

On ne doit d'un mari traverſer le repos;
Que ce n'eſt point de là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il ſuffit pour nous, de ſavoir nous défendre.
Ce ſont mes ſentimens; & vous n'auriez rien dit,
Damis, ſi j'avois eu ſur vous quelque crédit.

SCENE VI.

ORGON, DAMIS; TARTUFFE.

ORGON.

CE que je viens d'entendre, ô Ciel! eſt-il croyable?

TARTUFFE.

Oui, mon frere, je ſuis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand ſcélérat qui jamais ait été.
Chaque inſtant de ma vie eſt chargé de ſouillures.
Elle n'eſt qu'un amas de crimes & d'ordures;
Et je vois que le Ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occaſion.
De quelque grand forfait qu'on me puiſſe reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et, comme un criminel, chaſſez-moi de chez vous.
Je ne ſaurois avoir tant de honte en partage,
Que je n'en aie encor mérité davantage.

ORGON, *à ſon fils.*

Ah! traitre, oſes-tu bien, par cette fauſſeté,
Vouloir de ſa vertu ternir la pureté.

DAMIS.

Quoi! la feinte douceur de cette ame hypocrite,
Vous fera démentir ...

ORGON.

Tais-toi, peſte maudite.

TARTUFFE.

Ah! laiſſez le parler, vous l'accuſez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à ſon rapport.
Pourquoi, ſur un tel fait, m'être ſi favorable?
Savez-vous, après tout, de quoi je ſuis capable?
Vous fiez-vous, mon frere, à mon extérieur?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur?
Non, non, vous vous laiſſez tromper à l'apparence,
Et je ne ſuis rien moins, hélas! que ce qu'on penſe.
Tout le monde me prend pour un homme de bien;
Mais la vérité pure eſt que je ne vaux rien.
(s'adreſſant à Damis.)
Oui, mon cher fils, parlez, traitez-moi de perfide,
D'infame, de perdu, de voleur, d'homicide,
Accablez-moi de noms encor plus déteſtés,
Je n'y contredis point, je les ai mérités;
Et j'en veux, à genoux, ſouffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORGON.

(à Tartuffe) *(à ſon fils.)*
Mon frere, c'en eſt trop. Ton cœur ne ſe rend point,

Traître?

DAMIS.

Quoi! ſes diſcours vous ſéduiront au point...

ORGON.

(relevant Tartuffe.)

Tais-toi, pendard. Mon frere, hé! levez-vous de grace.

(à ſon fils.)

Infame.

DAMIS.

Il peut...

ORGON.

Tais-toi.

DAMIS.

J'enrage. Quoi! je paſſe...

ORGON.

Si tu dis un ſeul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon frere, au nom de Dieu, ne vous emportez pas.
J'aimerois mieux ſouffrir la peine la plus dure,
Qu'il eut reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON, *à ſon fils.*

Ingrat.

TARTUFFE.

Laiſſez en paix. S'il faut, à deux genoux,
Vous demander ſa grace...

ORGON, *ſe jettant auſſi à genoux, & embraſſant Tartuffe.*

Hélas! Vous moquez-vous!

(à ſon fils.)

Coquin, vois ſa bonté.

DAMIS.

Donc...

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi! je...

ORGON.

Paix, dis-je.
Je ſais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïſſez tous, & je vois aujourd'hui,
Femme, enfants & Valets déchaînés contre lui.
On met imprudemment toute choſe en uſage,
Pour ôter de chez moi ce dévot perſonnage;
Mais, plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus je veux l'employer à l'y bien retenir,
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir ſa main, on penſe l'obliger?

ORGON.

Oui, traître, & dès ce ſoir, pour vous faire enrager.
Ah! je vous brave tous, & vous ferai connoître
Qu'il faut qu'on m'obéiſſe & que je ſuis le maître.
Allons, qu'on ſe retracte, & qu'à l'inſtant, fripon,
On ſe jette à ſes pieds pour demander pardon.

DAMIS.

Qui? moi? De ce coquin, qui, par ſes impoſtures...

ORGON.

Ah! tu réſiſtes, gueux, & lui dis des injures.

Un

[*à Tartuffe.*]

Un bâton, un bâton. Ne me retenez pas.
(*à ſon fils.*)
Sus; que de ma maiſon on ſorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je ſortirai; mais ...

ORGON.

Vite, quittons la place.
Je te prive, pendard, de ma ſucceſſion,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

SCENE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

OFfenſer de la ſorte une ſainte perſonne.

TARTUFFE, *à part.*

O Ciel! pardonne-lui la douleur qu'il me donne.
(*à Orgon.*)
Si vous pouviez ſavoir avec quel déplaiſir,
Je vois qu'envers mon frere on tâche à me noircir...

ORGON.

Hélas!

TARTUFFE.

Le ſeul penſer de cette ingratitude,
Fait ſouffrir à mon ame un ſupplice ſi rude ...
L'horreur que j'en conçois ... J'ai le cœur ſi ſerré,
Que je ne puis parler, & crois que j'en mourrai,

ORGON, *courant tout en larmes à la porte par où il a chaſſé ſon fils.*

Coquin ! je me repens que ma main t'ait fait grace,
Et ne t'ait pas, d'abord, aſſommé ſur la place.
[*à Tartuffe*]
Remettez-vous, mon frere, & ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quel grand trouble j'apporte,
Je crois qu'il eſt beſoin, mon frere, que j'en ſorte.

ORGON.

Comment! vous moquez-vous?

TARTUFFE.

On m'y hait, & je voi
Qu'on cherche à vous donner des ſoupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe ! Voyez-vous que mon cœur les écoute ?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de pourſuivre ſans doute ;
Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejettez,
Peut-être une autre fois ſeront-ils écoutés.

ORGON.

Non, mon frere, jamais.

TARTUFFE.

Ah! mon frere, une femme
Aiſément d'un mari peut bien ſurprendre l'ame.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laiſſez-moi vîte, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout ſujet de m'attaquer ainſi.

ORGON.

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien, il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, ſi vous vouliez . . .

ORGON.

Ah!

TARTUFFE.

Soit. N'en parlons plus.
Mais je ſais comme il faut en uſer là-deſſus.
L'honneur eſt délicat, & l'amitié m'engage
A prévenir les bruits & les ſujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouſe, & vous ne me verrez . . .

ORGON.

Non, en dépit de tous, vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde, eſt ma plus grande joie,
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.
Ce n'eſt pas tout encor. Pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous;
Et je vais, de ce pas, en fort bonne maniere,
Vous faire de mon bien donation entiere.
Un bon & franc ami, que pour gendre je prens,
M'eſt bien plus cher que fils, que femme, & que parens.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propoſe?

TARTUFFE.

La volonté du Ciel ſoit faite en toute choſe.

ORGON.

Le pauvre homme! allons vîte en dreſſer un écrit,
Et que puiſſe l'envie en crever de dépit.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, TARTUFFE.

CLEANTE.

OUi, tout le monde en parle, & vous m'en pouvez croire.
L'éclat que fait ce bruit, n'eſt point à votre gloire,
Et je vous ai trouvé, Monſieur, fort à propos,
Pour vous en dire net ma penſée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expoſe;
Je paſſe là-deſſus, & prends au pis la choſe.
Suppoſons que Damis n'en ait pas bien uſé,
Et que ce ſoit à tort qu'on vous ait accuſé;
N'eſt-il pas d'un chrétien de pardonner l'offenſe,
Et d'éteindre en ſon cœur tout deſir de vengeance?
Et devez-vous ſouffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un pere, un fils ſoit éxilé?
Je vous le dis encor, & parle avec franchiſe;
Il n'eſt petit, ni grand, qui ne s'en ſcandaliſe;
Et ſi vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pouſſerez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colere,
Et remettez le fils en grace avec le pere.

TARTUFFE.

Hélas! je le voudrois, quant à moi, de bon cœur.

Je ne garde pour lui, Monſieur, aucune aigreur,
Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,
Et voudrois le ſervir du meilleur de mon ame.
Mais l'intérêt du Ciel n'y ſauroit conſentir;
Et s'il rentre céans, c'eſt à moi d'en ſortir.
Après ſon action, qui n'eut jamais d'égale,
Le commerce entre nous porteroit du ſcandale;
Dieu ſait ce que d'abord tout le monde en croiroit.
A pure politique on me l'imputeroit,
Et l'on diroit par-tout que, me ſentant coupable,
Je feins, pour qui m'accuſe, un zele charitable;
Que mon cœur l'appréhende, & veut le ménager,
Pour le pouvoir, ſous main, au ſilence engager.

CLEANTE.

Vous nous payez ici d'excuſes colorées,
Et toutes vos raiſons, Monſieur, ſont trop tirées.
Des intérêts du Ciel, pourquoi vous chargez-vous?
Pour punir le coupable a-t'il beſoin de nous?
Laiſſez-lui, laiſſez-lui le ſoin de ſes vengeances,
Ne ſongez qu'au pardon qu'il preſcrit des offenſes;
Et ne regardez point aux jugemens humains,
Quand vous ſuivez du Ciel les ordres ſouverains.
Quoi! le foible intérêt de ce qu'on pourra croire,
D'une bonne action empêchera la gloire?
Non, non, faiſons toûjours ce que le Ciel preſcrit,
Et d'aucun autre ſoin ne nous brouillons l'eſprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,
Et c'eſt faire, Monſieur, ce que le Ciel ordonne;
Mais, après le ſcandale & l'affront d'aujourd'hui,

Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLEANTE.

Et vous ordonne-t'il, Monſieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à ſon pere conſeille ?
Et d'accepter le don qui vous eſt fait d'un bien,
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien ?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoîtront, n'auront pas la penſée
Que ce ſoit un effet d'une ame intéreſſée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,
Et ſi je me réſous à recevoir du pere
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'eſt, à dire vrai, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains ;
Qu'il ne trouve des gens, qui, l'ayant en partage,
En faſſent dans le monde un criminel uſage ;
Et ne s'en ſervent pas, ainſi que j'ai deſſein,
Pour la gloire du Ciel, & le bien du prochain.

CLEANTE.

Hé, Monſieur, n'ayez point ces délicates craintes
Qui d'un juſte héritier peuvent cauſer les plaintes.
Souffrez, ſans vous vouloir embarraſſer de rien,
Qu'il ſoit, à ſes périls, poſſeſſeur de ſon bien ;
Et ſongez qu'il vaut mieux encor qu'il en méſuſe,
Que ſi de l'en fruſtrer, il faut qu'on vous accuſe.
J'admire ſeulement que, ſans confuſion,
Vous en avez ſouffert la propoſition.
Car, enfin, le vrai zele a-t'il quelque maxime,
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime ?
Et, s'il faut que le Ciel dans votre cœur ait mis

Un invincible obſtacle à vivre avec Damis,
Ne voudroit-il pas mieux qu'en perſonne diſcrette,
Vous fiſſiez de céans un honnête retraite,
Que de ſouffrir ainſi, contre toute raiſon,
Qu'on en chaſſe pour vous le fils de la maiſon?
Croyez-moi, c'eſt donner de votre prud'hommie,
Monſieur...

TARTUFFE.

Il eſt, Monſieur, trois heures & demie,
Certain devoir pieux me demande là haut,
Et vous m'excuſerez de vous quitter ſitôt.

CLEANTE *ſeul.*

Ah!

SCENE II.

ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DORINE.

DORINE, *à Cléante.*

DE grace, avec nous, employez-vous pour elle.
Monſieur, ſon ame ſouffre une douleur mortelle,
Et l'accord que ſon pere a conclu pour ce ſoir,
La fait, à tous momens, entrer en déſeſpoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler, de force ou d'induſtrie,
Ce malheureux deſſein qui nous a tous troublés.

SCENE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

AH! je me réjouis de vous voir assemblés,
[*à Mariane.*]
Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous savez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE, *aux genoux d'Orgon.*

Mon pere, au nom du Ciel, qui connoît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obéissance.
Ne me réduisez point, par cette dure loi,
Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous dois;
Et, cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon pere, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avois pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,
Au moins, par vos bontés qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre;
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant, sur moi, de tout votre pouvoir.

ORGON, *à part.*

Allons, ferme, mon cœur, point de foiblesse humaine.

MARIANE.

Vos tendreſſes pour lui, ne me ſont point de peine;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien;
Et, ſi ce n'eſt aſſez, joignez y tout le mien,
J'y conſens de bon cœur, & je vous l'abandonne;
Mais, au moins, n'allez pas juſques à ma perſonne;
Et ſouffrez qu'un Couvent, dans les auſtérités,
Uſe les triſtes jours que le Ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah! voilà juſtement de mes religieuſes,
Lorſqu'un pere combat leurs flammes amoureuſes.
Debout. Plus votre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce ſera pour vous matiere à mériter;
Mortifiez vos ſens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi...

ORGON.

Taiſez-vous, vous, parlez à votre écho.
Je vous défends, tout net, d'oſer dire un ſeul mot.

CLEANTE.

Si, par quelque conſeil, vous ſouffrez qu'on réponde...

ORGON.

Mon frere, vos conſeils ſont les meilleurs du monde
Ils ſont bien raiſonnés, & j'en fais un grand cas;
Mais vous trouverez bon que je n'en uſe pas.

ELMIRE, *à Orgon.*

A voir ce que je vois, je ne ſais plus que dire;
Et votre aveuglement fait que je vous admire.

C'eſt être bien coëffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir ſur les faits d'aujourd'hui.

ORGON.

Je ſuis votre valet, & crois les apparences.
Pour mon fripon de fils, je ſais vos complaiſances;
Et vous avez eu peur de le déſavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être crue,
Et vous auriez paru d'autre maniere émue.

ELMIRE.

Eſt-ce qu'au ſimple aveu d'un amoureux tranſport,
Il faut que notre honneur ſe gendarme ſi fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feu dans les yeux, & l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos, je me ris ſimplement,
Et l'éclat, là-deſſus, ne me plait nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions ſages,
Et ne ſuis point du tout pour ces prudes ſauvages,
Dont l'honneur eſt armé de griffes & de dents,
Et veut, au moindre mot, déviſager les gens.
Me préſerve le Ciel d'une telle ſageſſe!
Je veux une vertu qui ne ſoit point diableſſe,
Et crois que d'un refus la diſcrette froideur,
N'en eſt pas moins puiſſante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin, je ſais l'affaire & ne prends point le change.

ELMIRE.

J'admire, encor un coup, cette foibleſſe étrange.
Mais que me répondroit votre incrédulité,
Si je vous faiſois voir qu'on vous dit vérité?

ORGON.

Voir?

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chanſons.

ELMIRE.

Mais quoi! Si je trouvois maniere
De vous le faire voir avec pleine lumiere?

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel homme! Au moins, répondez-moi?
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi;
Mais ſuppoſons ici, que d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fit clairement tout voir & tout entendre,
Que diriez-vous alors de votre homme de bien?

ORGON.

En ce cas je dirois que... Je ne dirois rien;
Car cela ne ſe peut.

ELMIRE.

L'erreur trop long-temps dure,
Et c'eſt trop condammer ma bouche d'impoſture.
Il faut que par plaiſir, & ſans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit je vous faſſe témoin.

ORGON.

Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons votre adreſſe,
Et comment vous pourrez remplir votre promeſſe.

ELMIRE, *à Dorine.*

Faites-le moi venir.

DORINE, *à Elmire.*

Son eſprit eſt ruſé;
Et, peut-être, à ſurprendre il ſera mal aiſé.

ELMIRE, *à Dorine.*

Non, on eſt aiſément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour propre engage à ſe tromper ſoi-même.
(*à Cleante & à Mariane.*)
Faites-le moi deſcendre; & vous, retirez-vous.

SCENE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

APprochons cette table, & vous mettez deſſous.

ORGON.

Comment?

ELMIRE.

Vous bien cacher eſt un point néceſſaire.

ORGON.

Pourquoi ſous cette table?

ELMIRE.

Ah! mon Dieu! laiſſez faire,
J'ai mon deſſein en tête, & vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je, & quand vous y ſerez,
Gardez qu'on ne vous voie, & qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confeſſe qu'ici ma complaiſance eſt grande;

Mais de votre entrepriſe, il vous faut voir ſortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me répartir.
(*à Orgon qui eſt ſous la table.*)
Au moins, je vais toucher une étrange matiere,
Ne vous ſcandaliſez en aucune maniere.
Quoi que je puiſſe dire il doit m'être permis,
Et c'eſt pour vous convaincre ainſi que j'ai promis.
Je vais, par des douceurs, puiſque j'y ſuis réduite,
Faire poſer le maſque à cette ame hypocrite,
Flatter de ſon amour les deſirs effrontés,
Et donner un champ libre à ſes témérités.
Comme c'eſt pour vous ſeul, & pour mieux le confondre,
Que mon ame à ſes vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de ceſſer dès que vous vous rendrez,
Et les choſes n'iront que juſqu'où vous voudrez.
C'eſt à vous d'arrêter ſon ardeur inſenſée,
Quand vous croirez l'affaire aſſez avant pouſſée,
D'épargner votre femme, & de ne m'expoſer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous déſabuſer.
Ce ſont vos intérêts, vous en ſerez le maître,
Et... L'on vient. Tenez-vous, & gardez de paroitre.

SCENE V.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON, *ſous la table.*

TARTUFFE.

ON m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Oui. L'on a des ſecrets à vous y révéler;
Mais tirez cette porte avant qu'on vous les diſe,
Et regardez par-tout, de crainte de ſurpriſe.
(*Tartuffe va fermer la porte & revient.*)
Une affaire pareille à celle de tantôt,
N'eſt pas aſſurément ici ce qu'il nous faut.
Jamais il ne s'eſt vu de ſurpriſe de même,
Damis m'a fait, pour vous, une frayeur extrême,
Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts
Pour rompre ſon deſſein, & calmer ſes tranſports.
Mon trouble, il eſt bien vrai, m'a ſi fort poſſédée,
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée;
Mais par là, grace au Ciel, tout a bien mieux été,
Et les choſes en ſont en plus de ſûreté.
L'eſtime où l'on vous tient a diſſipé l'orage,
Et mon mari de vous ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,
Il veut que nous ſoyons enſemble à tous momens;
Et c'eſt par où je puis, ſans peur d'être blâmée,
Me trouver ici ſeule, avec vous enfermée,

Et ce qui m'autoriſe à vous ouvrir un cœur
Un peu trop prompt, peut-être, à ſouffrir votre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage, à comprendre, eſt aſſez difficile,
Madame, & vous parliez tantôt d'un autre ſtyle.

ELMIRE.

Ah! ſi d'un tel refus vous êtes en courroux,
Que le cœur d'une femme eſt mal connu de vous,
Et que vous ſavez peu ce qu'il veut faire entendre,
Lorſque, ſi foiblement, on le voit ſe défendre!
Toûjours notre pudeur combat, dans ces momens,
Ce qu'on peut nous donner de tendres ſentimens.
Quelque raiſon qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,
On trouve à l'avoüer toûjours un peu de honte,
On s'en défend d'abord; mais de l'air qu'on s'y prend,
On fait connoître aſſez que notre cœur ſe rend.
Qu'à nos vœux, par honneur, notre bouche s'oppoſe,
Et que de tels refus promettent toute choſe.
C'eſt vous faire, ſans doute, un aſſez libre aveu,
Et, ſur notre pudeur, me ménager bien peu;
Mais puiſque la parole enfin en eſt lâchée,
A retenir Damis, me ſerois-je attachée?
Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur,
Ecouté tout au long l'offre de votre cœur?
Aurois-je pris la choſe ainſi qu'on m'a vu faire,
Si l'offre de ce cœur n'eut eu de quoi me plaire?
Et lorſque j'ai voulu, moi-même, vous forcer

A refuſer l'hymen qu'on venoit d'annoncer,
Qu'eſt-ce que cette inſtance a dû vous faire entendre,
Que l'intérêt qu'en vous on s'aviſe de prendre,
Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud qu'on réſout,
Vînt partager du moins un cœur que l'on veut tout?

TARTUFFE.

C'eſt, ſans doute, Madame, une douceur extrême,
Que d'entendre ces mots, d'une bouche qu'on aime;
Leur miel, dans tous mes ſens, fait couler à longs traits
Une ſuavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire, eſt ma ſuprême étude,
Et mon cœur, de vos vœux, fait ſa béatitude;
Mais ce cœur vous demande ici la liberté
D'oſer douter un peu de ſa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête,
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;
Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos ſi doux,
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je ſoupire,
Ne viennent m'aſſurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,
Et planter dans mon ame une conſtante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE, *après avoir touſſé pour avertir ſon mari.*

Quoi! vous voulez aller avec cette viteſſe;
Et d'un cœur, tout d'abord épuiſer la tendreſſe?
On ſe tue à vous faire un aveu des plus doux,
Cependant, ce n'eſt pas encor aſſez pour vous;
Et l'on ne peut aller juſqu'à vous ſatisfaire,
Qu'aux

Qu'aux dernieres faveurs on ne pouſſe l'affaire ?

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'oſe eſpérer.
Nos vœux ſur des diſcours, ont peine à s'aſſurer.
On ſoupçonne aiſément un ſort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire :
Pour moi, qui crois ſi peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités ;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, Madame,
Par des réalités, ſu convaincre ma flamme.

ELMIRE.

Mon Dieu, que votre amour en vrai tyran agit !
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'eſprit !
Que ſur les cœurs il prend un furieux empire !
Et qu'avec violence il veut ce qu'il deſire !
Quoi ! de votre pourſuite on ne peut ſe parer,
Et vous ne donnez pas le tems de reſpirer !
Sied-il bien de tenir une rigueur ſi grande,
De vouloir ſans quartier les choſes qu'on demande ;
Et d'abuſer ainſi, par des efforts preſſans,
Du foible que, pour vous, vous voyez qu'ont les gens ?

TARTUFFE.

Mais, ſi, d'un œil benin, vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuſer d'aſſurés témoignages ?

ELMIRE.

Mais comment conſentir à ce que vous voulez,
Sans offenſer le Ciel, dont toûjours vous parlez ?

TARTUFFE.

Si ce n'eſt que le Ciel qu'à mes vœux on oppoſe,

Lever un tel obſtacle, eſt à moi peu de choſe;
Et cela ne doit point retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais, des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur!

TARTUFFE.

Je puis vous diſſiper ces craintes ridicules,
Madame, & je ſais l'art de lever les ſcrupules.
Le Ciel défend, de vrai, certains contentemens;
Mais on trouve avec lui des accommodemens.
Selon divers beſoins, il eſt une ſcience
D'étendre les liens de notre conſcience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
De ces ſecrets, Madame, on ſaura vous inſtruire;
Vous n'avez ſeulement qu'à vous laiſſer conduire.
Contentez mon deſir, & n'ayant point d'effroi,
Je vous répons de tout, & prens le mal ſur moi.

(Elmire touſſe plus fort.)

Vous touſſez fort, Madame.

ELMIRE.

Oui, je ſuis au ſupplice,

TARTUFFE, *préſentant à Elmire un cornet de papier.*

Vous plaît-il un morceau de ce jus de régliſſe?

ELMIRE.

C'eſt un rhume obſtiné, ſans doute, & je vois bien
Que tous les jus du monde, ici ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela, certes, eſt fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin votre ſcrupule eſt facile à détruire.
Vous êtes aſſurée ici d'un plein ſecret,
Et le mal n'eſt jamais que dans le mal qu'on fait.
Le ſcandale du monde eſt ce qui fait l'offenſe,
Et ce n'eſt pas pécher, que pécher en ſilence.

ELMIRE, *après avoir encore touſſé, & frappé ſur la table.*

Enfin je vois qu'il faut ſe réſoudre à céder,
Qu'il faut que je conſente à vous tout accorder,
Et qu'à moins de cela, je ne dois point prétendre
Qu'on puiſſe être content, & qu'on veuille ſe rendre.
Sans doute, il eſt fâcheux d'en venir juſques-là,
Et c'eſt bien, malgré moi, que je franchis cela;
Mais puiſque l'on s'obſtine à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui ſoient plus convaincans,
Il faut bien s'y réſoudre, & contenter les gens.
Si ce contentement porte en ſoi quelque offenſe,
Tant pis pour qui me force à cette violence;
La faute aſſurément n'en doit point être à moi.

TARTUFFE.

Oui, Madame, on s'en charge, & la choſe de ſoi...

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte; & voyez, je vous prie,
Si mon mari n'eſt point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'eſt-il beſoin pour lui du ſoin que vous prenez?
C'eſt un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens, il eſt pour faire gloire,

Et je l'ai mis au point de voir tout ſans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe. Sortez, je vous prie, un moment,
Et par-tout, là dehors, voyez exactement.

SCENE VI.

ORGON, ELMIRE.

ORGON, *ſortant de deſſous la table.*

VOilà, je vous l'avoue, un abominable homme.
Je n'en puis revenir, & tout ceci m'aſſomme.

ELMIRE.

Quoi! Vous ſortez ſi-tôt? Vous vous moquez des gens.
Rentrez ſous le tapis, il n'eſt pas encor temps;
Attendez juſqu'au bout, pour voir les choſes ſures,
Et ne vous fiez point aux ſimples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'eſt ſorti de l'enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu! l'on ne doit point croire trop de léger.
Laiſſez vous bien convaincre, avant que de vous rendre,
Et ne vous hatez pas de peur de vous méprendre.
(Elmire fait mettre Orgon derriere elle.)

SCENE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE, *ſans voir Orgon.*

TOut conſpire, Madame, à mon contentement.
J'ai viſité, de l'œil, tout cet appartement,
Perſonne ne s'y trouve; & mon ame ravie...
(*Dans le temps que Tartuffe s'avance, les bras ouverts, pour embraſſer Elmire, elle ſe retire, & Tartuffe apperçoit Orgon.*)

ORGON, *arrêtant Tartuffe.*

Tout doux, vous ſuivez trop votre amoureuſe envie,
Et vous ne devez pas vous tant paſſionner.
Ah, ah! l'homme de bien, vous m'en vouliez donner!
Comme aux tentations s'abandonne votre ame!
Vous épouſiez ma fille, & convoitiez ma femme!
J'ai douté fort long-tems que ce fut tout de bon,
Et je croyois toujours qu'on changeroit de ton;
Mais c'eſt aſſez avant pouſſer le témoignage;
Je m'y tiens; & n'en veux, pour moi, pas davantage.

ELMIRE, *à Tartuffe.*

C'eſt contre mon humeur que j'ai fait tout ceci,
Mais on m'a miſe au point de vous traiter ainſi.

TARTUFFE, *à Orgon.*

Quoi ! vous croyez...

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie,
Dénichons de céans, & ſans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon deſſein...

ORGON.

Ces diſcours ne ſont plus de ſaiſon,
Il faut, tout ſur le champ, ſortir de la maiſon.

TARTUFFE.

C'eſt à vous d'en ſortir, vous qui parlez en maître.
La maiſon m'appartient, je le ferai connoître,
Et vous montrerai bien qu'envain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours,
Qu'on n'eſt pas où l'on penſe. en me faiſant injure:
Que j'ai de quoi confondre, & punir l'impoſture,
Venger le Ciel qu'on bleſſe, & faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire ſortir.

SCENE VIII.

ORGON, ELMIRE.

ELMIRE.

QUel eſt donc ce langage, & qu'eſt-ce qu'il veut dire ?

ORGON.

Ma foi, je ſuis confus, & n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment ?

ORGON.

Je vois ma faute aux choſes qu'il me dit,
Et la donation m'embarraſſe l'eſprit.

ELMIRE.

La donation . . .

ORGON.

Oui. C'eſt une affaire faite;
Mais j'ai quelque autre choſe encor qui m'inquiete.

ELMIRE.

Et quoi?

ORGON.

Vous ſaurez tout. Mais voyons au plutôt
Si certaine caſſette eſt encore là-haut.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.

OU' voulez-vous courir?

ORGON.

Las! que ſais-je!

CLEANTE.

Il me ſemble
Que l'on doit commencer par conſulter enſemble
Les choſes qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette caſſette-là me trouble entiérement.
Plus que le reſte encor, elle me déſeſpére.

CLEANTE.

Cette caſſette eſt donc un important myſtere ?

ORGON.

C'eſt un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains ;
Lui-même, en grand ſecret, m'a mis entre les mains,
Pour cela, dans la ſuite, il me voulut élire ;
Et ce ſont des papiers, à ce qu'il m'a pu dire,
Où ſa vie & ſes biens ſe trouvent attachés.

CLEANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains cachés ?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conſcience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence,
Et ſon raiſonnement me vint perſuader
De lui donner plutôt la caſſette à garder ;
Afin que, pour nier, en cas de quelque enquête,
J'euſſe d'un faux fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conſcience eut pleine ſûreté
A faire des ſermens contre la vérité.

CLEANTE.

Vous voilà mal, au moins, ſi j'en crois l'apparence ;
Et la donation, & cette confidence,
Sont, à vous en parler ſelon mon ſentiment,
Des démarches par vous faites légérement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages,
Et cette homme, ſur vous, ayant ces avantages,
Le pouſſer eſt encor grande impudence à vous,

Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON.

Quoi ! ſur un beau ſemblant de faveur ſi touchante,
Cacher un cœur ſi double, une ame ſi méchante?
Et moi que j'ai reçu gueuſant, & n'ayant rien ...
C'en eſt fait, je renonce à tous les gens de bien ;
J'en aurai déſormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir, pour eux, pire qu'un diable.

CLEANTE.

Hé bien, ne voilà pas de vos emportemens!
Vous ne gardez en rien les doux tempéramens,
Dans la droite raiſon jamais n'entre la vôtre ;
Et toûjours, d'un excès, vous vous jettez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, & vous avez connu
Que par un zele feint vous étiez prévenu ;
Mais pour vous corriger, quelle raiſon demande
Que vous alliez paſſer dans une erreur plus grande ;
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien,
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien ?
Quoi ! parce qu'un fripon vous dupe, avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une auſtere grimace,
Vous voulez que par-tout on ſoit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne ſe trouve aujourd'hui?
Laiſſez aux libertins ces ſottes conſéquences,
Démêlez la vertu d'avec ſes apparences,
Ne hazardez jamais votre eſtime trop-tôt,

Et ſoyez, pour cela, dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il ſe peut, d'honorer l'impoſture;
Mais au vrai zele auſſi, n'allez pas faire injure;
Et s'il vous faut tomber dans une extrêmité,
Penchez encor plutôt de cet autre côté.

SCENE II.

ORGON, CLEANTE, DAMIS.

DAMIS.

QUoi! mon pere, eſt-il vrai qu'un coquin vous menace?
Qu'il n'eſt point de bienfait qu'en ſon ame il n'efface?
Et que ſon lâche orgueil, trop digne de courroux,
Se fait de vos bontés, des armes contre vous?

ORGON.

Oui, mon fils, & j'en ſens des douleurs nompareilles.

DAMIS.

Laiſſez-moi; je lui veux couper les deux oreilles.
Contre ſon inſolence on ne doit point gauchir.
C'eſt à moi, tout d'un coup, de vous en affranchir;
Et pour ſortir d'affaire, il faut que je l'aſſomme.

CLEANTE.

Voilà tout juſtement parler en vrai jeune homme.
Modérez, s'il vous plaît, ces tranſports éclatans.
Nous vivons ſous un regne, & ſommes dans un temps
Où, par la violence, on fait mal ſes affaires.

SCENE III.

Mde PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

Mde. PERNELLE.

QU'eſt-ce? J'apprends ici de terribles myſteres.

ORGON.

Ce ſont des nouveautés dont mes yeux ſont témoins,
Et vous voyez le prix dont ſont payés mes ſoins;
Je recueille, avec zele, un homme en ſa miſere,
Je le loge, & le tiens comme mon propre frere,
De bienfaits, chaque jour, il eſt par moi chargé,
Je lui donne ma fille, & tout le bien que j'ai,
Et dans le même temps, le perfide, l'infame,
Tente le noir deſſein de ſuborner ma femme;
Et non content encor de ces lâches eſſais,
Il m'oſe menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, uſer des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu ſages,
Me chaſſer de mes biens où je l'ai transféré,
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

DORINE.

Le pauvre homme!

Mde. PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire

Qu'il ait voulu commettre une action ſi noire.

ORGON.

Comment?

Mde. PERNELLE.

Les gens de bien ſont enviés toûjours,

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec votre diſcours, Ma mere?

Mde. PERNELLE.

Que chez-vous on vit d'étrange ſorte,
Et qu'on ne ſait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

Mde. PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois, quand vous étiez petit;
La vertu dans le monde eſt toûjours pourſuivie;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORGON.

Mais que fait ce diſcours aux choſes d'aujourd'hui?

Mde. PERNELLE.

On vous aura forgé cent ſots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai déjà dit que j'ai tout vu moi-même.

Mde. PERNELLE.

Des eſprits médiſans la malice eſt extrême.

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mere. Je vous dis
Que j'ai vu de mes yeux un crime ſi hardi.

Mde. PERNELLE.

Les langues ont toûjours du venin à répandre;
Et rien n'eſt ici bas, qui s'en puiſſe défendre.

ORGON.

C'eſt tenir un propos de ſens bien dépourvu.
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux, vu,
Ce qu'on appelle vu. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, & crier comme quatre?

Mde. PERNELLE.

Mon Dieu! le plus ſouvent l'apparence déçoit:
Il ne faut pas toûjours juger ſur ce qu'on voit.

ORGON

J'enrage.

Mde. PERNELLE.

Aux faux ſoupçons la nature eſt ſujette,
Et c'eſt ſouvent à mal, que le bien s'interprête.

ORGON.

Je dois interprêter à charitable ſoin,
Le deſir d'embraſſer ma femme.

Mde. PERNELLE.

Il eſt beſoin,
Pour accuſer les gens, d'avoir de juſtes cauſes,
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choſes.

ORGON.

Hé diantre? le moyen de m'en aſſurer mieux?
Je devois donc, ma mere, attendre qu'a mes yeux
Il eut... Vous me feriez dire quelque ſottiſe.

Mde. PERNELLE.

Enfin, d'un trop pur zele on voit ſon ame épriſe;
Et je ne puis, du tout, me mettre dans l'eſprit,
Qu'il ait voulu tenter les choſes que l'on dit.

ORGON.

Allez. Je ne ſais pas, ſi vous n'étiez ma mere,
Ce que je vous dirois, tant je ſuis en colere.

DORINE, *à Orgon.*

Juſte retour, Monſieur, des choſes d'ici-bas:
Vous ne vouliez pas croire, & l'on ne vous croit pas.

CLEANTE.

Nous perdons des momens, en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des meſures.
Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoi! ſon effronterie iroit juſqu'à ce point?

ELMIRE.

Pour moi, je ne crois pas cet inſtance poſſible,
Et ſon ingratitude eſt ici trop viſible.

CLEANTE, *à Orgon.*

Ne vous y fiez pas; il aura des reſſorts
Pour donner contre vous raiſon à ſes efforts;
Et, ſur moins que cela, le poids d'une cabale
Embarraſſe les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encor, armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pouſſer juſques-là.

ORGON.

Il eſt vrai, mais qu'y faire? A l'orgueil de ce traître,
De mes reſſentimens je n'ai pas été maître.

CLEANTE.

Je voudrois, de bon cœur, qu'on put entre vous deux,
De quelque ombre de paix, raccommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avois ſçu qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matiere à tant d'allarmes,

Et mes...

ORGON, *à Dorine, voyant entrer M. Loyal.*

Que veut cet homme ? Allez tôt le ſavoir,
Je ſuis bien en état que l'on me vienne voir.

SCENE IV.

ORGON, Mde. PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DAMIS, DORINE, M. LOYAL.

M. LOYAL, *à Dorine dans le fond du Théâtre.*

BOn jour, ma chere ſœur. Faites, je vous ſupplie,
Que je parle à Monſieur.

DORINE.

Il eſt en compagnie,
Et je doute qu'il puiſſe à préſent voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne ſuis pas pour être en ces lieux importun;
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaiſe,
Et je viens pour un fait dont il ſera bien aiſe.

DORINE.

Votre nom.

M. LOYAL.

Dites-lui ſeulement que je viens
De la part de Monſieur Tartuffe, pour ſon bien.

DORINE, *à Orgon.*

C'eſt un homme qui vient, avec douce maniere,

De la part de Monſieur Tartuffe, pour affaire,
Dont vous ſerez, dit-il, bien aiſe.

CLEANTE, *à Orgon.*

Il vous faut voir
Ce que c'eſt que cet homme, & ce qu'il peut vouloir.

ORGON, *à Cléante.*

Pour nous raccommoder il vient ici, peut-être,
Quels ſentimens aurai-je à lui faire paroître?

CLEANTE.

Votre reſſentiment ne doit point éclater;
Et s'il parle d'accord, il le faut écouter.

M. LOYAL, *à Orgon.*

Salut, Monſieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous ſoit favorable, autant que je deſire.

ORGON, *bas à Cléante.*

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et préſage déjà quelque accommodement.

M. LOYAL.

Toute votre maiſon m'a toûjours été chere;
Et j'étois ſerviteur de Monſieur votre pere.

ORGON.

Monſieur, j'ai grande honte, & demande pardon,
D'être ſans vous connoître, ou ſavoir votre nom.

M. LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et ſuis huiſſier à verge, en dépit de l'envie.
J'ai depuis quarante ans, grace au Ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur;
Et je vous viens, Monſieur, avec votre licence,
Signifier

Signifier l'exploit de certaine ordonnance...

ORGON.

Quoi ? Vous êtes ici...

M. LOYAL.

Monſieur, ſans paſſion.
Ce n'eſt rien ſeulement qu'une ſommation,
Un ordre de vuider, d'ici, vous & les vôtres,
Mettre vos meubles hors, & faire place à d'autres,
Sans délai, ni remiſe, ainſi que beſoin eſt.

ORGON.

Moi, ſortir de céans ?

M. LOYAL.

Oui, Monſieur, s'il vous plaît.
La maiſon à préſent, comme ſavez de reſte,
Au beau Monſieur Tartuffe appartient ſans conteſte.
De vos biens, déſormais, il eſt maître & ſeigneur,
En vertu du contrat, duquel je ſuis porteur.
Il eſt en bonne forme, & l'on n'y peut rien dire.

DAMIS, *à M. Loyal.*

Certes, cette impudence eſt grande, & je l'admire.

M. LOYAL, *à Damis.*

Monſieur, je ne dois point avoir affaire à vous,
(*montrant Orgon.*)
C'eſt à Monſieur, il eſt & raiſonnable & doux,
Et d'un homme de bien il ſait trop bien l'office,
Pour ſe vouloir, du tout, oppoſer à juſtice.

ORGON.

Mais...

M. LOYAL, *à Orgon.*

Oui, Monſieur, je ſais que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rébellion ;

Et que vous ſouffrirez, en honnête perſonne,
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici ſur votre noir jupon,
Monſieur l'huiſſier à verge attirer le bâton.

M. LOYAL, *à Orgon.*

Faites que votre fils ſe taiſe ou ſe retire.
Monſieur, j'aurois regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couchés dans mon procès verbal.

DORINE, *à part.*

Ce Monſieur Loyal porte un air bien déloyal!

M. LOYAL.

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendreſſes,
Et ne me ſuis voulu, Monſieur, charger des pieces,
Que pour vous obliger, & vous faire plaiſir;
Que pour ôter, par là, le moyen d'en choiſir,
Qui, n'ayant pas pour vous le zele qui me pouſſe,
Auroient pu procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis, que d'ordonner aux gens
De ſortir de chez eux?

M. LOYAL.

On vous donne du temps,
Et juſques à demain, je ferai ſurſéance
A l'exécution, Monſieur, de l'ordonnance.
Je viendrai ſeulement paſſer ici la nuit,
Avec dix de mes gens, ſans ſcandale & ſans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plait, qu'on m'apporte,
Avant que ſe coucher, les clefs de votre porte.
J'aurai ſoin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien ſouffrir qui ne ſoit à propos.

Mais demain, du matin, il vous faut être habile
A vuider de céans juſqu'au moindre uſtencile,
Mes gens vous aideront; & je les ai pris forts
Pour vous faire ſervice à tout mettre dehors.
On n'en peut uſer mieux que je le fais, je penſe;
Et comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure auſſi, Monſieur, d'en uſer bien,
Et qu'au dû de ma charge, on ne me trouble en rien.

ORGON, *à part.*

Du meilleur de mon cœur, je donnerois ſur l'heure,
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
Et pouvoir, à plaiſir, ſur ce muffle aſſener
Le plus grand coup de poing qui ſe puiſſe donner.

CLEANTE, *bas à Orgon.*

Laiſſez, ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange,
J'ai peine à me tenir, & la main me démange.

DORINE.

Avec un ſi bon dos, ma foi! Monſieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous ſieroient pas mal.

M. LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infames,
Ma mie, & l'on décréte auſſi contre les femmes.

CLEANTE, *à M. Loyal.*

Finiſſons tout cela, Monſieur, c'en eſt aſſez;
Donnez tôt ce papier, de grace, & nous laiſſez.

M. LOYAL.

Juſqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joie.

ORGON.

Puiſſe-t'il te confondre, & celui qui t'envoie.

SCENE V.

ORGON, Madame PERNELLE, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

ORGON.

HE bien, vous le voyez, ma mere, ſi j'ai droit,
Et vous pouvez juger du reſte par l'exploit.
Ses trahiſons, enfin, vous ſont-elles connues?

Mde. PERNELLE.

Je ſuis toute ébaubie, & je tombe des nues.

DORINE, *à Orgon.*

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
Et ſes pieux deſſeins par là ſont confirmés.
Dans l'amour du prochain ſa vertu ſe conſomme;
Il ſait que très-ſouvent les biens corrompent l'homme;
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obſtacle à vous ſauver.

ORGON.

Taiſez-vous. C'eſt le mot qu'il vous faut toûjours dire.

CLEANTE, *à Orgon.*

Allons voir quel conſeil on doit vous faire élire.

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat;
Et ſa déloyauté va paroître trop noire,
Pour ſouffrir qu'il en ait le ſuccès qu'on veut croire.

SCENE VI.

VALERE, ORGON, Mde. PERNELLE, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

VALERE.

AVec regret, Monſieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y vois contraint par le preſſant danger.
Un ami qui m'eſt joint d'une amitié fort tendre,
Et qui ſait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le ſecret que l'on doit aux affaires d'Etat;
Et me vient d'envoyer un avis dont la ſuite
Vous réduit au parti d'une ſoudaine fuite.
Le fourbe, qui long-tems a pu vous impoſer
Depuis une heure au prince, a ſû vous accuſer,
Et remettre en ſes mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'état l'importante caſſette,
Dont au mépris, dit-il, du devoir d'un ſujet,
Vous avez conſervé le coupable ſecret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,
Mais un ordre eſt donné contre votre perſonne:
Et lui-même eſt chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLEANTE.

Voilà ſes droits armés, & c'eſt par où le traître,
De vos biens qu'il prétend, cherche à ſe rendre maître.

ORGON.

L'homme eſt, je vous l'avoue, un méchant animal.

VALERE.

Le moindre amuſement vous peut être fatal.
J'ai, pour vous emmener, mon carroſſe à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons point de tems, le trait eſt foudroyant,
Et ce ſont de ces coups que l'on pare en fuyant:
A vous mettre en lieu ſûr, je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner juſqu'au bout votre fuite.

ORGON.

Las! que ne dois-je point à vos ſoins obligeans?
Pour vous en rendre grace, il faut un autre tems;
Et je demande au Ciel de m'être aſſez propice,
Pour reconnoître un jour ce généreux ſervice.
Adieu. Prenez le ſoin, vous autres...

CLEANTE.

Allez tôt:
Nous ſongerons, mon frere, à faire ce qu'il faut.

SCENE VII.

TARTUFFE, UN EXEMPT, Mde. PERNELLE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, VALERE, DAMIS, DORINE.

TARTUFFE, *arrêtant Orgon.*

Tout beau, Monſieur, tout beau, ne courez point ſi vîte,
Vous n'irez pas fort loin, pour trouver votre gîte;

Et de la part du Prince, on vous fait priſonnier.

ORGON.

Traître, tu me gardois ce trait pour le dernier,
C'eſt le coup, ſcélérat, par où tu m'expédies,
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,
Et je ſuis, pour le Ciel, appris à tout ſouffrir.

CLEANTE.

La modération eſt grande, je l'avoue.

DAMIS.

Comme du Ciel, l'infame impudemment ſe joue.

TARTUFFE.

Tous vos emportemens ne ſauroient m'émouvoir,
Et je ne ſonge à rien qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre,
Et cet emploi, pour vous, eſt fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

Un emploi ne ſauroit être que glorieux,
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu ſouvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état miſerable?

TARTUFFE.

Oui, je ſais quels ſecours j'en ai pu recevoir;
Mais l'intérêt du Prince eſt mon premier devoir.
De ce devoir ſacré la juſte violence
Etouffe dans mon cœur toute reconnoiſſance;
Et je ſacrifierois à de ſi puiſſans nœuds,

Ami, femme, parens, & moi-même avec eux.

ELMIRE.

L'impoſteur!

DORINE.

Comme il ſait, de traîtreſſe maniere,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révére.

CLEANTE.

Mais s'il eſt ſi parfait que vous le déclarez,
Ce zele qui vous pouſſe, & dont vous vous parez,
D'où vient que pour paroître, il s'aviſe d'attendre,
Qu'à pourſuivre ſa femme, il ait ſçu vous ſurprendre;
Et que vous ne ſongez à l'aller dénoncer,
Que lorſque ſon honneur l'oblige à vous chaſſer?
Je ne vous parle point, pour pouvoir en diſtraire,
Du don de tout ſon bien qu'il venoit de vous faire;
Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi conſentiez-vous à rien prendre de lui?

TARTUFFE, *à l'Exempt.*

Délivrez-moi, Monſieur, de la criaillerie,
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT.

Oui, c'eſt trop demeurer, ſans doute, à l'accomplir,
Votre bouche, à propos, m'invite à le remplir;
Et, pour l'exécuter, ſuivez-moi tout à l'heure,
Dans la priſon qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE.

Qui? Moi, Monſieur?

L'EXEMPT.

Oui, vous.

TARTUFFE.

Pourquoi donc la priſon ?

L'EXEMPT.

Ce n'eſt pas vous à qui j'en veux rendre raiſon.
(*à Orgon.*)
Remettez-vous, Monſieur, d'une allarme ſi chaude.
Nous vivons ſous un prince ennemi de la fraude.
Un prince dont les yeux ſe font jour dans les cœurs;
Et que ne peut tromper tout l'art des impoſteurs.
D'un fin diſcernement ſa grande ame pourvue,
Sur les choſes toûjours jette une droite vue,
Chez elle jamais rien ne ſurprend trop d'accés,
Et ſa ferme raiſon ne tombe en nul excès.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle;
Mais ſans aveuglement, il fait briller ce zele,
Et l'amour pour les vrais, ne ferme point ſon cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir ſurprendre;
Et de piéges plus fins on le voit ſe défendre.
D'accord il a percé par ſes vives clartés,
Des replis de ſon cœur toutes les lâchetés,
Venant vous accuſer, il s'eſt trahi lui-même;
Et par un juſte trait de l'équité ſuprême,
S'eſt découvert au Prince en fourbe renommé,
Dont, ſous un autre nom, il étoit informé;
Et c'eſt un long détail d'actions toutes noires,
Dont on pourroit former des volumes d'hiſtoires;
Ce monarque, en un mot, a vers vous déteſté
Sa lâche ingratitude, & ſa déloyauté;
A ſes autres horreurs, il a joint cette ſuite;
Et me m'a, juſqu'ici, ſoumis à ſa conduite,

Que pour voir l'impudence aller juſques au bout,
Et vous faire, par lui, faire raiſon de tout
Oui, de tous vos papiers, dont il ſe dit le maître,
Il veut qu'entre vos mains je dépouille le traître.
D'un ſouverain pouvoir, il briſe les liens
Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offenſe ſecrette,
Où vous a, d'un ami, fait tomber la retraite;
Et c'eſt le prix qu'il donne au zele qu'autrefois
On vous vit témoigner en appuyant ſes droits;
Pour montrer que ſon cœur ſait, quand moins on y penſe,
D'une bonne action verſer la récompenſe;
Que jamais le mérite avec lui ne perd rien;
Et que, mieux que du mal, il ſe ſouvient du bien.

DORINE.

Que le Ciel ſoit loué!

Mde. PERNELLE.

Maintenant je reſpire.

ELMIRE.

Favorable ſuccès!

MARIANE.

Qui l'auroit oſé dire?

ORGON, *à Tartuffe que l'Exempt emmene.*

Hé bien, te voilà, traître...

SCENE VIII. & Derniere.

Mde. PERNELLE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, VALERE, DAMIS, DORINE.

CLEANTE.

AH! Mon frere, arrêtez,
Et ne deſcendez point à des indignités.
A ſon mauvais deſtin, laiſſez un miſérable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plutôt que ſon cœur, en ce jour,
Au ſein de la vertu faſſe un heureux retour,
Qu'il corrige ſa vie, en déteſtant ſon vice,
Et puiſſe du grand prince adoucir la juſtice;
Tandis qu'à ſa bonté vous irez à genoux,
Rendre ce que demande un traitement ſi doux.

ORGON.

Oui, c'eſt bien dit. Allons à ſes pieds avec joie,
Nous louer des bontés que ſon cœur nous déploye;
Puis acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux juſtes ſoins d'un autre, il nous faudra pourvoir;
Et par un doux hymen, couronner en Valere,
La flamme d'un amant généreux & ſincere.

FIN.

LE JALOUX DÉSABUSÉ;

COMÉDIE.

Par Monsieur DE CAMPISTRON.

ACTEURS.

DORANTE, *Mari de Celie.*

CELIE, *Femme de Dorante.*

JULIE, *Sœur de Dorante.*

CLITANDRE, *Couſin de Celie, & Amant de Julie.*

ERASTE, *Ami de Dorante & de Clitandre.*

DUBOIS, *Secretaire de Dorante.*

JUSTINE, *Suivante de Celie.*

BABET, *Suivante de Julie.*

CHAMPAGNE, *Valet de Clitandre.*

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon de Dorante.

LE JALOUX DÉSABUSÉ, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, BABET.

JUSTINE.

VOus voilà donc venue ? Approchez, il eſt tems
Que vous preniez de moi des avis importans.

BABET.

Vraiment c'eſt une grace où je n'oſois prétendre.

JUSTINE.

Fort bien : mais avant tout, commencez par m'apprendre

Votre âge & votre nom.

BABET.

Volontiers, j'y consens.
L'on m'appelle Babet : j'aurai bientôt vingt ans.

JUSTINE.

Ah, quel âge charmant ! quel pays est le vôtre ?

BABET.

Paris ; & vous & moi n'en connoissons point d'autre.
Par un heureux destin je viens servir ici.

JUSTINE.

Connoissez-vous le train de cette maison-ci?
De quel air on y vit, & quel homme est Dorante ?

BABET.

Je sçais qu'il a du moins vingt mille écus de rente ;
Qu'il est homme de Robe.

JUSTINE.

Et sur ce fondement,
Peut-être pensez-vous qu'il vit obscurément?
Et que de ses pareils l'austere économie
Exerce incessamment toute sa prud'hommie?
Qu'il excelle dans l'art de vivre à peu de frais?
Qu'avec le jour naissant il s'enferme au Palais?
Qu'à ce triste devoir son ame est asservie,
Et qu'à l'amour du bien il immole sa vie?
Point du tout. C'est un homme amoureux du plaisir,
Ennemi du travail, toûjours plein de loisir;
Mépriſant ses égaux, & depuis son enfance,
Nourri dans le repos, dans la magnificence,
Cherchant les Courtisans & les gens du bel air,
Imitant leur exemple, & les traitant de pair.

Il chaſſe, il court le Cerf, eſt homme de Campagne,
Aime le jeu, la table & le vin de Champagne;
Décide & parle haut parmi les beaux eſprits,
Impoſe, plaît, commande aux belles de Paris;
D'habits tous galonnés remplit ſa garderobe,
Et n'a rien en un mot du métier que la Robe.

BABET.

Qu'il porte rarement.

JUSTINE.

On ne le peut pas moins.
Pour ſa femme Celie, à qui je rends mes ſoins...

BABET.

Eh bien?

JUSTINE.

Ses ennemis diſent qu'elle eſt coquette,
Que toûjours ſes regards tentent quelque défaite.
Cependant ils ont tort: mais elle ne hait pas
La louange & l'encens qu'on donne à ſes appas;
Elle s'en applaudit dans le fond de ſon ame;
Elle a de la vertu, mais elle eſt belle & femme;
Elle aime à plaiſanter, à ſourire en paſſant,
Elle a l'accueil flatteur, le coup d'œil careſſant;
Et croit, lorſque le cœur eſt en effet fidele,
Qu'un ſouris, qu'un regard n'eſt qu'une bagatelle.

BABET.

Une femme ainſi faite eſt un terrible écueil.

JUSTINE.

Ah, que ſouvent Celie a confondu l'orgueil
De ces Héros d'amour remplis de confiance!
J'en ai vu, qui, flattés d'une ferme eſpérance
De trouver ce moment qui couronne l'amour,

Furent après ſix mois comme le premier jour.

BABET.

J'en ſuis perſuadée : Et la ſœur de Dorante,
Julie, à qui le ſort me donne pour ſuivante,
Quel eſt ſon caractere ?

JUSTINE.

Elle a de la douceur,
Des appas.

BABET.

Croyez-vous qu'elle ait donné ſon cœur ?
Qu'elle aime ?

JUSTINE.

En arrivant c'eſt vouloir trop apprendre,
Dame !

BABET.

Beaucoup de gens m'ont parlé de Clitandre.

JUSTINE.

Qu'eſt-ce qu'on vous a dit ?

BABET.

Qu'il fréquentoit céans,
Et que Julie & lui s'aiment depuis deux ans.

JUSTINE.

Mes yeux n'ont point encor découvert ce myſtere.

BABET.

Ne vous défendez pas, & ſoyez plus ſincere.
Prétendez-vous cacher leur amour à ma foi ?
Dès ce jour, l'un & l'autre auront beſoin de moi.

JUSTINE.

Ah, vous n'en êtes point à votre apprentiſſage !

BABET.

J'eſpére par vos ſoins d'en ſçavoir davantage.

JUSTINE.

Vous n'en ſçavez que trop : mais croyez néanmoins
Que Clitandre en effet eſt digne de vos ſoins ;
Qu'il eſt doux, obligeant, généreux, magnifique.

BABET.

J'entens : éloquemment votre éloge s'explique.

JUSTINE.

Eraſte ſon ami, qui ſuit toûjours ſes pas,
Mérite auſſi qu'on l'aime, & qu'on en faſſe cas.
Quand vous les aurez vu, ils vous plairont ſans doute :
Mais voici le grand point. Vous rêvez ?

BABET.

Non, j'écoute.

JUSTINE.

Si Dorante jamais va vous interroger,
Si de gré, ſi par force il veut vous engager
A lui développer les ſecrets de Madame,
A veiller ſur les pas de ſa ſœur, de ſa femme,
Gardez-vous bien ſur-tout.

BABET.

Vaine précaution !
Le menſonge eſt vertu dans cette occaſion.
Qui ne ſçait quel parti doit prendre une Suivante,
Dont le premier devoir eſt d'être confidente ?
Ce ſeroit dans Paris un monſtre à faire peur,
Qu'une qui trahiroit Madame pour Monſieur.

JUSTINE.

Pardonnez ſi j'ai fait un diſcours inutile ;
A vous voir, j'ai bien cru que vous étiez habile ;

Mais je ne penſois pas que ce fut à ce point :
Vous répondez à tout, & ne balancez point.
Mais il eſt tard ; allez trouver votre maîtreſſe,
Et pour la bien coëffer redoublez votre adreſſe.

BABET.

J'y vais.

SCENE II.

JUSTINE *ſeule.*

QUelle Ruſée ! ô ſiécle ! ô tems ! ô mœurs !
Tremblez, hommes, tremblez, j'approuve vos terreurs ;
La femme la plus ſimple a l'art de vous ſurprendre,
Et toûjours... Mais voici le valet de Clitandre.

SCENE III.

JUSTINE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

BOn jour, Juſtine.

JUSTINE.

Eh bien, Champagne, que dit-on ?
Ton maître eſt-il content de notre invention ?
En attend-il l'effet que j'oſe me promettre ?

CHAMPAGNE.

Je ne ſçai. Tu pourras l'apprendre par la lettre
Qu'il écrit à Julie. Eſt-il jour là-dedans ?

JUSTINE.

Non.

CHAMPAGNE, *lui donnant la Lettre.*

Tiens, tu la rendras quand il en ſera tems.
A ne te point mentir, cet amour de mon Maître,
Tous ſes ſoins empreſſés ...

JUSTINE.

Te fatiguent peut-être ?

CHAMPAGNE.

Tu l'as dit. Eſt-il rien de plus triſte en effet,
Toûjours ſans aucun fruit filer l'amour parfait ?

JUSTINE.

Julie aime Clitandre, & d'une ardeur fidele.

CHAMPAGNE.

Eh morbleu, s'il eſt vrai, que ne l'épouſe-t'elle ?

JUSTINE.

Tu parles comme un ſot.

CHAMPAGNE.

Grand merci. Mais pourquoi
Le fait-elle languir ſans lui donner ſa foi ?

JUSTINE.

Ignores-tu qu'il faut que ſon frere y conſente ?

CHAMPAGNE.

Elle ne fera rien ſans l'aveu de Dorante ?
Je la garantis fille encore à ſoixante ans.

JUSTINE.

D'où vient ?

CHAMPAGNE.

Donnera-t'il quatre cens mille francs ?

On garde avec plaiſir une pareille ſomme.
S'en dépouillera-t'il en faveur d'un autre homme?
S'il en eſt, comme on dit, le juſte poſſeſſeur
Juſqu'au jour où l'hymen engagera ſa ſœur.

JUSTINE.

Telle fut à la mort la volonté du Pere.

CHAMPAGNE.

Ce pere, en ſentimens ne ſe connoiſſoit guere;
S'il crut que l'intérêt cédant à l'amitié,
Dorante de ſes biens quitteroit la moitié.

JUSTINE.

Sans doute à l'y forcer nous aurons de la peine.
Mais ai-je encor formé quelque entrepriſe vaine?
Grace au Ciel, mes projets ont toûjours reuſſi,
Et j'aurai le plaiſir d'achever celui-ci.
Oui, j'ai juré d'unir Clitandre avec Julie;
J'ai le ſecours d'Eraſte & celui de Celie.
Je tiendrai ma parole, ou bien je périrai.

SCENE IV.

JUSTINE, CHAMPAGNE, DUBOIS.

DUBOIS, *dans la couliſſe.*

QUand Monſieur ſera prêt, je vous avertirai:
Voilà pour vous ſervir tout ce que je puis faire.

CHAMPAGNE.

Avec qui parliez-vous, Monſieur le Secretaire?

DUBOIS.

Avec un bon Normand qu'on met au déſeſpoir.
Il pourſuit un Arrêt qu'il ne ſçauroit avoir.
J'ai honte en verité de le voir tant remettre.

JUSTINE, *à Champagne bas.*

Songe à l'entretenir : je vais rendre ta lettre,
Et chercher la réponſe.

SCENE V.

DUBOIS, CHAMPAGNE.

DUBOIS.

A Ce qui me paroît,
Tu t'introduis céans par un fort bon endroit.
Franc meſſager d'amour, tu prétens...

CHAMPAGNE.

Qu'eſt-ce à dire ?

DUBOIS.

Les gens de ton métier craignent peu la ſatyre ;
Ils vantent leurs talens, au lieu de les cacher.
Va, ne te fâche point.

CHAMPAGNE.

Eh, pourquoi me fâcher ?
Ma foi, Monſieur Dubois, mon métier vaut le vôtre.

DUBOIS.

Téméraire, oſes-tu comparer l'un à l'autre ?

CHAMPAGNE.

Je gagne plus que vous, j'en ſuis ſûr.

DUBOIS.

Je le croi,
Un manœuvre à préſent doit gagner plus que moi.

CHAMPAGNE.

D'où vient ?

DUBOIS.

Notre Patron, morbleu, ne veut rien faire.
J'attens depuis un an qu'il rapporte une affaire :
Je ne puis l'obtenir.

CHAMPAGNE.

Le travail lui fait peur?

DUBOIS.

Non, non, je l'ai guéri de la commune erreur.
Je lui dis chaque jour : Si vous vouliez me croire,
Que vous auriez, Monſieur, & de bien & de gloire !
Sans peine, ſans travail, ſans incommodité,
Que vous ſeriez bientôt un Juge redouté !
Perdez votre air de Cour, quittez ces cotteries,
Où l'on ne penſe rien que de badineries.
Un air plus ſérieux convient à votre état.
La mine fait ſouvent le quart d'un Magiſtrat.
Reformez votre habit, rendez-le plus modeſte;
Soyez fier, grave, dur, & je répons du reſte.
De la main du Greffier je prendrai les procès;
Je m'en inſtruirai ſeul, j'en ferai les extraits:
J'aurai le ſoin ſur-tout de vous les bien écrire,
Et vous ne prendrez, vous, que celui de les lire.
Je ne vous trompe point. Regardez Ariſton ;
On l'eſtime par-tout comme un autre Caton :
La Province le craint, la Cour le conſidére ;
Cependant ſon mérite eſt dans ſon ſecretaire.

CHAMPAGNE.

Que dit-il à cela ?

DUBOIS.

Rien. Il a trop de tort.

CHAMPAGNE.

Ma foi, vous êtes mal, & je plains votre ſort.

DUBOIS.

Ah, ſi Monſieur ſon Pere, hélas! vivoit encore,
Il l'accoutumeroit au travail qu'il abhorre.
Que Dieu donne à ſon ame une éternelle paix.

CHAMPAGNE.

C'étoit donc un maître homme ?

DUBOIS.

Il ne dormoit jamais.
Soigneux, entreprenant, avide, infatigable:
Je doute que le Ciel en redonne un ſemblable.
Le Palais retentit encor de ſes exploits:
Il regagna le prix de ſa Charge en ſix mois.

CHAMPAGNE.

Diantre!

DUBOIS.

Auſſi laiſſa-t-il des richeſſes immenſes;
Et ſon fils les conſume en de folles dépenſes.
Hélas! ſi le bon homme eut prévu ce malheur,
Sur l'heure il ſeroit mort de rage & de douleur:
Mais ainſi va le monde.

CHAMPAGNE.

Un jour viendra peut-être,
Où vous verrez ſon fils...

SCENE VI.

JUSTINE, DUBOIS, CHAMPAGNE.

JUSTINE, *donnant un Billet à Champagne.*

ADieu, dis à ton maître
Qu'on n'a de tous ces vers vanté que le Sonnet,
Et qu'on ſeroit ravi de ſçavoir qui l'a fait.

CHAMPAGNE.

Serviteur.

SCENE VII.

JUSTINE, DUBOIS.

DUBOIS.

LE détour mérite qu'on le loue.
J'en attendois de vous un meilleur, je l'avoue.
C'étoit donc là des vers? Vous vous mocquez de moi?
Il faut ou plus d'eſprit, ou plus de bonne foi.

JUSTINE, *à part.*

Je voudrois bien gagner ce maudit Secretaire.

DUBOIS.

Que marmotez-vous là, la belle?

JUSTINE, *à part.*

Comment faire?

Secretaire, Greffier, Procureur, ni Sergent,
N'ont j'amais pu, dit-on, tenir contre l'argent.
Seroit-il le premier?

DUBOIS, *à part.*

Fidele à ſa maîtreſſe,
Elle a cru m'abuſer avec ce tour d'adreſſe.

JUSTINE, *à part.*

Que rumine-t'il là?

DUBOIS, *à part.*

Ne pourrai-je jamais
Obtenir d'être admis dans leurs conſeils ſecrets?
Que lui dire?

JUSTINE, *à part.*

Je veux faire un coup de ma tête.

DUBOIS, *à part.*

Je ſens je ne ſçai quoi qui m'étonne & m'arrête.

JUSTINE, *à part.*

Tout coup vaille: parlons; je ne puis reculer.

DUBOIS, *à part.*

Avançons: un grand cœur ne doit jamais trembler.

(*Chacun s'avance de ſon côté, ils ſe rencontrent nez à nez.*)

JUSTINE.

Hay, pardon.

DUBOIS.

De quel trouble êtes-vous donc preſſée?

JUSTINE.

Mais vous, ſur quel objet portez-vous la penſée?
Vous étiez en ſecret puiſſamment agité:
De grace, contentez ma curioſité.

DUBOIS.

Je ne penſois qu'à vous.

JUSTINE.

A moi?

DUBOIS.

Je vous le jure.

JUSTINE.

Je ne penſois qu'à vous auſſi, je vous aſſure.

DUBOIS.

Quelle rencontre!

JUSTINE.

Après quelque réflexion
Sur le malheur du monde & ſa confuſion;
Car vous devez ſçavoir que j'excelle en morale:
Par quel ordre cruel, par quelle loi fatale,
Me diſois-je à moi-même, eſt-il donc arrêté,
Qu'on ne trouve par-tout que contrariété?
Pourquoi des gens ſenſés que le deſtin aſſemble;
Ne s'accordent-ils pas pour vivre heureux enſemble?

DUBOIS.

Je penſois juſtement ce que vous avez dit.

JUSTINE.

Par exemple: Dubois, diſois-je, a de l'eſprit;
Tout le monde connoît ſes talens, ſa prudence,
S'il vouloit avec nous être d'intelligence,
Rien ne troubleroit plus nos innocens plaiſirs,
Et l'on voudroit envain contraindre nos déſirs:
Cependant, comme il eſt l'eſpion de Dorante,
Que nous craignons ſes yeux & ſa langue piquante,
Qu'à nous garder de lui nous travaillons toûjours,
Il empoiſonne ſeul le bonheur de nos jours.

DUBOIS.

Et moi, je me diſois : ſe peut-il que Juſtine,
Que l'on vante par-tout, & que l'on croit ſi fine,
Juge aſſez mal des gens, pour ne pas préſumer,
Qu'un homme tel que moi ne doit point l'allarmer ?
Que mes ſoins, mes emplois, ma longue expérience
M'ont acquis dans le monde aſſez de connoiſſance,
Pour m'avoir convaincu qu'il faut fermer les yeux,
Et tirer le rideau ſur ce qu'on voit le mieux ;
Sur-tout lorſqu'il s'agit de la paix du ménage,
Qu'on trouble ſans retour par le plus foible ombrage.

JUSTINE.

Il faut que je lui parle à ce Monſieur Dubois,
Et que je ſçache au moins s'il entend le François,
Ai-je dit. Il ſe plaint qu'il demeure inutile,
Qu'il meurt dans le loiſir d'une Charge ſtérile.
L'emploi de Secretaire eſt mince chez Monſieur ;
Il ne tiendra qu'à lui d'en avoir un meilleur ;
Je l'en revêtirai, j'en répons ſur mon ame,
Il gagnera bien plus à l'être de Madame.

DUBOIS.

C'en eſt trop, ai-je dit ; changeons notre deſtin ;
Allons trouver Juſtine ; expliquons-nous enfin ;
Faiſons-lui concevoir qu'un homme de ma ſorte
Sent toûjours vers le bien une ardeur qui l'emporte ;
Que pour en acquérir & pour la contenter,
Il n'eſt aucun emploi qu'il ne veuille accepter ;

Qu'en me formant, le Ciel m'inſpira cette envie,
Qui ne peut de mon cœur ſortir qu'avec la vie.

JUSTINE.

Ainſi, ſans le ſçavoir, nous nous entretenions.

DUBOIS.

Et voyez cependant comment nous raiſonnions.

JUSTINE.

On ne peut pas plus juſte, & notre intelligence
Me donne déſormais une entiere eſpérance.
Parle ; car entre nous il n'eſt plus de façons :
Monſieur ſoupçonne-t'il ce que nous lui braſſons ?
Eſt-il content de moi, de ſa ſœur, de ſa femme ?
Car tu n'ignores rien des ſecrets de ſon ame.

DUBOIS.

Oui, toûjours avec moi ſon cœur s'eſt épanché ;
Sur cet article ſeul il s'eſt encor caché ;
Je ne ſçai rien.

JUSTINE.

Bon, bon.

DUBOIS.

Non, la peſte me tue.
De quelques ſoins pourtant ſon ame eſt combattue ;
Car depuis quelques jours il fait de grands ſoupirs,
Et ſemble avoir perdu ſon goût pour les plaiſirs.
Mais ſi le mal qu'il ſent redouble ſes atteintes,
Il me viendra bientôt faire entendre ſes plaintes :
Je n'en ſçaurois douter.

JUSTINE.

C'eſt-là que je l'attens :
Et pour t'inſtruire à fonds de ce que je prétens,
Il faut que dès l'inſtant, ſans aucun artifice,

De tout votre entretien ton rapport m'éclairciſſe;
Que ce qu'il aura dit, je l'apprenne de toi.

DUBOIS.

Mais ne ſçaurai-je pas pourquoi cela?

JUSTINE.

Pourquoi?
Pour choiſir là-deſſus la route qu'il faut prendre,
Dans le deſſein d'unir Julie avec Clitandre,
Et d'obtenir l'aveu de Dorante.

DUBOIS.

Vraiment,
Si tu crois les unir par ſon conſentement,
Tu t'abuſes; jamais il n'y voudra ſouſcrire.

JUSTINE.

Promets-moi ſeulement de te laiſſer conduire;
Le reſte me regarde. Adieu. Mais, à propos;
Il eſt bon de te dire encore quatre mots:
Clitandre au poids de l'or veut payer tes paroles,
Et les taxe, dit-il, à quatre cens piſtoles.

DUBOIS.

C'eſt parler comme il faut.

JUSTINE.

Sur ce pied-là, je croi
Que ſans trop me flatter, je puis compter ſur toi.
Touche-là: jure-moi que tu ſeras fidele.

DUBOIS.

Oui, ma foi. Tu peux tout attendre de mon zele.

JUSTINE.

Va donc. De ton ſecours puiſſions-nous profiter!
Toutefois ſans frayeur je ne puis te quitter.
Je crois voir ſur ton front, quand je le conſidére,
D'un hardi ſcélerat le parfait caractere:

Doit-on croire aux ſermens d'un homme de Palais?

DUBOIS.

Oui, quand ce qu'il promet flatte ſes intérêts.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUBOIS *ſeul.*

C'Eſt aſſez, ce me ſemble, eſtimer mes paroles,
Que d'en fixer le prix à quatre cens piſtoles.
Quel métier que celui de ſervir un Amant!
On a fort peu de peine, & beaucoup d'agrément.
Que ne l'ai-je ſuivi dès ma tendre jeuneſſe!
Je renonce au Palais qui m'occupoit ſans ceſſe;
Je ne veux de mes jours voir Greffe ni Procès.
Mais nos ſoins ſeront-ils ſuivis d'un bon ſuccès?
Le chagrin de Monſieur à toute heure s'augmente.
Peut-être....

SCENE

SCENE II.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE, *entre en rêvant profondément.*

QUel effort faudra-t'il que je tente ?

DUBOIS, *à part.*

Je l'entends. Qu'a-t'il dit ? Qu'il paroît agité !

DORANTE, *à part.*

Déplorable embarras ! fatale extrêminé !
Ciel, daigne me montrer ce qu'il faut que je faſſe.
Hélas !

DUBOIS, *à part.*

Qu'il vient de faire une étrange grimace !
Que l'état de ſon cœur eſt bien peint dans ſes yeux !
Il ne voit rien : il croit être ſeul en ces lieux.

DORANTE.

(*Il l'apperçoit.*)
Mais ... ah ! c'eſt toi, Dubois ?

DUBOIS.

Qui, Monſieur, c'eſt moi-même,
Qui ſens, je vous le jure, une douleur extrême,
Quand je vous vois en proye à ces mortels ennuis.

DORANTE, *à part*

Dois-je lui confier le déſordre où je ſuis !

DUBOIS.

Je n'oſe pénétrer quel en eſt le myſtere.

DORANTE, *à part.*

Oui, parlons ; mon tourment ſe redouble à le taire :

Il eſt prudent, diſcret, ferme en mes intérêts.
[*à Dubois.*]
Tu me crois donc en proye à des chagrins ſecrets ?

DUBOIS.

Voudriez-vous, Monſieur, diſſimuler encore ?

DORANTE.

Non ; & c'eſt dans mes maux tes conſeils que j'implore.
Mon Pere fit long-tems l'épreuve de ta foi ;
Et pour me conſoler je ne ſçache que toi.

RUBOIS, *à part.*

Que diable eſt tout ceci !

DORANTE.

Tu vois que ma triſteſſe
A changé mon humeur, & m'accable ſans ceſſe :
Rien de ce que j'aimois ne flatte mes déſirs ;
Et le ſort m'a donné, pour finir mes plaiſirs,
Un bourreau de mes jours, un tyran de mon ame.

DUBOIS.

Quel eſt-il ce tyran, ou ce bourreau ?

DORANTE.

Ma femme.

DUBOIS.

Votre femme, Monſieur ?

DORANTE.

Tu n'en dois plus douter.
Elle me cauſe un mal que je ne puis dompter.
Je ſuis déſeſpéré.

DUBOIS.

Vous eſt-elle odieuſe ?

DORANTE.

Ah, plut-au-Ciel ! ma vie en ſeroit plus heureuſe :

Mon cœur, pour mon malheur s'en eſt laiſſé charmer,
Et je ne ſouffre, hélas! que pour la trop aimer.

DUBOIS.

En ſeriez-vous jaloux?

DORANTE.

Juſqu'à la frénéſie.

DUBOIS.

Vous, Monſieur, vous, frappé de cette fantaiſie,
Vous, contre les jaloux déclaré hautement?

DORANTE.

Et c'eſt de-là que vient mon plus cruel tourment.
Quand j'entrai dans le monde, une pente fatale
M'entraîna dans le cours de la grande cabale;
Ceux qui la compoſoient m'inſtruiſant tous les jours,
J'eus bientôt attrapé leurs airs & leurs diſcours.
J'occupai mon eſprit de leurs vaines penſées,
Et blâmant du vieux tems les maximes ſenſées,
J'en plaiſantois ſans ceſſe, & traitois de Bourgeois
Ceux qui ſuivoient encor les anciennes loix.
Quel eſt l'homme, diſois-je, en faiſant l'agréable,
Qui garde pour ſa femme un amour véritable?
C'eſt aux petites gens à nourrir de tels feux.
Ah! ſi l'hymen jamais m'enchaîne de ſes nœuds,
Loin que l'on me reproche une pareille flamme,
Que je voudrai de bien aux Amans de ma femme!
Que ne croirai je point devoir à mon amour,
S'ils peuvent loin de moi l'amuſer tout le jour!

DUBOIS.

Eh, pourquoi teniez-vous cet imprudent langage?

DORANTE.

Morbleu, pour imiter les gens du haut étage,
De qui les ſentimens, ou faux, ou trop outrés,
De la droite raiſon ſont toûjours égarés.
Connu ſur ce pied-là, pour plaire à ma famille,
Je m'engage; j'épouſe une petite fille
De qui l'air enfantin & l'ingénuité
Ne prenoient ſur mon cœur aucune autorité.
Je crus la voir toûjours avec indifférence:
Malheureux! de ſes traits j'ignorois la puiſſance.
Sa beauté s'eſt accrue; & ſa poſſeſſion,
Loin de me dégoûter, a fait ma paſſion.

DUBOIS.

Vous y voilà donc pris?

DORANTE.

Je n'ai connu ma flamme
Qu'aux mouvemens jaloux qui déchirent mon ame:
De ce trouble ſecret je me ſuis allarmé,
Et j'ai douté long-tems que mon cœur fut charmé.
Mais enfin j'ai ſenti toute mon infortune,
Je crains tous mes amis; leur aſpect m'importune.
Je n'aſpirois jadis qu'à les avoir chez moi;
Leur préſence aujourd'hui m'y donne de l'effroi.
Pourquoi faut-il auſſi qu'un ridicule uſage
Souffre des Etrangers au milieu d'un ménage!
Sages Italiens que vous avez raiſon!
Vingt fainéans ſans ceſſe aſſiégent ma maiſon;
Ils content devant moi des douceurs à Célie:
L'un dit qu'elle a bon air, l'autre qu'elle eſt polie;
Celui-ci, que ſes yeux ſont faits pour tout charmer;
Que ſa grace jamais ne ſe peut exprimer:

Celui-là de ſes dents vante l'ordre agréable:
Enfin, tous à l'envi la trouvent adorable;
Et la fin d'un diſcours qui me perce le cœur,
Eſt toûjours employée à louer mon bonheur.

DUBOIS.

Il eſt vrai; c'eſt ainſi que la choſe ſe paſſe.

DORANTE.

Ils portent bien plus loin leur indiſcrette audace,
Ils viennent la chercher au ſortir de ſon lit:
Chacun fait là briller ſes ſoins & ſon eſprit;
Ce ne ſont que bons mots, que jeux, que railleries,
Que ſignes, que coups d'œil & que minauderies.
Ma femme reçoit tout d'un eſprit fort humain,
Et je vois quelquefois qu'on lui baiſe la main.

DUBOIS.

On a tort.

DORANTE.

Cependant il faut que je l'endure,
Et le Public rira ſi ma bouche en murmure:
Si je montre l'ennui que mon cœur en reçoit,
Les enfans de Paris me montreront au doigt;
Et traité de biſarre & d'Epoux indocile,
Je ſerai le ſujet d'un heureux Vaudeville.
Ah, Français! qu'à bon droit les autres Nations
Regardent en pitié toutes vos actions,
Et blâmant votre eſprit de mode & de cabale,
Condamnent juſtement votre fauſſe Morale!

DUBOIS.

Belle réflexion!

DORANTE.

Ça n'eſt pas encor tout,

Et l'on mettra bientôt ma patience à bout ;
Si je ne vois ceſſer les manieres d'Eraſte.
Il cajole Célie, & le fait avec faſte ;
Il veut que je le voye, il paroît l'affecter ;
Elle flatte ſes vœux, loin de les rejetter ;
Ils m'en ont convaincu. Dis-moi, que dois-je faire?
Parlerai-je à ma femme, ou faudra-t'il me taire ?
Quand je veux avec elle entamer ce diſcours,
La honte que je ſens m'en empêche toûjours.
Je crains de lui montrer juſqu'où va ma foibleſſe ;
J'en rougis.

DUBOIS.

Vous penſez avec délicateſſe,
Et vous êtes, Monſieur, dans un étrange cas.

DORANTE.

Elle ira ſon chemin ſi je ne parle pas.

DUBOIS.

C'eſt ſans difficulté.

DORANTE.

Si je parle au contraire,
Et que, comme un mari ne perſuade guere,
Mes leçons dans ſon cœur ne faſſent aucun fruit,
A quelle extrêmité ſerai-je donc réduit?
De ſouffrir un mépris ſi cruel pour ma flâmme?
Ou bien de maltraiter, ou de quitter ma femme?

DUBOIS.

J'y trouve comme vous un embarras égal.
Comment donc gouverner un ſemblable animal?
N'importe. Expliquez-vous, Monſieur, avec Célie.
La vertu dans ſon ame eſt ſi bien établie,
Je le dis ſans vouloir vous faire compliment,
Que vous n'en recevrez que du contentement.

On obtient quelquefois plus qu'on n'oſe prétendre ;
Et pour gagner ſa cauſe, il faut la faire entendre.

DORANTE.

Oui, je veux m'éclaircir avec elle aujourd'hui :
C'eſt cacher trop long-tems ma peine & mon ennui.
C'eſt ici qu'elle vient ſortant de ſa toilette.
Donne à notre entretien la fin que je ſouhaite,
O Ciel ! j'entends du bruit, je la vois, laiſſe-nous.

SCENE III.

DORANTE, CELIE.

DORANTE, *à part.*

QUi ne ſeroit trompé par ce maintien ſi doux ?
Croiroit-on, à la voir avec un air modeſte,
Qu'au repos de mes jours elle fut ſi funeſte ?
Cependant Dieu le ſçait : mais par où commencer ?
Je tremble...

CELIE, *à part.*

Mon abord ſemble l'embarraſſer.

DORANTE, *à part.*

Qu'on épouſe de ſoins lorſqu'on prend une femme !
(*à Célie.*)
Pourſuivons toutefois : Allons. Bon jour, Madame.

CELIE.

Bon jour, Monſieur.

Lorſqu'altérant la paix d'un heureux mariage,
(*à part.*)
On permet... Que je joue un triſte perſonnage!

CELIE.

En vérité, Monſieur, je ne vous entens point.

DORANTE.

Les gens les plus ſenſés s'abuſent ſur ce point:
On ſe laiſſe à la fin ſéduire à l'apparence,
Juſques à condamner la plus pure innocence.
Ainſi lorſqu'une femme a ſoin de ſon honneur,
C'eſt peu que ſa vertu réponde de ſon cœur;
Elle agit au-dehors avec tant de ſageſſe
Qu'elle n'y montre rien dont le Public ſe bleſſe;
Et toûjours attentive à ſes ſoins importans,
Brave la calomnie & les diſcours du tems.

CELIE.

Avec tous ces détours que voulez-vous me dire?

DORANTE.

Ce qu'un ardent amour me découvre & m'inſpire;
Vous êtes fort aimable, & je vois chaque jour
Mille gens empreſſés à vous faire la cour:
Ils ne vous quittent point; & leur galanterie,
Puiſqu'il faut m'expliquer, paſſe la raillerie;
Toutes les libertés qu'ils prennent avec vous,
Marquent...

CELIE, *riant.*

Qu'il vous ſied mal de faire le jaloux!

DORANTE.

Comment?

CELIE, *riant.*

Vous n'avez pas de grace à le paroître.

DORANTE, *au déſeſpoir.*

Quoi! vous ne croyez-pas!....

CELIE, *riant.*

Non. Cela ne peut être.

DORANTE.

Madame, je vous dis la pure vérité.

CELIE, *riant toûjours.*

Vous avez trop de ſens; j'ai trop peu de beauté.

DORANTE.

Je ne m'attendois pas à la plaiſanterie.
Morbleu, c'en eſt aſſez pour me mettre en furie.
Madame, on ne rit point ſur un pareil ſujet.

CELIE, *avec fierté & en colere.*

Ah! c'eſt donc tout de bon. Cependant qu'ai-je fait
Qui cauſe, je vous prie, un ſoupçon qui m'offenſe?
Voyons.

DORANTE.

Ne ſçauriez-vous parler ſans violence?
Car enfin mon deſſein n'eſt pas de vous fâcher.

CELIE.

Mais encor, qu'eſt-ce donc qu'on peut me reprocher?

DORANTE.

Les aſſiduités d'Eraſte, de Clitandre.
De Cléon...

CELIE.

A vous ſeul vous devez vous en prendre.
Des trois, les deux m'étoient tout-à-fait inconnus,
Et conduits par vous-même, ils ſont ici venus.

DORANTE.

Il eſt vrai.

CELIE.

Pour Clitandre; il en veut à Julie,
Et le ſang, dont le nœud l'un & l'autre nous lie,
Fait que dès le berceau nous nous aimons tous deux.

DORANTE.

Le couſin le plus proche eſt le plus dangereux.
En un mot, leurs diſcours, leurs ſoins & leurs manieres,
Depuis un certain tems ne me conviennent gueres,
Ils ſont toûjours céans, vont vous voir dans le lit,
Eſt-ce entre nous, Madame, ainſi qu'on ſe conduit?
Devriez-vous ſouffrir de ſemblables viſites?

CELIE.

Mais vous, penſez-vous bien à ce que vous me dites?
Ne vous ſouvient-il plus avec quelle chaleur,
A d'autres ſentimens vous diſpoſiez mon cœur,
Quand dans les premiers jours de notre mariage,
Je n'oſois regarder vos amis au viſage,
Et que pour éviter leur vue & leur diſcours,
Seule en mon cabinet je m'enfermois toûjours.
Madame, diſiez-vous, vivez d'autre maniere:
Vous êtes trop farouche & trop particuliere;
Recevez autrement tous les gens que je voi,
Et n'effarouchez point ceux qui viennent chez moi:
Rendez à mes amis ma maiſon agréable;
Ou le ſejour pour moi n'en eſt plus ſupportable.
Et me parlant ainſi vous me les ameniez,
Juſqu'à mon cabinet vous les introduiſiez.
Meſſieurs, ajoutiez-vous, divertiſſez Madame;

Je ſors, excuſez-moi. Je vous laiſſe ma femme.
Sur cette confiance ils ſont venus me voir.
J'ai fait ce que j'ai pu pour les biens recevoir;
Et pour vous obéir j'ai ſuivi vos maximes.
Si vous vous en plaignez, Monſieur, ce ſont vos crimes.

DORANTE, *à part.*

Avec quelle froideur elle voit mon chagrin!

(à Célie.)

Madame, j'avois tort; je le ſçai: mais enfin
En faut-il moins calmer la douleur qui me preſſe?
Ecartez ces objets de qui l'aſpect me bleſſe.

CELIE.

Mariez votre ſœur; c'en eſt un ſûr moyen:
Clitandre l'aime; il a du mérite & du bien.
Preſſez leur union. Bientôt cet hymenée
Diſperſera les gens dont votre ame eſt gênée.
Julie eſt riche & belle: ils veulent l'épouſer.
Croyez-moi.

DORANTE.

Ce moyen ſe peut-il propoſer?
Et ne voyez-vous pas, par l'hymen de Julie,
D'un fort gros revenu ma maiſon affoiblie?
Différons ce malheur, gagnons encor du tems.
Que je vous doive enfin le repos que j'attens:
Chaſſez ces étourdis qui...

CELIE.

Chaſſez-les vous-même.

DORANTE.

Moi?

CELIE.

Sans doute. D'où vient cette ſurpriſe extrême?

DORANTE.

Moi? je leur montrerois qu'ils m'ont rendu jaloux?

CELIE.

Eh bien donc, j'aurai ſoin de leur parler pour vous.

DORANTE.

Je ne puis que louer un ſi prompt ſacrifice.

CELIE.

Eh quoi, ne faut-il pas que je vous obéiſſe?

DORANTE.

Oui, mais on ne fait pas toûjours ce que l'on doit.
Rien ne vaut le plaiſir que mon ame reçoit.

CELIE.

Non, non, ne doutez point que je ne vous délivre
De tous ces importuns attachés à me ſuivre.

DORANTE.

Bon.

CELIE.

Je les inſtruirai de vos intentions.

DORANTE.

Comment?

CELIE.

Ils apprendront vos réſolutions.
Je leur déclarerai quel eſt votre ſcrupule.

DORANTE.

Vous voulez me charger d'un pareil ridicule?
C'eſt tout ce que je crains.

CELIE.

Comment faire autrement?

DORANTE.

Prendre ſur vous l'éclat de leur banniſſement,
Les fuir, les dégouter enfin ſans me commettre.

CELIE.

Pour cela, c'eſt un point que je ne puis promettre.

DORANTE.

D'où vient?

CELIE.

Je ne veux pas qu'on reproche à mon cœur
L'impertinent défaut d'une bizarre humeur:
Je ne veux point paſſer pour une extravagante:
J'eſtime ces Meſſieurs, & j'en ſuis fort contente;
Leur entretien me plaît, je les ai bien reçus,
Je ne me ſçaurois pas démentir là-deſſus.

DORANTE.

Vous ne le ferez point?

CELIE.

Non, je vous le proteſte.

DORANTE.

Madame...

CELIE.

Eh bien, Monſieur?

DORANTE.

Voyez...

CELIE.

Je vois de reſte.
Qu'eſt-ce?

DORANTE.

Ah! j'ai mal connu votre perfide cœur.
Morbleu!

CELIE.

C'eſt donc ainſi qu'on m'outrage, Monſieur?
Allez: loin de me faire une pareille offenſe,
Ne devriez-vous pas louer ma complaiſance?
Mais malgré tout cela, je ferai mon devoir:

Comptez que ces Meſſieurs ne viendront plus me voir.
Les voici : je leur vais expliquer ce myſtere,
Leur dire que vous ſeul ...

DORANTE.

O Ciel ! qu'allez-vous faire ?
Madame, gardez-vous de leur parler de moi.

CELIE.

Non, ne m'arrêtez point, je le veux, je le doi.

DORANTE.

De mon reſſentiment, vous avez tout à craindre,
Si vous parlez.

CELIE, *le regardant avec tendreſſe.*

Eh bien, il faut donc me contraindre ;
Pour vous plaire, Monſieur, que ne ferois-je pas ?

DORANTE, *à part.*

La traîtreſſe !

SCENE IV.

DORANTE, CELIE, ERASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ERASTE, *embraſſant Dorante.*

CHez toi nous courons à grands pas
Notre ami, l'on ne peut, en quelque part qu'on aille,
Trouver pour le commerce un homme qui te vaille.
Clitandre te dira qu'hier, en vingt endroits,

On louera maiſon d'une commune voix.
Ce n'eſt qu'ici qu'on goûte un plaiſir véritable.

CLITANDRE.

Il n'eſt point dans Paris de lieu plus agréable.

CELIE.

Vous nous flattez, Meſſieurs.

CLITANDRE.

Non, Madame.

ERASTE.

Pour moi,
Quand je vous parle ainſi, c'eſt de fort bonne foi.

DORANTE.

Je vous ſuis obligé.

ERASTE, *frappant ſur l'épaule de Dorante.*

Mon ami, tu ſçais vivre.
Dans le monde tu ſçais le parti qu'il faut ſuivre.
Je viens de chez Damon.

CLITANDRE.

L'impertinent jaloux!

ERASTE.

J'ai manqué, je l'avoue, à me mettre en courroux:
Il ne ſçauroit ſouffrir qu'on regarde ſa femme:
Tous les ſoins qu'on lui rend le percent juſqu'à l'ame.

JUSTINE.

Le fat!

ERASTE.

J'ai pris plaiſir à le faire enrager.

JUSTINE.

Que c'eſt bien fait!

CELIE

CELIE, *regardant tendrement Dorante.*

Pourquoi ne le pas ménager?
Il faut avoir pitié du mal qui le dévore.

ERASTE.

Il faut, quand on le peut, le redoubler encore.
Je gage que Dorante eſt de mon ſentiment.
(*Le tirant par le bras.*)
Parle. Ne doit-on pas le faire?

DORANTE.

Aſſurément...
(*à part.*)
Ciel!

CLITANDRE.

Un mari jaloux eſt une ſotte bête.

DORANTE, *à part.*

J'enrage!

ERASTE, *riant.*

Lorſqu'il a ſes viſions en tête,
Et que l'on eſt témoin des chagrins qu'il reſſent,
C'eſt de tous les objets le plus divertiſſant.

DORANTE, *à part.*

Je creve.

CELIE, *riant.*

Il eſt certain qu'il donne bien à rire.

DORANTE, *à part.*

La coquine! elle penſe à mon ſecret martyre,
Et rit de tous les maux qu'elle me fait ſouffrir.

CELIE.

Mais, Eraſte, un jaloux ne peut-il ſe guérir?

ERASTE.

Oh, non, la jalouſie eſt un mal incurable,
Et ſans doute de tous le plus inſupportable.

JUSTINE.

Que vous le peignez bien!

DORANTE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

Serviteur.

ERASTE.

Quoi! tu fors?

DORANTE.

Non: je vais revenir.

SCENE V.

CELIE, ERASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ERASTE.

OU' court-il? que penſer de cette promptitude?

CLITANDRE.

Il ma paru frappé de quelque inquiétude.

JUSTINE.

Madame, vous riez?

CLITANDRE.

De grace, expliquez-vous.

CELIE.

Enfin nous le tenons.

ERASTE.

Comment?

CELIE.

Il eſt jaloux.

Bien-loin de pénétrer nos ſecrets artifices,

Il croit que tous vos ſoins ſont de vrais ſacrifices ;
Qu'Eraſte, que Cléon m'aiment de bonne foi :
Tout ce qu'il voit enfin lui donne de l'effroi.
Il vient de me montrer les tranſports de ſon ame,
Ses ſoupçons, ſes terreurs, ſon trouble...

JUSTINE.

Eh bien, Madame ?
Mes conſeils ſont-ils bons ? en doit-on faire cas ?

CELIE.

Aſſurément.

JUSTINE.

Allons : ne nous relâchons pas.
Travaillons ; redoublons la ſoupçonneuſe crainte
Dont Monſieur votre époux a déjà l'ame atteinte.
Qu'Eraſte ſur vos pas attaché chaque jour,
Lui faſſe voir pour vous un violent amour.
Paroiſſez avec lui toûjours d'intelligence ;
Employez de vos yeux l'éloquente ſcience :
Soutenez que tous ceux dont Dorante eſt jaloux,
Viennent chercher ici ſa ſœur, & non pas vous,
Qu'elle ſeule eſt l'objet de leur galanterie,
Et que pour la chaſſer, il faut qu'il la marie.
Je garantis dans peu Clitandre ſatisfait.

CLITANDRE.

Oui, ſans doute, nos ſoins auront un prompt effet.
Madame, que j'aurai de graces à vous rendre !
Mon ſort eſt en vos mains, mon bonheur.

CELIE.

Mais, Clitandre,
L'amitié que le ſang a formé entre nous,
Me fait bien haſarder pour Julie & pour vous.

Car, ſans être perfide enfin ni criminelle,
Je cauſe à mon époux une peine mortelle :
Me pardonnera-t'il ſon trouble, ſa douleur ?

JUSTINE.

N'eſt-il pas trop heureux de n'avoir que la peur ?
Ah ! combien de maris de la plus haute claſſe,
Pour les mêmes terreurs voudroient être à ſa place !
Quelle ſera ſa joye au moment qu'il ſera
Hautement détrompé ſur les ſoupçons qu'il a ?
Enfin ne doit on pas punir ſon avarice,
Et de ſon procédé corriger l'injuſtice,
Quand pour jouir d'un bien qui revient à ſa ſœur,
Il empêche un hymen qui feroit ſon bonheur ?

CELIE.

C'eſt trop.

CLITANDRE.

Trahirez-vous le beau feu qui me brûle ?
Et d'où peut aujourd'hui vous venir ce ſcrupule ?
Votre mere, & Damis, l'oncle de votre époux,
Dans ce juſte deſſein ſont d'accord avec nous.
Tout parle en ma faveur, & tout contre Dorante.

CELIE.

Je crains de l'offenſer, mon devoir m'épouvante.
Je tremble à tout moment.

CLITANDRE.

Vous me déſeſpérez.
Prenez pitié des maux qui me ſont préparés :
Madame, je mourrai ſi votre bonté ceſſe.

CELIE.

Eh bien, juſqu'à la fin ſervons votre tendreſſe.
Allons trouver Julie, & lui faire ſçavoir
Que tout ſemble aujourd'hui répondre à mon eſpoir.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, JULIE, BABET.

CLITANDRE.

ENfin, belle Julie, un deſtin favorable
Se prépare à finir le tourment qui m'accable.
Pour calmer ſes ſoupçons, pour nous écarter tous,
Dorante permettra que je ſois votre époux.
Quels tranſports dans mon cœur l'eſpérance fait naître !
Je ne puis les régler.

JULIE.

Vous vous flattez peut-être.
L'intérêt pour mon frere eſt un motif puiſſant.

CLITANDRE.

Le ſoin de ſon repos eſt encor plus preſſant.
Il ne ſoutiendra point une ſi rude atteinte.
Madame, eſpérons tout.

JULIE.

L'amour cauſe ma crainte.
Pardonnez-là, Clitandre, à mon cœur agité:
J'aime trop pour ſentir quelque tranquilité.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas après ce témoignage?
A quels ſoins déſormais ce doux aveu m'engage?

JULIE.

Soyez tendre & conſtant, vous ne me devrez rien:
La conſtance & l'amour vous acquitteront bien.

BABET.

J'entends quelqu'un venir.

JULIE.

Seroit-ce point mon frere?

BABET.

Je ne ſçai.

JULIE.

Voyez donc.

BABET.

Non, c'eſt ſon Secretaire.

SCENE II.

JULIE, CLITANDRE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS, *à Clitandre.*

ELoignez-vous d'ici, Monſieur vous ſurprendroit,
Il me ſuit, & viendra ſans doute en cet endroit.
Il n'eſt pas à propos qu'il vous rencontre enſemble.

JULIE.

Allez donc.

SCENE III.

JULIE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS.

JE commence assez bien, ce me semble;
Et pour être apprentif au métier que je fais,
J'y suis grec, & rompu quasi comme au Palais.

JULIE.

Vous nous servez fort bien.

DUBOIS.

Quand je vous rends service,
Je défends l'innocence, & soutiens la justice:
Car enfin, n'est-ce pas un énorme attentat
De vous faire observer un triste célibat?

JULIE.

Vous êtes fou, je croi.

DUBOIS.

Je suis sage au contraire,
De vouloir vous venger de votre injuste frere.
Nous en aurons raison dans peu de tems, je croi.

JULIE.

Tout de bon?

DUBOIS.

J'en suis sûr: mais on vient. Laissez-moi.

SCENE IV.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE.

JE n'en puis plus, je ſouffre une peine effroyable!

Dubois.

DUBOIS.

D'où venez-vous, Monſieur?

DORANTE.

Je ſors de table,
Je viens de la quitter ſans avoir rien mangé.

DUBOIS.

Vous trouveriez-vous mal?

DORANTE.

Je ſuis pis qu'enragé.
Ma femme m'aſſaſſine, & met tout en uſage
Pour me faire crever de dépit & de rage.

DUBOIS.

Comment?

DORANTE.

Je n'ai rien pu gagner ſur ſon eſprit:
Elle m'a chicané ſur tout ce que j'ai dit;
Et s'armant d'artifice, ou de plaiſanterie,
N'a traité mes chagrins que de biſarrerie.

DUBOIS.

Diantre!

DORANTE.

Notre entretien a très-mal réuſſi.

DUBOIS.

Tant pis. Mais cependant que faire à tout ceci ?

DORANTE.

Que ſçai-je ? Ma raiſon ne me ſert plus de guide.
Non, je ne vis jamais une ame plus perfide.
Pendant tout le dîner, que n'a-t'elle point fait ?
Jamais de faire éclat je n'eus tant de ſujet.

DUBOIS.

(*à part.*] (*à Dorante.*)
Tant mieux. La perfidie eſt donc conſidérable ?

DORANTE.

Job ſe ſeroit donné cinquante fois au Diable.
A moins que de le voir, je n'aurois jamais cru,
Ni même imaginé ce qui m'en a paru ;
Et c'eſt un de ces faits, dont la raiſon troublée,
Pour en pouvoir douter, voudroit être aveuglée.
Tout ce qu'une coquette a jamais pratiqué
Lorſqu'elle veut ſurprendre un cœur qu'elle a manqué ;
Soins de plaire affectés, ſouris, agaceries,
Diſcours flatteurs, regards, geſtes & lorgneries,
Ma femme devant moi vient de le répéter,
Pour engager Eraſte, ou bien pour le flatter.

DUBOIS.

Devant vous ?

DORANTE.

A ma barbe, avec une impudence
A laſſer d'un mari toute la patience :
Moins timide qu'Eraſte, elle l'embarraſſoit,
Et je l'ai vu rougir quand elle le preſſoit.

DUBOIS.

Mais, vous, que faiſiez-vous pendant ce badinage?

DORANTE.

Je murmurois tout bas en dévorant ma rage.
Enfin, puiſqu'avec toi je puis trancher le mot,
Je faiſois juſtement la figure d'un ſot.

DUBOIS.

Cela n'eſt pas plaiſant.

DORANTE.

J'en ſuis inconſolable.
J'ai manqué trente fois à renverſer la table.
Pour punir l'Infidele & pour me contenter,
S'il m'eut été permis de la bien ſoufflетter,
Quelle eut été ma joye!

DUBOIS.

Ah! c'en eſt trop.

DORANTE.

Ma bile
M'inſpiroit cet éclat flatteur autant qu'utile.
Les mains me démangeoient: mais j'ai craint les brocards
Qu'on m'auroit auſſi-tôt jetté de toutes parts.
Que vous êtes heureux, vous, en qui la nature
Agit ſans aucun art & regne toute pure;
Qui bravant le Public & le qu'en dira-t'on,
Expliquez vos chagrins à bons coups de bâton;
Et que l'uſage enfin, ſans crainte d'aucun blâme,
Autoriſa toûjours à battre votre femme!
Gens du peuple, artiſans, portefaix & vilains,
Vous, de qui la vengeance eſt toûjours dans vos mains.

DUBOIS.

Parlez-vous tout de bon?

DORANTE.

Oui, le diable m'emporte.
On ſe ſoulage au moins en uſant de la ſorte.

DUBOIS.

Vous vous moquez je penſe avec de tels propos.

DORANTE.

Que ne puis-je à ce prix aſſurer mon repos!
Mais que dois-je réſoudre en cet état funeſte?
Prenons ſans balancer le parti qui me reſte.
Courons chez mon beau-pere, allons me plaindre à lui.

DUBOIS.

Et croyez-vous par-là ſoulager votre ennui?
Ah! gardez-vous ſur-tout de vous plaindre à ſon pere
Des chagrins que vous cauſe une femme légére:
Il vous condamnera, s'il eſt homme d'eſprit;
Et vous n'emporterez que honte & que dépit.
Que gagne Licidas en ſuivant cette route?
Il ſoupire, il ſe plaint; perſonne ne l'écoute.
Il entend publier ſon hiſtoire en cent lieux.
Que d'exemples enfin ſont préſens à vos yeux!
Acaſte hautement dit ſa femme infidele:
Après ce grand éclat il demeure avec elle.
Arcas fait le déſordre, & paſſant plus avant,
Il menace la ſienne, & l'enferme au Couvent;
Mais bientôt, à l'inſçu de toute ſa famille,
Il va pour la ravoir ſangloter à la grille.
D'abord elle réſiſte, & feint d'être en courroux;
Elle ſe rend enfin aux pleurs de ſon époux,

Et rapporte chez lui pour venger ſon abſence,
L'orgueil, la tyrannie, & l'extrême licence.
Valere, par la ſienne offenſé chaque jour,
Différe à la punir par un excès d'amour:
Et lorſqu'il ne peut plus ſoutenir ſa conduite,
La rend à ſes parens, & la reprend enſuite.
A ces piéges honteux il faut vous dérober:
Le plus ſage s'aveugle, & s'y laiſſe tomber.
Il n'eſt, pour s'en parer, qu'un moyen ſalutaire.

DORANTE.

Quel eſt-il ce moyen?

DUBOIS.

Endurer & vous taire.

DORANTE.

Quoi! ma femme aura droit de me faire enrager,
Et je n'oſerai, moi, parler ni me venger?

DUBOIS.

De ſon Sexe, Monſieur, c'eſt le grand privilege.

DORANTE.

Je le caſſe, Morbleu. Sans cela, que ferai-je?
Entre ma femme & moi les droits ſeront égaux.

SCENE V.

CELIE, DORANTE, DUBOIS.

CELIE, *d'un ton agréable.*

VOulez-vous bien, Monſieur, me prêter vos chevaux?
On vient de m'avertir qu'un des miens eſt malade,

Et je ne voudrois pas perdre la promenade.
On nous donne à Suréne un excellent ſoupé.

DUBOIS, *à part.*

Ceci ſera plaiſant, ou je ſuis fort trompé.

CELIE.

Vous ne me dites rien ?

DORANTE.

Que pourrois-je vous dire,
Dans la rage où je ſuis, perfide ?

CELIE.

Eſt-ce pour rire ?

DORANTE.

Non; c'eſt du meilleur ſens dont je parlai jamais.
Je ne vous flatte point: craignez-moi déſormais:
Vous perdrez ſans retour toute ma confiance.

CELIE.

Comment ?

DORANTE.

N'attendez plus aucune complaiſance.
Comme vous me forcez à vous méſeſtimer,
Je ferai mes efforts pour ne vous plus aimer.

CELIE.

A-t'il perdu l'eſprit ?

DORANTE.

Je le perdis, Madame,
Lorſque je m'aviſai de vous prendre pour femme;
Lorſque je vous aimai.

CELIE.

Quels tranſports ! quel courroux !
Quels noms injurieux !

DORANTE.

Ils ſont encor trop doux.

Plus mon amour pour vous avoit de violence,
Plus cet amour trahi m'excite à la vengeance,
Rendez grace aux égards qui peuvent m'arrêter,
Quand mon reſſentiment eſt tout prêt d'éclater.
Sans cela...

CELIE.

Ciel! qu'entens-je?

DORANTE.

Allez, coquette inſigne;
Ce que je viens de voir vous a rendue indigne
De l'eſtime & du cœur d'un Mari tel que moi.
Vous aimez donc Eraſte, & me manquez de foi?

CELIE.

Je l'aime, moi?

DORANTE.

Comment voulez-vous que j'en doute?
J'ai vu les ſoins honteux que cette ardeur vous coûte...
Ventrebleu! que ne puis-je...

CELIE.

Ah, quel emportement!
Qu'on me donne un fauteuil, Dubois, & promptement.
Je me meurs!

DUBOIS.

Modérez le trouble de votre ame.
Reprenez donc vos ſens. M'entendez-vous, Madame?
Hélas! que votre état m'inſpire de frayeur!
Elle ne répond point. Vous avez tort, Monſieur.
[*à part.*]
Fort bien: l'on ne peut mieux jouer ſon perſonnage.

Madame n'en peut plus, & voilà votre ouvrage.

DORANTE.

Il eſt vrai, je l'avoue, & vois en ce moment,
Les funeſtes effets de mon emportement;
Et quand je la regarde... Ah, Dubois, qu'elle eſt belle!
Je ſens que malgré moi mon cœur vole vers elle.
Madame, ouvrez les yeux, & voyez votre Epoux
Soumis & repentant embraſſer vos genoux.

CELIE, *ouvrant les yeux, & les refermant auſſi-tôt qu'elle voit Dorante.*

Ah, quel objet! faut-il revenir à la vie,
Pour revoir l'ennemi qui me l'avoit ravie?

DORANTE, *avec tendreſſe.*

Je ſuis votre ennemi?

CELIE, *avec dédain.*

De grace, laiſſez-moi.

DORANTE.

Ah! ne m'impoſez pas cette barbare loi.
Je ne puis obéir.

CELIE.

Que je ſuis malheureuſe!
Qu'aux cœurs tels que le mien la honte eſt douloureuſe!

DORANTE.

Madame, au nom du Ciel, modérez ce courroux:
Voyez mon déſeſpoir.

SCENE VI.

DORANTE, CELIE, DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE.

EH bien, partirons-nous,
Madame? Profitez de la belle journée:
On vous attend. Mais, Ciel! que je ſuis étonnée!
Que dois-je preſumer de ce ſilence affreux?
Monſieur eſt interdit, & vous pleurez tous deux?

CELIE.

Juſtine?

JUSTINE.

Eh bien, Madame?

CELIE.

Ah! que ne ſuis-je morte,
Avant que de me voir outrager de la ſorte!

JUSTINE.

Qu'avez-vous fait, Monſieur? vous aurez tout gâté.

DORANTE.

Par un excès d'amour je me ſuis emporté.

JUSTINE.

Vous?

DORANTE.

Je ne ſçaurois plus te cacher ma foibleſſe:
Je ſuis plein de ſoupçons, de crainte & de tendreſſe.
Je pris dans ce déſordre un violent parti.

JUSTINE.

JUSTINE.

Ah, Dubois !

DUBOIS.

Il eſt vrai, Monſieur s'eſt démenti.

CELIE.

Me menacer! montrer une fureur extrême!
Contre moi, la douceur, & l'innocence même!

JUSTINE, *à part.*

Gagnons ſa confiance, excuſons ſes tranſports.
Vous devez pardonner, Madame, à ſes remords.
Il vous aime, une fois.

DORANTE.

Je l'adore.

JUSTINE.

Sa flamme
A produit contre vous ces troubles dans ſon ame.
Loin d'être injurieux, ils ne ſont qu'obligeans.

CELIE.

En uſe-t'on ainſi quand on aime les gens?

JUSTINE.

Oui: l'amour le plus tendre a ſouvent du caprice.

CELIE.

Le veritable amour abhorre l'injuſtice.

JUSTINE.

Il faut plus d'indulgence entre gens mariés,
Madame, ou chaque jour vous vous étrangleriez.
C'eſt la premiere loi que le Contrat impoſe,
De ſçavoir tour-à-tour ſe paſſer quelque choſe.

DUBOIS.

C'eſt connoître le monde, & Juſtine a raiſon.

JUSTINE.

Ce n'eſt qu'ainſi qu'on met la paix dans la maiſon ;
Autrement le déſordre y regne en Souveraine.
On vient : gardez tous deux que l'on ne vous ſurprenne.

SCENE VII.

DORANTE, CELIE, ERASTE, JUSTINE, DUBOIS.

ERASTE.

MAdame, tout eſt prêt.

CELIE.

Je ne veux plus ſortir.

ERASTE.

Vous plaiſantez ſans doute.

DORANTE.

Allez vous divertir,
Madame ....

CELIE.

Vous ſçavez que je ſuis trop malade.

DORANTE.

C'eſt un reméde ſûr qu'un tour de promenade.

CELIE.

Je n'en ai pas la force.

JUSTINE.

Elle vous reviendra.
[*à Dorante.*]
Elle fera, Monſieur, tout ce qu'il vous plaira.

J'en répons.

CELIE.

Allons donc, il faut vous ſatisfaire.

ERASTE.

Veut-tu venir ?

DORANTE.

Moi ? non.

ERASTE.

As-tu quelqu'autre affaire ?

DORANTE, *affectant un air gai.*

Peut-être.

CELIE.

Il trouve ailleurs des plaiſirs plus touchans.

Il nous mépriſe.

DORANTE.

[*à part.*] [*à Célie.*]

O Ciel ! Chacun cherche ſes gens,

Madame ; vous allez où vous ſerez contente ;

Et moi de même.

CELIE.

Adieu, Monſieur.

ERASTE.

Adieu, Dorante.

DORANTE.

Adieu.

SCENE VIII.

DORANTE, JUSTINE, DUBOIS.

DORANTE, *à part.*

QUe de contrainte & d'affectation !
Qu'il eſt dur de forcer ſon inclination !
Je feins de plaiſanter, quand j'enrage dans l'ame,
Et je crains de déplaire à l'Amant de ma femme.
C'en eſt trop, & s'il faut livrer tant de combats ;
Je ſens bien que mon cœur n'y réſiſtera pas.

DUBOIS.

Vous ſuivrai-je, Monſieur ?

DORANTE.

Non.

SCENE XI.

DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE, *regardant Dorante qui fuit.*

JE ne ſçai que dire :
Eſt-ce ce bon eſprit que tout le monde admire ?
Ce tranquille mari, ce plaiſant dangereux ?

Qu'un galant homme eſt ſot, quand il eſt amoureux !
Comme nous le menons !

DUBOIS.

Il n'en peut plus, je gage.

JUSTINE.

N'as-tu pas vu ſon trouble écrit ſur ſon viſage?
Sa raiſon va céder à ſon premier tranſport:
Encore un nouveau trait, & le bon homme eſt mort.

DUBOIS.

Je lui veux, comme on dit, donner le coup de grace.

JUSTINE.

Donne. Par quelle main que la choſe ſe faſſe,
Il n'importe. Achevons de lui percer le cœur;
Et nous le contraindrons à marier ſa ſœur.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE *ſeul.*

JE ſens, quoique je faſſe, une peine ſecrette.
Malgré tous mes efforts, mon ame eſt inquiete.
De mes triſtes ſoupçons ſans relâche agité,
Je voudrois de mon ſort ſçavoir la vérité.

Je la cherche & la crains. Cependant il n'importe ;
L'ardeur de m'éclaircir eſt toûjours la plus forte.
J'attens ici Babet à qui je veux parler ;
Elle me paroît propre à me tout révéler :
Elle eſt jeune, ſans art, & ſans expérience ;
Par elle j'apprendrai... La voici qui s'avance.

SCENE II.

DORANTE, BABET.

BABET, *à part.*

JE vais le régaler d'un plat de mon métier,
Et comme un ennemi le traiter ſans quartier.
Il ſe repentira de l'eſſai qu'il veut faire.

DORANTE, *à part.*

Ne vaudroit-il pas mieux ignorer ce myſtere ?
Non, cela ne ſe peut.

BABET.

Que vous plaît-il, Monſieur ?

DORANTE.

Babet, je ſuis ravi que vous ſerviez ma ſœur.
J'ai toûjours protégé toute votre famille,
Et vous êtes, dit-on, une fort bonne fille,
Sage, de bonnes mœurs, & d'un eſprit fort doux :
Auſſi je veux bien-tôt faire beaucoup pour vous ;
Et ſans vous laiſſer perdre un jour d'un ſi bel âge,
Fixer votre bonheur par un bon mariage.

BABET.

Vous vous mocquez, Monſieur; cela n'eſt pas preſſé.

DORANTE.

Un pareil jour jamais ne fut trop avancé.

BABET.

Vous pouvez de ce ſoin vous épargner la peine.

DORANTE.

Suffit. D'où venez-vous de ſouper ?

BABET.

De Suréne.

DORANTE.

S'eſt-on bien diverti ?

BABET.

Fort bien aſſurément.

DORANTE.

Et l'on s'eſt promené long-tems apparemment ?

BABET.

Oui, fort long-tems.

DORANTE.

Clitandre entretenoit Julie ?

BABET.

Toûjours; tandis qu'Eraſte étoit avec Célie.

DORANTE, *à part.*

Hai !

BABET.

Nous les avons vus marcher de tous côtés;
Enſuite dans le bois ils ſe ſont écartés.
Nous n'avons point oui ce qu'ils pouvoient ſe dire;
Mais preſqu'à tous momens nous les entendions rire.

DORANTE, *à part.*

J'enrage, je l'avoue.

BABET.

Enfin on a ſervi.
Chacun pour ſe placer s'empreſſoit à l'envi:
Tous vouloient être aſſis à côté de Madame.

DORANTE.

C'étoit beaucoup d'honneur qu'ils faiſoient à ma femme.

BABET.

Elle, ſans s'émouvoir, ſuivant toûjours ſon train,
A pris obligeamment Eraſte par la main,
Et l'a mis auprès d'elle.

DORANTE, *à part.*

Ah! quelle circonſtance!
Et tout, après, ſans doute, eſt allé d'importance?

BABET.

Jamais on n'a ſoupé plus agréablement.
Eraſte, en vérité, ſçait agir galamment,
Il le faut avouer; & les Fêtes qu'il donne,
Ont un air de bon goût, que n'attrape perſonne.

DORANTE.

Oui, c'eſt un connoiſſeur.

BABET.

Tout étoit délicat,
Et l'on s'eſt récrié vingt fois ſur chaque plat.
Le fruit délicieux. Pour comble de ſurpriſe,
Il a joint à la chere une Muſique exquiſe,
La fleur de l'Opéra.

DORANTE.

Vous ne m'étonnez pas.

BABET.

On a fort plaiſanté pendant tout le repas.

DORANTE.

Sur quoi?

BABET.

Sur les Maris, ſur tous leurs ridicules.
On a parlé des bons, des fâcheux, des crédules,
Des jaloux; tous enfin ont été ſur les rangs,
Et madame en a fait cent contes différens.

DORANTE.

Fort bien.

BABET.

L'on a paſſé trois heures de la ſorte.

DORANTE, *à part.*

Je creve, & ma douleur ne fut jamais ſi forte.
Enſuite?

BABET.

Il a fallu revenir à Paris.

DORANTE, *à part.*

Je me paſſerois bien d'en avoir tant appris.

BABET.

Mais qu'avez-vous, Monſieur? Seriez-vous en colere?
Ce que je vous ai dit pourroit-il vous déplaire?

DORANTE.

Non.

BABET.

Seriez-vous auſſi comme certains Epoux
Qu'un mot trouble, qu'un rien met d'abord en courroux?
Qui des moindres plaiſirs perpétuels critiques,
Sont toûjours dévorés de chagrins domeſtiques?

DORANTE.

Au contraire; je n'ai jamais tant de plaiſir,
Que de voir profiter d'un honnête loiſir:
J'en fais ma ſeule étude & j'y porte les autres.

BABET.

Leurs divertiſſemens altérent bien les vôtres:
Ne feignez plus, Monſieur; je le vois clairement,
Je vous ai chagriné; mais c'eſt innocemment.
Pardonnez donc ma faute à mon peu de lumiere;
Ma langue une autrefois ſera plus réguliere.

DORANTE.

Vous me connoiſſez mal: allez, ne craignez rien.
(*à part.*)
Ah, que n'ai-je évité ce funeſte entretien!

BABET.

Eloignez-vous, Monſieur, ou bien je ſuis perdue:
Juſtine, que je vois, peut m'avoir entendue:
On me ſoupçonnera, précipitez vos pas;
Fuyez, qu'attendez-vous?

DORANTE.

Je me retire, hélas!

BABET *ſeule.*

Je ſuis pour cette fois contente de moi-même:
Mon récit a rendu ſa jalouſie extrême.
S'il y revient encor, je le traiterai mieux.

SCENE III.

JUSTINE BABET.

BABET.

MA foi, tout à propos vous venez en ces lieux,
Peſte ſoit des jaloux & de la jalouſie.

JUSTINE.

Les hommes ſont ſujets à cette fantaiſie.
Ils ont beau le cacher dans le fond de leur cœur;
Ce mal les tient toûjours. Par exemple, Monſieur:
Mais qu'en avez-vous fait?

BABET.

Ce que j'en devois faire;
Et ſes ſoins curieux ont reçu leur ſalaire.
Allez, je l'ai mené par un fort bon chemin;
Et s'il n'eſt pas content, je l'attens à demain.

JUSTINE.

Mais aux intéreſſés il ſeroit tems d'apprendre
Par quels moyens Monſieur a voulu vous ſurprendre,
Allez leur raconter votre entretien.

BABET.

J'y cours.

SCENE IV.

JUSTINE *ſeule.*

CEtte fille & ſes ſoins nous ſont d'un grand ſecours.
Nos Amans ont beau jeu, j'en répons ſur ma tête ;
Bientôt de leur hymen nous allons voir la fête.
Puiſque Monſieur chancelle, il le faut accabler.
Mais Eraſte eſt un ſot à qui je veux parler :
Il ſuffit de lui ſeul pour gâter notre affaire.
Le voici.

SCENE V.

ERASTE, JUSTINE.

JUSTINE.

DItes-moi? Quel eſt donc ce myſtere?
Ne travaillez-vous plus à ſervir votre ami,
Et pour lui votre zele eſt-il tout endormi?

ERASTE.

Pourrois-tu le penſer ? Ma plus preſſante envie
Eſt de le rendre heureux aux dépens de ma vie.

JUSTINE.

D'où vient donc la froideur, ou la timidité
Qui détruit le projet entre nous concerté ?

Pourquoi, loin d'augmenter les frayeurs de Dorante,
Ne lui montrez-vous plus qu'une ardeur languiſſante?
Célie envain vous lorgne, & vous parle cent fois;
Vous ne grouillez non plus qu'une piece de bois.
Pendant tout le dîné, que bravant la colere
D'un mari qu'un coup d'œil irrite & déſeſpére,
Elle vous regardoit d'un air particulier,
Vous étiez juſtement comme un jeune écolier.
Que je vous ai maudit!

ERASTE.

Ah, ma chere Juſtine!

JUSTINE.

Rien n'eſt, à mon avis, ſi trompeur que la mine.
Ne devroit-on pas croire, à voir cet air de Cour,
Que ce ſeroit un Maître en matiere d'amour?
Mais, à le voir agir, c'eſt un franc imbécille.
Eh, morbleu, ce métier eſt-il ſi difficille?
Et de nos jeunes gens l'exemple & le fracas,
A toute heure, en tous lieux ne nous inſtruit-il pas?
Ne ſçauriez-vous enfin, pour montrer votre flamme,
Dans les regles de l'art aſſiéger une femme?

ERASTE.

Hélas!

JUSTINE.

Que cet hélas eſt froid & mal placé!
Franchement je vous hais de ce qui s'eſt paſſé.
Que vous eut-il coûté, pour allarmer Dorante,
D'affecter pour Célie une ardeur plus preſſante?

Il falloit ſeulement, pour ſervir nos deſſeins,
Lui parler à l'oreille, & lui prendre les mains.
La louer, l'admirer, ſoupirer, lui ſourire,
Et marquer les tranſports que la tendreſſe inſpire.

ERASTE.

C'eſt trop long-tems me taire; il faut enfin parler.

JUSTINE.

Quel important ſecret m'allez-vous révéler?

ERASTE.

Apprends que pour montrer la plus ardente flamme,
Je n'ai qu'à laiſſer voir celle que ſent mon ame.
En feignant un amour que je ne ſentois pas,
J'ai trop ſuivi Célie, & trop vu ſes appas.

JUSTINE.

Comment?

ERASTE.

De ſes bontés le charme inévitable
M'a fait ſentir pour elle un amour véritable:
Ses trompeuſes faveurs, ſes regards m'ont ſéduit.

JUSTINE.

Certes, je plains l'état où vous êtes réduit.

ERASTE.

Je n'ai pu réſiſter à la douce eſpérance
D'obtenir un bonheur dont j'avois l'apparence:
Mais plus je m'enflammois, plus j'étois circonſpect;
Et l'amour a produit la crainte & le reſpect.
Ne t'étonne donc plus ſi tu me vois confondre
Par ces fauſſes bontés où je n'oſe répondre,
Par ces regards flatteurs qui ne ſont pas pour moi,
Qui me percent le cœur lorſque je les reçoi.

Veux-tu qu'à badiner un malheureux s'applique?

JUSTINE.

Ma foi, je n'en ſuis plus; ceci devient tragique.

ERASTE.

Juſtine, c'eſt à toi d'avoir ſoin de mon ſort.

JUSTINE.

A moi, Monſieur?

ERASTE.

Tu peux par un heureux effort,
Soulager mes tourmens, prévenir ta Maîtreſſe,
Et me faire ſentir l'effet de ton adreſſe.

JUSTINE.

Vous nous connoiſſez mal & ma Maîtreſſe & moi.
Je ne puis auprès d'elle accepter cet emploi.
Vous êtes étonné de voir qu'une Suivante
Refuſe un gain certain que le ſort lui préſente,
Et puiſſe réſiſter à la tentation?
Mais je ſuis un Phénix dans ma profeſſion;
Outre que me chargeant d'une telle ambaſſade,
Je pourrois m'attirer quelque bruſque incartade;
Célie eſt un Dragon quand elle eſt en courroux.
Je ne vous trompe point, Monſieur; m'en croiriez-vous!
Epargnez-vous le ſoin d'une pourſuite vaine,
Modérez les tranſports dont l'ardeur vous entraine;
Cachez-les à Célie, ou ſi ſans m'écouter,
Vous êtes réſolu de les faire éclater,
Sans employer perſonne, expliquez-vous vous-même:
Qu'eſt-il beſoin d'un tiers pour déclarer qu'on aime?
Pour ne dire qu'un mot, faut-il tant de façons?

Vous êtes aſſez grand pour conter vos raiſons.
D'un cœur bien enflammé l'éloquence eſt touchante.
Je vois Célie. Adieu : je ſuis votre ſervante.

SCENE VI.

CELIE, ERASTE.

ERASTE, *à part.*

ELle me laiſſe. O Ciel ! que vais-je devenir ?

CELIE.

Vous vous êtes laſſé de nous entretenir ;
Toute la compagnie en eſt ſcandaliſée,
Et ne s'attendoit pas de ſe voir mépriſée.
Vous vouliez être ſeul ; mais on vient vous trouver.

ERASTE.

Lorſqu'on eſt amoureux, on ſe plaît à rêver.

CELIE.

Peut-on ſçavoir l'objet dont votre ame eſt charmée ?

ERASTE.

Vous ſçavez que c'eſt vous qui l'avez enflammée ;
Je vous l'ai dit cent fois, faut-il le répéter ?

CELIE.

Fort bien. Si mon mari pouvoit nous écouter,
Par ce diſcours peut-être on pourroit le ſurprendre ;
Mais comme apparemment il ne peut nous entendre,

Ne

Ne vous en ſervez plus.

ERASTE.

Eh quoi! m'enviez-vous
Le bien de vous jurer que je meurs de vos coups?
Rien n'eſt plus vrai, Madame.

CELIE.

Encor? Quittez ce ſtyle,
Et ne prodiguez point un ſerment inutile.

ERASTE.

C'eſt à le bien garder que je mets mon bonheur,

CELIE.

Bon, bon.

ERASTE.

N'en doutez point, je vous ouvre mon cœur :
J'aime, je vous adore, & je ne puis plus vivre,
Accablé des tourmens où cet amour me livre.

CELIE.

Vous m'aimez donc, Eraſte, & vous me le jurez?
Quels fruits de cet amour avez-vous eſpérez?

ERASTE.

L'honneur de vous ſervir, le bonheur de vous plaire.

CELIE.

Ce ne ſont que des mots; l'amour veut un ſalaire;
Et puiſque vous m'aimez, vous en attendez un :
Vous êtes en cela du ſentiment commun.
Mais ne ſongez-vous pas à quoi ma foi m'engage?
Et combien votre eſpoir me déplaît & m'outrage?

ERASTE.

Madame...

CELIE.

J'avouerai que l'exemple eſt pour vous;

Et qu'on a peu d'égards pour les droits des époux:
Cependant, par malheur, je ne ſuis point la mode,
Et crois devoir garder toute une autre méthode.

ERASTE.

Quoi! vous pouvez penſer ...

CELIE.

Je ne m'étonne pas
Que des femmes du monde on faſſe peu de cas.
Leur conduite eſt peu propre à s'attirer l'eſtime:
Le mépris au contraire eſt ſon prix légitime;
Et s'il en eſt beaucoup, & ſur-tout dans Paris,
Que l'on juge en effet dignes de ce mépris,
Soyez perſuadé qu'il eſt auſſi des femmes
Qui des folles ardeurs ſçavent garder leurs ames,
Poſſéder la vertu telle qu'on doit l'avoir,
Et vivre dans le monde en faiſant ſon devoir.

ERASTE.

Mais permettez du moins...

CELIE.

Que pouvez-vous me dire?
Je rougis des tranſports que l'amour vous inſpire:
C'eſt ma faute d'avoir, pour ſervir deux Amans,
Sans doute autoriſé de pareils ſentimens;
Et je ne traite plus ce jeu de bagatelle:
S'il duroit plus long-tems, je ſerois criminelle.
J'agirai déſormais avec précaution.
Je vous parle en amie & ſans émotion.
Je vous ſouhaite ailleurs des fortunes heureuſes;
De plus belles que moi ſeront moins ſcrupuleuſes.
Un homme tel que vous n'eſt pas à négliger;
On briguera par-tout l'honneur de l'engager.
Adieu.

ERASTE.

Quelle froideur, & quelle raillerie!
C'en eſt trop.

SCENE VII.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

QUel objet! il me met en furie:
Je ne ſçai...

ERASTE.

C'eſt Dorante : évitons de le voir.
Sa vue en ce moment comble mon déſeſpoir.

SCENE VIII.

DORANTE *ſeul.*

C'En eſt fait, pour le coup, ma diſgrace eſt certaine.
Elle fuit, l'Infidele! & la honte l'entraîne;
Et lui-même, confus de me voir en ces lieux,
Quitte la place, & craint de paroître à mes yeux.
Laiſſer la compagnie, & venir tête à tête
Se voir & ſe parler! Non, non, rien ne m'arrête:
Je ne balance plus, & je cours me venger.
Outrageons hardiment qui nous oſe outrager.

Je n'ai que trop ſuivi ma fauſſe politique.
Mais auſſi donnerai-je une ſcene publique?
Et tombant dans le cas de tant d'autres maris,
Deviendrai-je comme eux la fable de Paris?
Ciel! dans cet embarras daigne éclairer mon ame!
J'aurois plutôt réglé tout l'Etat que ma femme.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE *ſeul.*

JE marche, & je ne ſçais où s'addreſſent mes pas:
Dans ma propre maiſon je ne me connois pas.
Je cours de tous côtés, & d'étage en étage,
Sans pouvoir rencontrer l'Ingrate qui m'outrage.
Je méconnois ſa chambre & ſon appartement;
L'excès de ma fureur m'ôte le jugement.
Mes ſens à leurs erreurs aſſerviſſent mon ame.
Ciel! as-tu de fléau plus cruel qu'une femme!
Inſenſé que je ſuis de m'être marié!
Mais encore, avec qui me ſuis-je apparié?
Prendre une belle femme! ah, c'eſt mon infortune!
Il eſt tant de guenons; que n'en ai-je pris une!
Eut-elle en vrai magot tout le corps fagoté,
N'importe; ſa laideur feroit ma ſûreté.
Comment ai-je oublié qu'une femme fort belle

Du plus ſenſé mari dérangea la cervelle ?
Que quand, par un miracle, avec tous leurs appas,
Les ſoins de mille Amans ne la toucheroient pas,
Que ſa vertu ſeroit au-deſſus de ſes charmes,
Son Epoux n'eſt jamais à couvert des allarmes,
Et ne peut éviter dans ce ſiecle malin,
De paroître au Public, ridicule ou chagrin.

SCENE II.

DORANTE, CHAMPAGNE.

DORANTE.

QUe viens-tu faire ici?

CHAMPAGNE.

Qui, moi, Monſieur ?

DORANTE.

Toi-même.

CHAMPAGNE.

Comment donc?

DORANTE.

D'où te vient cette inſolence extrême?

CHAMPAGNE.

Il paroît en fureur, & je ne ſçais pourquoi.

DORANTE.

Ne me connois-tu pas?

CHAMPAGNE.

Si je vous connois! moi?
Je vous vois tous les jours, puis-je vous méconnoître ?

DORANTE.

Réponds donc : que fais-tu céans ?

CHAMPAGNE.

J'attens mon Maître.

DORANTE.

Eſt-il encore ici ?

CHAMPAGNE.

Pouvez-vous en douter ?
Nous ſommes loin de l'heure où le Coq doit chanter :
On ſongera peut-être alors à la retraite,
Suppoſé que du jeu la repriſe ſoit faite,
Et que quelqu'un piqué n'aille pas s'aviſer
D'en demander une autre, & de la propoſer,
Ou bien que de concert, la compagnie entiere
Ne veuille pas à fond traiter quelque matiere;
Ou que de conte en conte égayant leurs propos,
Répétant des chanſons, des vers & des bons mots,
Et lançant à l'envi les traits de la ſatyre,
Ils ne ſe livrent pas au plaiſir de médire :
Enfin, depuis deux ans que ſans manquer un jour,
Nous venons tous les ſoirs faire ici notre Cour,
Je n'ai pas une fois vu décamper mon Maître,
Sans voir en même-tems le point du jour paroître.

DORANTE.

Ah, quelle étrange vie !

CHAMPAGNE.

Auſſi c'eſt trop ſouffrir ;
A force de veiller, je ſuis prêt à mourir.
Mon Maître dort le jour, & moi je cours la Ville.
Pour ſommeiller un peu je cherchois un aſyle,

Quand je vous ai trouvé, Monſieur, dans ce ſalon.
Le bruit qu'on fait là-bas ébranle la maiſon.
Loin de tout ce fracas, dans une bonne chaiſe,
Je venois en ces lieux dormir tout à mon aiſe.
Pardonnez-moi, Monſieur, de vous avoir troublé.

DORANTE.

Je ne puis plus tenir; je ſuis trop accablé.
Pour ſortir d'embarras démêlons quelque route;
Et calmons-nous enfin, quelque prix qu'il en coûte.
L'on ne réſiſte point à des tourmens pareils.
Allons chercher Dubois, & ſuivons ſes conſeils.
Riſquons tout pour trouver une fin à ma peine.

CHAMPAGNE *ſeul.*

Où va-t'il? & pourquoi cette fuite ſoudaine?
Pourquoi, dès qu'il m'a vu, s'eſt-il mis en fureur?
Mon viſage eſt-il fait pour inſpirer l'horreur?
Cet homme eſt enragé; le diable le tourmente:
Mais Babet vient. Ma foi, je la trouve charmante.

SCENE III.

BABET, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

TU me charmes, Babet, je le dis franchement;
Je t'aime; tu m'as plu d'abord infiniment.

BABET.

C'eſt parler ſans façon.

CHAMPAGNE.

Faut-il tant de myſtere ?
Je ne vois pour tous deux rien de meilleur à faire.
Clitandre aime Julie ; ils ſe vont épouſer ;
Pour ton époux auſſi je me viens propoſer.
Aime-moi, nous ferons un double mariage ;
Songes-y.

BABET.

Dans quel tems me tiens-tu ce langage ?
N'y penſons plus.

CHAMPAGNE.

Comment ?

BABET.

Un ſcrupule fatal
Renverſe nos projets, & nous fait bien du mal.
Célie a réſolu d'éventer l'artifice ;
On ne ſçait tout d'un coup d'où lui vient ce caprice ;
Mais elle ne veut plus cacher à ſon époux
La feinte & le deſſein que nous conduiſions tous.
Près d'en voir le ſuccès répondre à notre attente,
Elle va malgré nous tout conter à Dorante.
Je ſuis au déſeſpoir.

CHAMPAGNE.

J'enrage comme toi

BABET.

Tout le monde eſt ſaiſi de triſteſſe & d'effroi ;
Clitandre veut mourir, j'ai vu pleurer Julie ;
Tout gémit. Cependant rien n'ébranle Célie.

CHAMPAGNE.

Une femme d'eſprit peut elle ainſi penſer ?
Ah ! c'eſt pour contredire & pour embarraſſer.

On a beau la louer; mais je me donne au diable,
Elle eſt femme, il ſuffit; elle eſt déraiſonnable:
Elle vient.

BABET.

Nos Amans la ſuivent pas à pas.

SCENE IV.

CELIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

CLITANDRE.

QUoi, Madame! à la fin ne vous rendrez-vous pas?
Détruirez-vous ainſi toute notre eſpérance?
Ciel!

CELIE.

Je ne puis garder plus long-tems le ſilence.
Je partage vos maux, & voudrois de bon cœur;
En vous donnant mon ſang, faire votre bonheur:
Mais cette feinte auroit des ſuites ſi terribles,
Que j'ai pour les finir des raiſons invincibles.
Je prévois des malheurs que je dois prévenir.
Eraſte viendra-t'il?

JUSTINE.

Madame, il va venir.

JULIE.

Hélas!

CLITANDRE.

Je ſuis perdu.

JUSTINE.

Je n'en puis plus, je creve.
Et contre ſon projet tout mon cœur ſe ſouleve.

BABET.

Etrange contretems!

CELIE.

Vous me maudiſſez tous?
Je vous l'ai déjà dit; je ſouffre autant que vous:
Mais mon repos, l'honneur, la bienſéance même,
S'oppoſent tout enſemble à notre ſtratagême.
Dorante eſt furieux: mais enfin le voici.

SCENE V.

DORANTE, CECILE, JULIE, CLITANDRE, DUBOIS, JUSTINE, BABET, CAMPAGNE.

DORANTE, *à Dubois.*

ALlons; fort à propos je les rencontre ici.
Ils ne s'attendent pas que je viens leur apprendre...

CELIE.

Monſieur, je vous cherchois...

DORANTE.

Commencez par m'entendre,
Madame, s'il vous plait; après vous parlerez.
Ma ſœur, Monſieur vous aime, & vous l'épouſerez;
J'y conſens de bon cœur; & pour cet hyménée
Prenons ſans différer cette même journée.

Le plutôt vaut le mieux.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas!

DORANTE.

Laiſſons des complimens l'inutile embarras.
Que l'hymen, s'il ſe peut, redouble votre flamme.
(*à Célie.*)
Je fais des vœux au Ciel pour cela. Vous, Madame,
Vous ne me direz plus que tous ces jeunes gens,
Ces Meſſieurs du bel air que je voyois céans,
Y viennent pour ma ſœur, & non pour votre compte.
J'en ai beaucoup ſouffert, je l'avoue à ma honte:
J'ai balancé long-tems ſans me déterminer;
Je craignois les brocards qu'on pourroit me donner;
Mais je me rends enfin, & quoi qu'on puiſſe dire,
Je défens déſormais. Qu'avez-vous donc à rire?
En vérité, ce ris eſt rare & ſingulier.
Cependant nous vivrons d'un air plus régulier.
Je renonce à Paris, & vais à la Campagne:
Choiſiſſez ſeulement la Brie ou la Champagne;
J'ai là deux bons Châteaux; c'eſt à vous de choiſir;
Vous y vivrez tranquille, & pourrez à loiſir
Perdre le train maudit d'une façon de vivre
Qu'à des gens vertueux l'on n'a jamais vu ſuivre.
Mais, quoi! je vous vois rire encore?

CELIE.

Oui, oui, Monſieur,
Et même j'avouerai que je ris de bon cœur.

DORANTE.

Mais tout le monde rit ; ſuis-je ſi ridicule?
On ſe moque de moi ſans crainte & ſans ſcrupule :
Nous verrons à la fin ſi l'on aura raiſon.

CELIE.

Nous vous avons, Monſieur, fait une trahiſon :
Contre vous, tout le monde étoit d'intelligence :
Daignez me pardonner cette légére offenſe ;
Ma Mere eſt du projet ; votre Oncle contre vous
M'a ſeul déterminée, & s'eſt joint avec nous.
Nous voulions vous réſoudre à marier Julie :
Aujourd'hui votre choix à Clitandre la lie ;
C'étoit notre deſſein, nos ſoins ont réuſſi :
Calmez donc votre eſprit ; vous êtes éclairci.
J'approuve le parti que vous me faites prendre :
Eraſte va venir ; & vous allez entendre
Quels ſont mes ſentimens.

DORANTE.

Je ne ſçais où j'en ſuis !

JUSTINE.

Eh bien, de mes conſeils reconnoiſſez les fruits.

CLITANDRE.

Nous te devons beaucoup.

BABET.

Pour mon apprentiſſage,
Je n'ai pas mal tantôt joué mon perſonnage.

JULIE.

Aſſurément.

DORANTE.

Dubois, que dire à tout ceci?

DUBOIS.

Pardonnez-moi, Monſieur, car j'en étois auſſi.

DORANTE.

Quoi! toi-même es entré dans un tel artifice?

DUBOIS.

Oui, ſans doute; & j'ai cru vous rendre un grand ſervice;
Dans la réflexion vous-même en conviendrez;
Et j'eſpére qu'un jour vous m'en remercierez.

CELIE.

Hélas! ſi vous ſçaviez, pour ſoutenir ma feinte,
Ce qu'il m'en a coûté de peine & de contrainte:
Ah! dans le moment même où vous venez d'entrer,
Je courois vous chercher pour vous tout déclarer.
Non, je n'écoutois plus votre ſœur ni Clitandre;
Mon cœur trop inquiet ne pouvoit plus attendre;
Je ſacrifiois tout à votre ſeul repos,
Mais Eraſte paroît: Il vient fort à propos.

SCENE VI. & Derniere.

DORANTE, CELIE, JULIE, ERASTE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, DUBOIS, CHAMPAGNE.

CELIE.

ERaſte? de Clitandre enfin l'hymen s'apprête;
Et Julie aujourd'hui doit être ſa conquête.
Vous ſçavez pour cela ce que nous avons fait.
Prenez part au bonheur d'un ami ſi parfait;
Mais dans le même tems évitez ma préſence:
Ne me voyez jamais.

ERASTE.

O Ciel! quelle défenſe!

CELIE.

J'ai de fortes raiſons pour vous le demander:
Vous me connoiſſez trop pour ne pas l'accorder.
Achevons leur hymen, & partons.

DORANTE.

Non, Madame;
Je me ſens pénétré juſques au fond de l'ame:
J'admire la vertu que vous me faites voir,
Et croirois faire un crime oſant m'en prévaloir.
Demeurez à Paris, vivez à l'ordinaire.

CELIE.

Je mourrois mille fois avant que de le faire.
Je rends graces au Ciel de m'avoir en ce jour
Montré par vos tranſports juſqu'où va votre amour.
Cet amour fait lui ſeul le bonheur où j'aſpire;
Je veux le ménager, quoi que vous puiſſiez dire;
Et me cachant au monde, au moins pour quelque tems,
Vous prouver qu'avec vous tous mes vœux ſont contens.
Puiſqu'aujourd'hui j'aurai Clitandre pour beau-frere,
Je partirai demain; rien ne m'en peut diſtraire:
Mon devoir m'en preſcrit l'indiſpenſable loi;
Et puiſque vous m'aimez, vous viendrez avec moi.

JUSTINE.

Elle eſt jeune, elle eſt belle & ſage: Ah, quelle femme!

Quel ſens, quelle droiture, & quelle grandeur d'ame!
Exemple dans ce ſiecle & bien rare & bien beau!
Elle va s'enfermer dans le fond d'un Château.
Si vous voulez ſçavoir quelle eſt votre Compagne,
Meſſieurs, propoſez-lui de vivre à la Campagne.

Fin du Troiſieme Volume.

29375

TABLE

DES PIECES CONTENUES

Dans ce Troiſieme Volume.

PYRRHUS, Tragédie par Mr. de Crebillon.

RODOGUNE PRINCESSE DES PARTHES, Tragédie par Mr. Pierre Corneille.

INÉS DE CASTRO, Tragédie par Mr. Houdar de la Motte.

LE TARTUFFE, Comédie par Mr. Moliere.

LE JALOUX DÉSABUSÉ, Comédie par Mr. de Campiſtron.

N.o d' Invent: 679

BIB